



H.G. III. 24. 270

LES COMBATS DE STEENSTRAAT

Commandant WILLY BRETON

DE L'ARMÉE BELGE

DU MÊME AUTEUR :

- Les Pages de gloire de l'armée belge (1915).
- Un Régiment belge en campagne (1916).
- La Bataille de l'Yser. *Commémoration solennelle de son 2^e anniversaire.* (Hors commerce.) 1916.
- Les Établissements d'artillerie belges pendant la guerre (1917).
- L'Œuvre de l'armée belge (1918).
(Berger-Levrault, éditeurs.)
- La Résurrection d'une armée (1917).
(G. Van Oest, éditeur.)
- Les Caractéristiques du front belge (1918).
(Payot et Cie, éditeurs.)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Berger-Levrault 1918.

LES
COMBATS DE STEENSTRAAT

Avril-Mai 1915

UNE PAGE GLORIEUSE DE LA RÉSISTANCE BELGE

Avec 9 cartes dans le texte

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRUALT

PARIS

5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

1918

NANCY

RUE DES GLACIS, 18

LES COMBATS DE STEENSTRAAT

*Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires,
numérotés de 1 à 15 et hors commerce, sur papier
du Japon.*

CHAPITRE I

LA SITUATION GÉNÉRALE DANS LES FLANDRES EN AVRIL 1915

I — APRÈS LA BATAILLE DE L'YSER

Quand les sanglants échecs infligés aux Allemands, sur l'Yser et autour d'Ypres, eurent définitivement mis fin à la première bataille des Flandres, la lutte s'apaisa presque complètement sur le front de Belgique. Une ligne de tranchées continue s'établit depuis les Vosges jusqu'à la mer du Nord. Les prodigieux combats d'octobre et novembre 1914, où seul l'héroïsme surhumain des Alliés — Anglais, Français et Belges — était parvenu à briser la formidable ruée allemande vers Calais, avaient en quelque sorte épousé les deux antagonistes. De part et d'autre s'imposait l'inéluctable nécessité de procéder à une reconstitution des forces si cruellement éprouvées et d'organiser solidement les positions occupées.

En rendant à peu près impossible toute opération de quelque importance, l'hiver, qui transforme la

région des Flandres en un vaste bourbier, allait fournir la trêve relative que les Alliés, surtout, devaient s'efforcer de mettre à profit pour créer des unités nouvelles et construire le nombreux matériel de guerre dont le défaut s'était jusqu'alors si cruellement fait sentir.

L'armée belge, pour sa part, se voyait contrainte à une tâche tellement lourde, que les énergies les plus viriles eussent été excusables d'hésiter à l'entreprendre. Après l'épique et sanglante bataille de l'Yser, succédant à deux mois et demi de combats incessants livrés dans des conditions angoissantes d'infériorité numérique et matérielle, les unités se trouvaient littéralement à bout de souffle. A peine restait-il 60.000 combattants valides, parmi lesquels quelque 32.000 fantassins seulement. La plupart des régiments d'infanterie ne comptaient plus qu'une douzaine d'officiers et un cadre de sous-officiers réduit à l'extrême. La moitié du matériel — canons, mitrailleuses, fusils — était, pour un certain temps, hors d'usage ; le restant ne disposait que de munitions en nombre parcimonieusement limité. Tous les services étaient désorganisés par suite du transport hâtif de la base, d'Anvers à Ostende d'abord, vers la France ensuite. Il fallait tout refaire en terre d'exil — magasins, ateliers, arsenaux — alors que les Alliés se trouvaient eux-mêmes aux prises avec les pires difficultés.

Tous les obstacles, pourtant, furent l'un après l'autre surmontés, et quelques semaines ne s'étaient pas écoulées, que l'intense labeur fourni avait commencé déjà de produire les fruits les plus heureux. Il put ainsi être graduellement porté remède au dénuement de l'armée combattante. Les exigences les plus urgentes furent satisfaites. Les vides se

remplirent peu à peu. Des apports de matériel nouveau rendirent aux troupes une puissance suffisante pour leur permettre d'envisager l'avenir avec confiance.

Au front même, les soldats s'étaient mis à l'œuvre avec une vaillance et une énergie admirables, pour organiser défensivement la région de l'Yser et fortifier progressivement les positions fragiles qu'il importait de transformer en une barrière infranchissable. On ne dira jamais assez par quels prodiges d'endurance et de volonté ils menèrent à bien cette tâche inouïe, travaillant nuit et jour dans la boue épaisse et gluante du Veurne-Ambacht envahi par les eaux.

Vêtus à la diable, outillés de la façon la plus disparate, cinglés par la pluie, mordus par le froid, grelottant dans le brouillard glacé, enfouissant jusqu'à mi-jambe dans l'eau ou dans la fange, les hommes besognèrent sans relâche, sous le feu de l'ennemi, ne prenant que de rares moments de repos, n'abandonnant l'outil de terrassier ou de manœuvre que pour monter la garde, le fusil au poing, dans leurs tranchées boueuses. Une foi inébranlable dans la justice de leur cause, une volonté obstinée de libérer leur patrie odieusement mutilée, entretinrent dans leur âme la flamme ardente du stoïcisme et du dévouement.

*
* *

Lorsqu'il fut procédé, immédiatement après la bataille, à la répartition du terrain entre les forces alliées, l'armée belge fut obligée dès le début, en dépit de sa faiblesse, d'occuper et d'organiser le

front compris, sur une vingtaine de kilomètres d'étendue, entre le canal de Furnes à Nieuport, au nord, et l'ancien port de Knocke situé, au sud, au confluent de l'Yser et de l'Yperlée.

Quelques éléments de troupes françaises demeurèrent encaissés, d'abord, dans les unités belges. Mais à mesure que celles-ci se réorganisèrent, elles assumèrent seules la garde de ce secteur.

Bientôt même, l'armée eut repris assez de forces pour pouvoir étendre son front. C'est ainsi qu'à la fin de janvier 1915, les positions belges furent prolongées vers la droite jusqu'à la Maison du Passeur, de célèbre mémoire. Elles mesuraient alors 26 kilomètres.

Quelques semaines plus tard, au début de mars 1915, un nouvel effort permit à l'armée belge d'accroître encore son front d'une couple de kilomètres et de l'arrêter au nord immédiat de Steenstraat.

C'est ce front de 28 kilomètres qu'elle occupait au moment où se placent les événements que nous nous proposons d'évoquer dans ces pages.

II — DISPOSITION DES FORCES BELGES ET SITUATION MATERIELLE DE L'ARMÉE

La position principale sur laquelle l'armée belge se trouve établie est celle dont elle est demeurée maîtresse après la bataille de l'Yser.

A sa gauche, un groupement français tient la tête de pont de Nieuport, depuis la côte jusqu'à l'est de la ville.

Immédiatement au sud de celle-ci commence le

front belge. Il longe la voie ferrée de Nieuport à Dixmude jusqu'à l'ouest de Stuyvekenskerke, d'où il se dirige vers la borne 16 de l'Yser, pour suivre ensuite le cours du fleuve, puis le canal d'Ypres jusqu'à 400 mètres environ au nord de Steenstraat.

En cet endroit, le front se soude à la ligne tenue par des troupes françaises. Celles-ci occupent la tête de pont de Steenstraat et la partie nord du saillant d'Ypres, selon un tracé général qui passe par Langemarck et s'arrête à peu près à la route allant de Poelcapelle vers Ypres, par Saint-Julien. Le restant du saillant, qui s'incurve vers le sud autour de Zonnebeke, est gardé par les troupes britanniques.

Ainsi que l'indique le croquis n° 1, l'armée belge occupe dans l'inondation tendue entre la voie ferrée de Nieuport à Dixmude et l'Yser, une série de postes avancés dont l'ensemble jalonne une ligne tracée à une distance de 1.000 à 1.500 mètres en avant de la position principale. Elle a conquis également, au sud de Dixmude, une tête de pont sur la rive droite du fleuve, à l'est de Saint-Jacques-Capelle.

Le 22 avril 1915, jour où se produit l'attaque allemande au moyen de gaz asphyxiants, le front belge est occupé, du nord au sud, par les 4^e, 3^e, 5^e et 2^e divisions d'armée, la 2^e division de cavalerie et à la droite, enfin, par la 6^e division d'armée. En réserve, entre Furnes et la côte, se trouve la 1^{re} division d'armée. La 1^{re} division de cavalerie, au repos, est également disponible.

Chaque division placée en première ligne tient un front variable, lui-même divisé en sous-secteurs. Un roulement judicieux entre les unités

les place à tour de rôle aux tranchées, au piquet et au demi-repos. L'étendue du front à tenir, l'importance des travaux à effectuer et la faiblesse relative des divisions qui ne sont pas encore normalement constituées, ont obligé le commandement à mettre en ligne cinq divisions d'armée sur six et une des deux divisions de cavalerie. Les hommes sont donc soumis à un effort constant, qui leur fut particulièrement pénible durant les mois d'hiver à peine écoulés.

*
* *

Pour bien fixer les idées sur la situation de l'armée belge, il importe de faire connaître brièvement sa composition à l'époque qui nous occupe.

Malgré les progrès déjà accomplis dans cette œuvre ardue, la réorganisation réalisée est loin de représenter le degré de puissance qu'un effort considérable et persévérand a permis d'atteindre aujourd'hui.

Vers la fin d'avril 1915, l'armée belge — dont le chef d'état-major général est le général Wielemans qu'un mal subit devait enlever prématurément tout au début de 1917 — comprend : six divisions d'armée, deux divisions de cavalerie et des troupes d'armée. Un régiment d'artillerie a été mis, en outre, à la disposition du maréchal French ; des compagnies de travailleurs prêtent leur concours aux unités françaises et britanniques opérant en Belgique.

L'organisation des divisions d'armée n'est pas uniforme. Elle présente, dans l'ensemble, trois types différents.

Dans les unes, l'infanterie est constituée en

régiments mixtes réunissant, outre des bataillons d'infanterie et des compagnies de mitrailleuses en nombre variable, un groupe d'artillerie de campagne ; d'autres se composent simplement de régiments d'infanterie avec leurs compagnies de mitrailleuses ; tandis qu'un troisième type, enfin, comprend des brigades mixtes formées chacune de deux régiments d'infanterie, d'unités de mitrailleuses et d'un groupe de batteries.

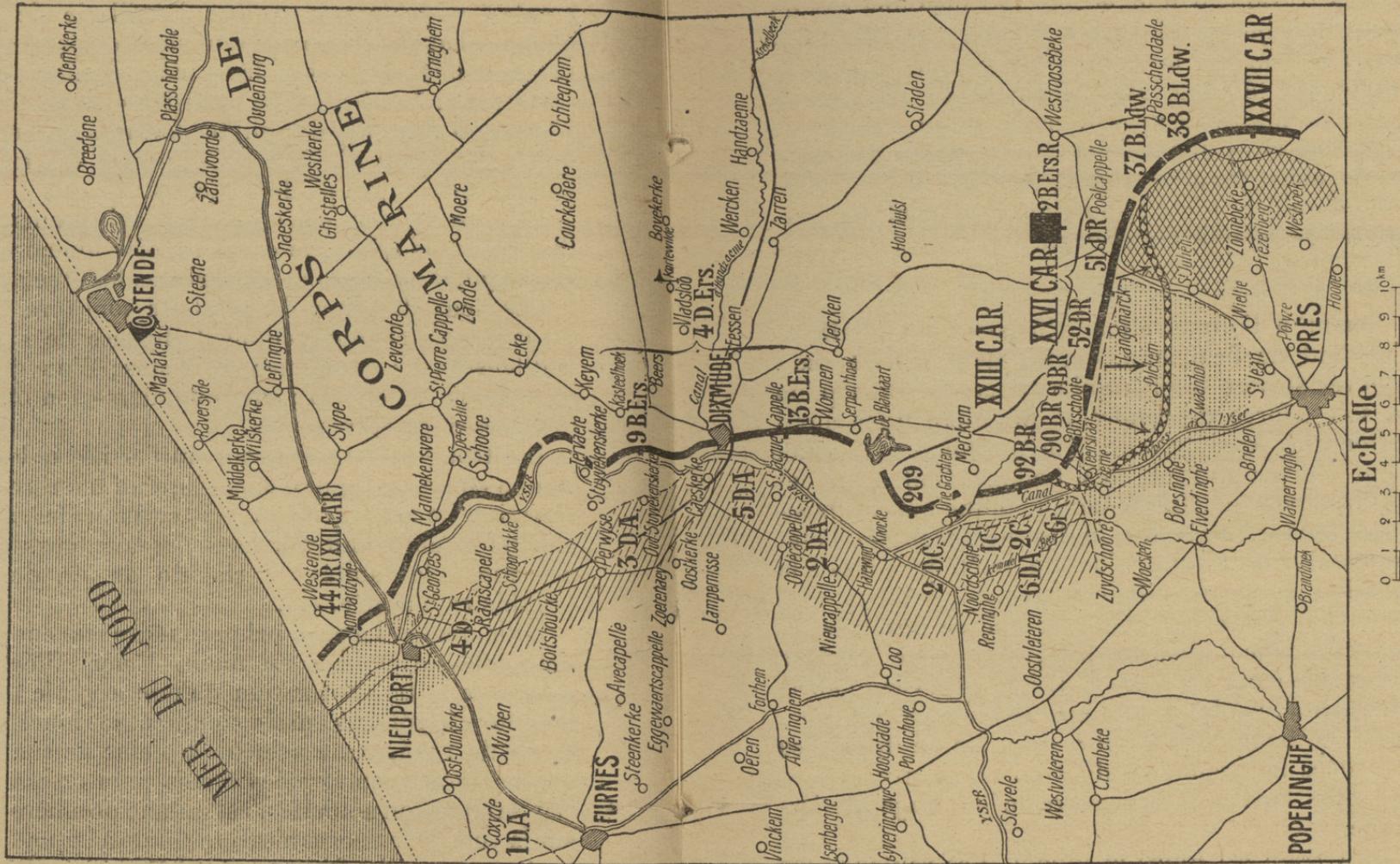
Chaque division est complétée évidemment par l'artillerie, le génie, la cavalerie divisionnaire, des compagnies cyclistes et les services habituels.

Les deux divisions de cavalerie sont formées de brigades où chaque régiment dispose de ses mitrailleuses ; de carabiniers cyclistes ; d'un groupe d'artillerie à cheval ; de pionniers-pontonniers cyclistes et de services.

Les troupes d'armée groupent l'artillerie lourde, qui ne comprend guère encore qu'un nombre assez restreint de pièces de moyen calibre, les autos-canons et autos-mitrailleuses, les aviateurs et les aérostiers, les unités de chemin de fer, de télégraphistes d'armée, etc.

Telle quelle, l'armée belge constitue un ensemble déjà robuste et bien en main. Émerveillée elle-même de la transformation qu'elle a subie depuis les jours héroïques, mais combien douloureux, de la fin de 1914, cette armée est pleine de confiance en ses forces renouvelées et toujours croissantes. Car sa situation actuelle n'est qu'une première étape sur la voie de la réorganisation totale à laquelle partout on travaille fiévreusement. Des renforts s'amènent régulièrement des centres d'instruction où s'exercent des recrues par milliers. Des batteries nouvelles, de tous calibres, viendront progressive-

Croquis n° 1.



ment grossir le nombre de nos pièces; l'armement se perfectionne et se complète constamment; les usines travaillent nuit et jour. Et bien que sur un front de plus en plus étendu, elle continue d'opposer à l'ennemi la même inébranlable résistance, lui tenant tête partout, affirmant sa volonté au cours de multiples opérations de détail, l'armée de l'Yser ne cesse point de se développer et de s'épanouir, acharnée à conquérir, en dépit de difficultés innombrables, toute la puissance qui seule lui permettra de remplir entièrement son rôle.

Quant à l'organisation défensive du terrain, il s'en faut de beaucoup, évidemment, qu'elle soit achevée suivant le plan qui a été conçu. Bien qu'on se soit efforcé de rendre la première ligne aussi solide que possible, elle demeure toujours fragile. Tout l'hiver durant, les hommes ont peiné et souffert pour améliorer tant bien que mal les positions tenues. Mais les pluies persistantes, l'état lamentable du terrain, n'ont guère été propices à la création de défenses importantes.

On n'a guère pu s'occuper encore des travaux de bétonnage indispensables. Il n'existe que des retranchements en sacs à terre, pourvus d'abris rudimentaires. Le printemps commence à peine; aussi la boue envahit-elle toujours le fond des tranchées incommodes, dont on ne pourra songer que plus tard à entreprendre le drainage méthodique.

Le terrain est lourd et gluant. Les routes et les chemins ont été défoncés par les intempéries et une circulation intense, malgré les efforts déployés pour les entretenir dans un état convenable.

Au total, si la situation s'est sérieusement améliorée depuis la bataille de l'Yser, les travaux n'offrent, cependant, qu'un degré de résistance relatif; le bombardement les met continuellement à mal; il soumet les hommes à de dures épreuves et les expose à des pertes sensibles.

En ce qui regarde l'ennemi, sa ligne principale suit le tracé indiqué sur le croquis n° 1. Elle ne s'écarte des positions belges que là où l'inondation l'y constraint. Encore, dans celle-ci, les postes avancés des deux adversaires, établis à courte distance les uns des autres, semblent-ils se défier mutuellement.

Depuis la mer du Nord jusqu'à l'est d'Ypres, les forces allemandes s'échelonnent comme suit, le 22 avril :

La 44^e division de réserve (du XXII^e corps), le corps de marine et la 4^e division d'Ersatz sont établis entre la côte et le lac de Blankaert situé à l'est de l'ancien fort de Knocke; des réserves se trouvent à Ostende et à Bruges;

Les XXIII^e et XXVI^e corps d'armée, renforcés par la 2^e brigade d'Ersatz, agissent sur le front qui va des environs du fort de Knocke jusqu'au sud de Poelcapelle;

Plus loin, enfin, sont disposées deux brigades de landwehr (37^e et 38^e) et le XXVII^e corps d'armée de réserve.

CHAPITRE II

LES PRÉLIMINAIRES DES JOURNÉES DE STEENSTRAAT

III — LES INTENTIONS ALLEMANDES

La soudaine attaque déclenchée par les Allemands, le 22 avril 1915, après l'émission de lourds nuages de gaz asphyxiants, depuis les abords de Steenstraat jusqu'à l'est de Langemarck, marque les débuts de ce que l'on a dénommé la deuxième bataille d'Ypres.

Les événements qui précédèrent cette attaque n'avaient pas été de nature à faire prévoir une opération ennemie importante. Il n'y eut guère, en effet, que quelques actions locales sur le front de Belgique, durant les trois premières semaines d'avril.

Outre les bombardements assez violents auxquels ils se livrèrent dans la région de Dixmude, les Allemands s'étaient acharnés, du 5 au 8 avril, contre une tranchée belge à Drie-Grachten. Repoussés d'abord, ils avaient fini par y prendre pied après l'avoir entièrement bouleversée par un tir en rafales qui dura plus de six heures. D'autres actions isolées se déroulèrent également près de la Maison du Passeur et du poste de la Nacelle.

A la vérité, ces petites opérations, auxquelles il faut ajouter les raids et patrouilles exécutés presque

journellement, avaient, par leur ensemble et leur fréquence, fait naître dans le secteur méridional du front belge une activité assez vive. Les nuits étaient toutes plus ou moins mouvementées. Notre artillerie, si peu nombreuse qu'elle fût, ne se taisait guère. Les pièces allemandes, naturellement, répondaient avec la prodigalité que leur permettait leur grande supériorité.

C'est vers cette époque, notamment, que nos batteries « encaissèrent » un grand nombre de projectiles belges de 120^{mm}, recueillis par l'ennemi à Anvers, et munis de fusées portant la marque *E.P.* de notre École de Pyrotechnie !

Sur le front français adjacent au nôtre, aucun événement bien remarquable ne s'était produit pendant la même période.

Sur le front d'Ypres, notamment à l'est et au sud-est de la ville, ce furent nos alliés britanniques qui prirent l'initiative de combats locaux, dont le plus acharné se déroula pour la possession de la cote 60, près de Zwartelen. Les Anglais s'en emparèrent les 17 et 18 avril et en restèrent maîtres malgré de vigoureuses contre-attaques allemandes menées le 19 et le 20.

Mais ces actions à objectifs limités, et qui, sauf la dernière, n'eurent en fait qu'une importance très minime, ne pouvaient faire augurer de la part de l'ennemi des intentions agressives sérieuses en Flandre. Il n'est pas certain, d'ailleurs, qu'il entrât dans ses vues d'exécuter une attaque de grande envergure contre le saillant d'Ypres, pour l'exécution de laquelle il n'avait pas groupé à pied d'œuvre des moyens d'action particulièrement puissants, encore qu'il y disposât d'une supériorité manifeste, surtout en matériel d'artillerie.

Il est plus probable que les Allemands escomptaient surtout l'effet de surprise du procédé perfide et déloyal auquel ils avaient résolu de recourir. En dirigeant les vagues asphyxiantes sur le front de quelques kilomètres tenu par les troupes françaises et sur les points de jonction de ce front avec les lignes belges à l'ouest et les lignes britanniques à l'est, ils espéraient vraisemblablement le rompre brusquement, en un endroit fort sensible et sur une étendue suffisante, pour placer le saillant d'Ypres en posture éminemment critique.

Ainsi que le montre (croquis n° 1) la disposition des corps allemands au moment où l'attaque débute, le gros des forces paraît destiné à agir : d'une part, en direction générale nord-sud, c'est-à-dire droit sur Ypres, contre le front français et la gauche britannique ; d'autre part en direction générale est-ouest, entre Steenstraat et les abords de Boesinghe, de façon à protéger le flanc droit de l'attaque orientée sur Ypres, à ouvrir une brèche entre la gauche française et la droite belge, et à menacer celle-ci de débordement.

C'est pour mieux réaliser, sans doute, l'effet de surprise escompté, que les Allemands évitèrent de procéder à une concentration de forces trop considérable en face des objectifs visés, se réservant vraisemblablement de faire intervenir des renforts si les résultats de leur coup de traîtrise ouvraient la porte à une exploitation plus importante du succès obtenu.

Il est possible, aussi, que l'attaque ennemie ait eu pour objet de prévenir une offensive alliée en Flandre. Les Allemands ne pouvaient ignorer à quel point les sanglants échecs qu'ils avaient subis sur ce champ de bataille, en octobre-novembre

1914, avaient exalté le moral des forces alliées. Ils étaient en droit de supposer que toute la volonté de celles-ci tendait à reprendre l'initiative des opérations, et pouvaient caresser l'espoir de la leur enlever, au moins dans le secteur envisagé, en mettant brusquement en danger le saillant d'Ypres.

En tout état de cause, les Allemands échouèrent dans leurs desseins. Les troupes françaises qui, décimées par l'asphyxie, avaient dû abandonner leurs positions, se ressaisirent promptement et par des contre-mesures énergiques rétablirent bientôt leur situation.

Elles y réussirent, pour une grande part, grâce à la belle attitude des troupes belges qui endiguèrent immédiatement le grave péril couru par la gauche française. Malgré les pertes graves dues au bombardement et à l'intoxication, ces troupes, obéissant aux ordres du général De Ceuninck commandant la 6^e division d'armée, ne céderent pas un pouce de terrain. Etablissant instantanément un crochet défensif, face au sud, elles empêchèrent toute progression allemande au delà de Steenstraat et Lizerne. Unissant leur effort à celui de leurs alliés, elles contribuèrent largement ensuite à la reprise de ces localités.

A droite, les troupes britanniques, que la rupture du front à l'ouest de Langemarck avait placées en situation particulièrement dangereuse, tinrent bon avec un courage merveilleux. Elles ne céderent du terrain que pas à pas, contre-attaquant sans cesse avec une rare énergie, maintenant la continuité d'un front pressé de toutes parts, révélant une fois de plus, dans cette seconde bataille d'Ypres, une ténacité d'airain et une puissance combative de tout premier ordre.

En fin de compte, les Allemands ne réussirent, au prix de pertes élevées, qu'à rétrécir le saillant d'Ypres. Ils furent incapables d'exploiter davantage le premier succès qu'une arme déloyale leur avait procuré. Ils se vengèrent, selon leur coutume, en achevant de réduire Ypres en un amas de décombres.

Il n'entre pas dans nos intentions de décrire ici les péripéties de cette bataille. Nous nous proposons uniquement de caractériser la part qui revient aux troupes belges dans les combats qui se déroulèrent devant Steenstraat. Elle n'est guère connue. Les unités engagées ont fait preuve, pourtant, de qualités d'autant plus remarquables qu'elles étaient à peine remises de l'état d'épuisement où les avait laissées l'épique bataille de l'Yser. Leurs chefs se révélèrent énergiques, entreprenants, sûrs d'eux-mêmes. Et le nom de Steenstraat, que deux régiments — les grenadiers et le 3^e de ligne — ont été autorisés à broder sur leurs drapeaux, apparaît comme un nouveau symbole de la vaillance belge.

IV — LE SECTEUR DE LA 6^e DIVISION D'ARMÉE

(Croquis n° 2.)

A — LES FORCES EN LIGNE

Ainsi qu'on le sait, c'est la 6^e division d'armée qui occupe la droite du front belge, en liaison avec les troupes françaises. Elle s'y trouve depuis le 10 mars 1915, date à laquelle elle a relevé la 4^e division entre Noordschote et la Maison du Passeur et les troupes françaises depuis ce dernier point jusqu'à 400 mètres au nord de Steenstraat. C'est

PRÉLIMINAIRES DES JOURNÉES DE STEENSTRAAT 17

dans la partie méridionale de ce secteur que se sont déroulées les opérations auxquelles les forces belges ont pris part.

A l'époque qui nous intéresse, la 6^e division d'armée est placée sous les ordres du général-major De Ceuninck⁽¹⁾; son chef d'état-major est le lieutenant-colonel d'état-major baron Greindl.

Son infanterie se compose de trois régiments, à quatre bataillons chacun. Ce sont : le régiment des grenadiers, dont le chef est le colonel Lotz; le 1^{er} régiment de carabiniers, que commande le colonel Lahire; le 2^e régiment de carabiniers, obéissant aux ordres du colonel Collyns.

L'artillerie qui opère dans le secteur de la 6^e division d'armée a une composition particulière qu'il est nécessaire d'indiquer pour l'intelligence du récit des opérations.

Deux groupes, qui lui appartiennent en propre, ont été mis depuis un certain temps à la disposition du maréchal French et se trouvent en position dans le secteur d'Ypres où les batteries belges ont joué un rôle dont le commandement britannique a tenu à mentionner spécialement l'éclat et l'efficacité.

Mais de ce fait, l'artillerie de la 6^e division se trouve réduite aux groupes du major Denis et du commandant Uytterhoeven. Aussi a-t-elle été renforcée au moyen d'éléments appartenant à d'autres

(1) Colonel d'état-major et chef de section à l'Etat-major de l'armée au début de la campagne, il avait été promu général-major le 6 septembre 1914 et chargé du commandement de la 18^e brigade mixte (6^e D. A.). Il fut commissionné le 5 janvier 1915 pour commander la 6^e division d'armée. Promu lieutenant-général le 20 août suivant, il resta à la tête de sa division jusqu'au 4 août 1917, date à laquelle le Roi le choisit pour succéder au baron de Broqueville en qualité de ministre de la Guerre.

unités. Ce sont : un groupe d'artillerie à cheval sous les ordres du major Moraine, et un groupe du 4^e régiment d'artillerie commandé par le major Comyn.

Ainsi que nous le verrons, dès que notre grand quartier général aura constaté l'importance de l'effort allemand à Steenstraat, il s'empressera de mettre à la disposition du général De Ceuninck une partie de l'artillerie de la 1^{re} division d'armée qui se trouve au repos. C'est ainsi que, constituant un groupement sous les ordres du commandant Verheyden, les 6^e, 8^e et 9^e batteries viendront s'établir dans la partie la plus menacée du front et joueront, du fait même, un rôle très important.

Des batteries lourdes, enfin, se trouvent en position dans le secteur envisagé ; ce sont des obusiers de 149 ou de 150^{mm}, formant un groupe commandé d'abord par le commandant Quintin, puis par le major Fayaux dont les batteries ont remplacé celles qui se trouvaient dépourvues de munitions. A ces éléments il faut ajouter la 25^e batterie française de 155^{mm}, du 1^{er} régiment d'artillerie à pied, qui s'est établie dans le secteur depuis plusieurs mois déjà et y opère sous le commandement du vaillant lieutenant Monthuy.

L'artillerie de la 6^e division est sous les ordres du colonel Arnould. Au moment où les combats de Steenstraat ont débuté, cet officier supérieur se trouvait en congé, et le commandement intérimaire de l'artillerie divisionnaire était exercé par le major Moraine, remplacé lui-même à la tête du groupe de batteries à cheval par le commandant Merzbach. Aussitôt qu'il eut connaissance de l'attaque allemande, le colonel Arnould s'empressa de rejoindre le front ; dès le 26 avril il se trouvait à son poste de combat.

Un bataillon du génie, les unités spéciales et les services habituels complétaient l'organisation de la 6^e division que les circonstances allaient charger de la lourde tâche dont elle s'acquitta si brillamment.

B — LE TERRAIN

Le canal de l'Yser à Ypres, sur la rive occidentale duquel sont établies les tranchées belges, a une largeur moyenne de 12 à 15 mètres. Il est doublé à faible distance par l'Yperlée, humble rivière dont l'importance ne dépasse guère celle d'un ruisseau. Plus à l'ouest, un troisième cours d'eau coule également du sud au nord, à peu près parallèlement aux deux premiers. C'est le Kemmelbeek, jusqu'où les Allemands avaient pu s'avancer pendant la première bataille d'Ypres.

Les deux rives du canal et celles de l'Yperlée étaient bordées d'arbres, la plupart déchiquetés par le bombardement ; le long de l'Yperlée, pourtant, ils avaient moins souffert et, masquant plus ou moins aux vues de l'ennemi les abords occidentaux de la rivière, ils contribuaient à faire de celle-ci un véritable chemin de circulation derrière la première ligne.

Immédiatement à la droite du front belge, le canal et l'Yperlée sont franchis à Steenstraat — où les Français, rappelons-le, occupent une tête de pont — par la grand'route de Dixmude à Ypres, dont le tracé dessine à Lizerne un coude brusque vers le sud.

Deux chemins pavés courrent à l'ouest de la ligne principale, parallèlement au front : celui de Noordschoote à Lizerne et celui de Reninghe à Zuydschoote.

Plus loin, la belle grand'route de Furnes à Ypres, qui passe par Oostvleteren et Woesten, constitue la plus importante artère de circulation latérale derrière la droite belge.

De cette grand'route se détachent vers l'est, en direction du front, trois chemins pavés en tout ou en partie, sur lesquels le mouvement est relativement aisé grâce à des travaux d'aménagement. Ce sont :

Au nord, le chemin qui relie Oostvleteren, Reninghe et Noordschote;

Au centre, un chemin partant des environs du « Lion Belge, cabaret », pour conduire au hameau de Pypegaelé et au Bernard-Plaetsbrug, sur le Kemmelbeek;

Au sud, — dans le secteur français, — le chemin qui de Woesten se dirige vers Zuydschoote et Lizerne.

Des chemins de terre et quelques tronçons de voies pavées mal entretenues, les uns parallèles, les autres perpendiculaires au front, complètent le réseau vicinal du secteur envisagé.

D'une façon générale, le terrain s'élève à la cote 10, les cours d'eau s'abaissent au niveau 4 ou 5. Les deux légères dépressions du canal d'Ypres et du Kemmelbeek sont séparées par une crête peu accentuée, dont le point le plus élevé atteint à peine la cote 11. Disposée parallèlement au front, elle favorise néanmoins l'accès vers les premières lignes. Sur la carte, le terrain compris entre ces deux cours d'eau apparaît à peu près dénudé. On n'y aperçoit, en effet, aucune agglomération en dehors des hameaux déchiquetés de Steenstraat et Lizerne et du village ravagé de Zuydschoote, tous trois situés dans le secteur français.

Pourtant, des rangées d'arbres, de nombreuses haies, ainsi que les ruines de plusieurs fermes et moulins parsemés dans la région, y constituent autant de masques qui limitent partout les vues.

A l'ouest du Kemmelbeek, outre les fermes éparses dans la contrée et les villages de Noordschote, Reninghe, Oostvleteren, — ce dernier encore à peu près épargné à cette époque, — quatre hameaux, dénommés Kortenkeer, Molenhoek, Pypegaelé et Noordhoek, encadrent, pourrait-on dire, une région très couverte, toute parsemée de bois dont le plus important se trouve à proximité d'un cinquième petit hameau qui lui a emprunté son nom caractéristique : Boschhoek (Coin du bois). Par-ci par-là, de légers renflements du sol atteignent la cote 15, ou 16, voire 17.

En somme, comparé au restant du front belge, le secteur occupé par l'aile droite de l'armée était considéré, en avril 1915, comme un secteur « très couvert ». Grâce à la forme du terrain, grâce aussi aux nombreuses haies, aux rangées d'arbres, aux bois et taillis, on y pouvait circuler en restant relativement bien abrité des vues de l'ennemi. Il était même possible de s'approcher en plein jour, par petits groupes, jusqu'à assez près des positions principales, sans s'exposer à trop de risques.

A cette époque, d'ailleurs, la région était loin de présenter l'aspect de dévastation qu'elle offre aujourd'hui. Si les ruines s'amoncelaient à proximité des premières lignes, le canon n'avait que partiellement exercé ses ravages dans la zone située, d'une façon générale, à l'ouest du Kemmelbeek. Les villages, les hameaux, les fermes y subsistaient toujours, n'ayant pas trop souffert jusqu'alors des bombardements intermittents de la

grosse artillerie allemande. Aussi, toute la zone des batteries et des cantonnements était-elle, pour la plus grande part, encore habitée par les opiniâtres et tenaces paysans des Flandres que le tumulte du front de bataille proche n'avait pu réduire à la dure nécessité d'abandonner leur terre et leurs biens.

Ceux mêmes qui avaient fui lors de la formidable ruée allemande sur l'Yser, avaient pour la plupart regagné leurs foyers quand la ligne des tranchées se fut stabilisée. Réparant tant bien que mal les toitures écornées et les murailles trouées par les obus, remplaçant par des planches les vitres volées en éclats, les paysans s'obstinaient à vivre dans leurs fermes secouées par le fracas des explosions, à faire paître leur bétail, à labourer et ensemencer leurs champs, comme enracinés au sol natal qu'ils savaient défendu par la vaillance de nos soldats.

Cependant, dès que se prononça l'attaque ennemie sur Steenstraat, la canonnade, intermittente jusqu'alors, se mit à fouiller, furieuse et meurtrière, toute la région où se dissimulaient les batteries, vers laquelle convergeaient les renforts, où s'éparpillaient les cantonnements. Pendant des jours et des jours, les habitants tinrent bon quand même, malgré les ravages et les dangers croissants. Un grand nombre payèrent de leur vie ou de quelque effroyable blessure leur obstination farouche. Et c'est seulement quand leurs foyers croulèrent sous la mitraille et l'incendie que, rassemblant leurs dernières hardes, ils prirent à leur tour, la mort dans l'âme, le douloûux chemin de l'exil.

*
**

Les travaux défensifs organisés dans le secteur Steenstraat—Drie-Grachten, comportaient en principe une série de lignes de résistance.

La ligne principale était naturellement constituée par la berge occidentale du canal d'Ypres ; organisée en profondeur, elle comprenait des tranchées d'étai et des points d'appui.

Les autres lignes, établies plus à l'ouest, suivaient un tracé plus ou moins parallèle à la première, selon la configuration du terrain. Elles se composaient principalement, outre quelques tranchées, d'obstacles naturels (moulins, hameaux, fermes, etc.) mis en état de défense.

Mais — nous l'avons fait observer déjà — il ne faudrait point se faire d'illusions sur la valeur propre de ces travaux à l'époque envisagée.

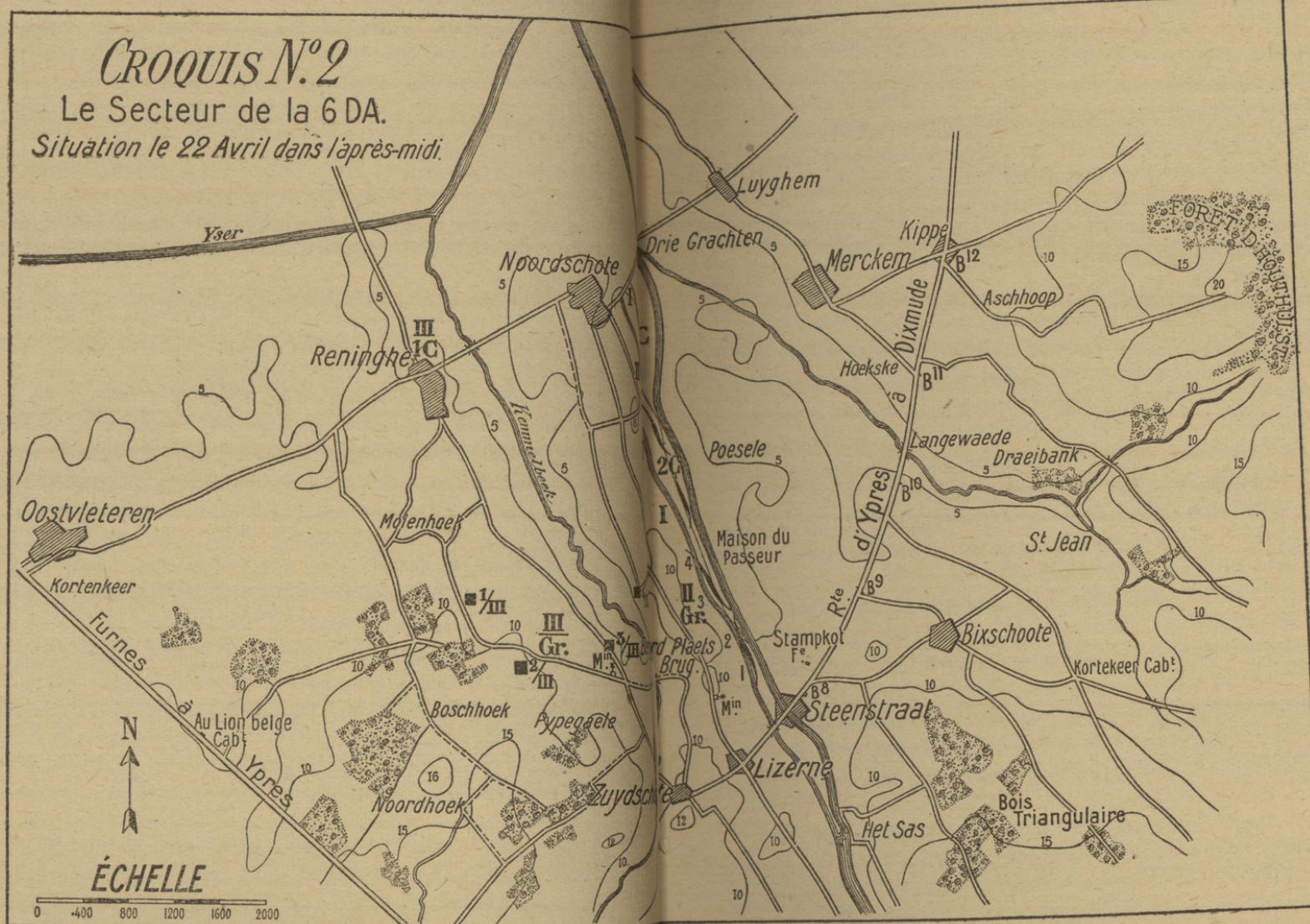
La division qui avait précédé la 6^e dans ce secteur y avait relevé elle-même des troupes françaises qui avaient soutenu dans ces parages, en octobre-novembre 1914, les terribles combats de la première bataille d'Ypres. Le terrain portait encore partout les traces de ces luttes farouches.

La digue du canal, qui constituait la première ligne de défense, se trouvait notamment en fort mauvais état. Des parties entières s'étaient éboulées sous la violence des bombardements. On avait réparé tant bien que mal les dégâts, au moyen de sacs à terre et de matériaux de fortune. En certains endroits, et particulièrement à la « Maison du Passeur » où les « Joyeux » avaient livré des combats effroyables, les parapets étaient composés de toute espèce de débris : briques, planches et volets, provenant des ruines de fermes avoisinantes, tronçons d'armes, restants d'équipements qui avaient jonché le sol, le tout recouvrant

CROQUIS N°2

Le Secteur de la 6 DA.

Situation le 22 Avril dans l'après-midi.



les cadavres à demi enterrés sur les lieux mêmes où ils avaient reçu une sépulture hâtive.

De toutes parts, la région était encore profondément entaillée par les « trous de tirailleurs » dont les troupes françaises avaient fait à l'époque un large emploi. Aussi pataugeait-on un peu partout dans une boue innommable, fétide et nauséabonde. Un plan complet de travaux avait été établi pour la réfection et l'assainissement des tranchées. Il se trouvait en pleine voie d'exécution quand l'attaque allemande se produisit.

On se doute bien, par ce qui précède, de l'indigence en abris sérieux contre le bombardement. Les cheminements protégés, conduisant vers la position principale, étaient rares aussi. Il n'existant guère, dans la partie du secteur qui nous intéresse, qu'un boyau en assez bon état — dénommé boyau franco-belge — et se dirigeant vers l'Yperlée, dans la berge de laquelle on était parvenu à créer des abris de logement protégeant suffisamment les hommes contre les intempéries.

En ce qui regarde les autres lignes de défense, leur organisation était plus incomplète encore. Les anciennes tranchées françaises, à demi enterrées, qui avaient servi de base à leur établissement, n'étaient plus en réalité, après les pluies d'hiver, que des ruisseaux de boue. Les points d'appui eux-mêmes n'offraient guère qu'une solidité précaire.

Il avait été décidé, d'une façon générale, de profiter du retour de la bonne saison pour créer à peu près partout de nouveaux travaux surélevés, et de réunir les anciens bouts de tranchées françaises de façon à creuser, derrière les tranchées nouvelles, une sorte de fosse de drainage.

Pour ce qui concerne l'artillerie, la situation n'était pas beaucoup plus brillante. Ainsi que l'écrit pittoresquement un officier, « nous en étions à peine à l'âge des rondins ». Il faut entendre par là que les épaulements des pièces et les abris du personnel étaient constitués de revêtements en terre renforcés par quelques poutres et rondins. Les officiers et leurs hommes logeaient généralement dans les fermes voisines, sans aucune protection, tandis que les chevaux occupaient les étables, les cours, les écuries. On se fiait à sa bonne étoile et l'on riait de la maladresse des Boches quand leurs obus éclataient sans blesser personne. Pourtant, lorsque les pièces allemandes, guidées par les avions, commencèrent de s'acharner sur ces fragiles demeures, il fallut bien se convaincre qu'elles n'étaient point tenables. Au cours même des combats de Steenstraat, les artilleurs, alors, commencèrent la construction d'abris de logements que des coups de hasard, au moins, risquaient seuls d'atteindre.

Les liaisons téléphoniques étaient sommaires aussi ; on ne recourait encore qu'aux lignes aériennes, et sous les bombardements féroces dont le secteur fut l'objet, les communications étaient coupées à tout moment. Comme il fallait les rétablir instantanément à tout prix, les téléphonistes n'avaient d'autre alternative que d'aller, sous l'averse de fer, réparer les lignes endommagées, recommençant stoïques, dix, quinze, vingt fois, la même ingrate et dangereuse besogne.

Telle était, dans l'ensemble, la situation à l'aile droite belge vers le milieu d'avril 1915. Elle suffit à montrer combien il importait que nos troupes se maintinssent sur leurs positions de première ligne, et le péril que notre armée eût couru si l'ennemi,

parvenant à s'emparer de nos organisations sur le canal, avait réussi à pénétrer dans une zone dont la mise en état de défense était encore bien précaire.

CHAPITRE III

L'ATTaque ALLEMANDE AUX GAZ ASPHYXIANTS
LES FRANÇAIS PERDENT LA TÊTE DE PONT
DE STEENSTRAAT
ET REFLUENT AU DELA DU CANAL

V — LA JOURNÉE DU 22 AVRIL

Les troupes belges résistent stoïquement et amorcent à leur droite un crochet défensif.

SITUATION DES TROUPES

(Croquis no 2.)

Le secteur dévolu à la 6^e division d'armée est réparti en trois sous-secteurs ou segments que gardent respectivement, du nord au sud :

Le 1^{er} régiment de carabiniers (1 C.), depuis Drie-Grachten jusqu'à 300 mètres au sud du poste de la Nacelle ;

Le 2^e régiment de carabiniers (2 C.), jusqu'au nord de la Maison du Passeur ;

Le régiment des grenadiers (Gr.) dont le front s'arrête à 400 mètres au nord de Steenstraat.

Dans chaque régiment, un bataillon avait occupé jusqu'alors les tranchées de première ligne, un deuxième était de piquet dans les organisations

de soutien, les deux bataillons restants se trouvant au cantonnement. Un roulement de relève se faisait entre les bataillons de première ligne et de piquet et ceux qui étaient placés au repos.

Cependant, le commandant de la division avait prescrit qu'à partir du 22 avril au soir, chaque segment aurait deux bataillons accolés dans les tranchées de première ligne et au piquet. Cet ordre ayant déjà reçu une exécution partielle au moment où nous esquissons la situation des troupes, celle-ci s'établissait comme suit dans l'après-midi du 22 avril (croquis n° 2) :

a) *Dans le sous-secteur Nord* : de garde aux tranchées et au piquet, les bataillons 1 et 2 du 1 C.; les bataillons 3 et 4 au repos;

b) *Dans le sous-secteur central* : de garde aux tranchées et au piquet, les bataillons 2 et 1 du 2 C.; les bataillons 3 et 4 étaient encore au repos, mais le 3^e devait se mettre en route à 18 heures pour aller renforcer le segment central;

c) *Dans le sous-secteur Sud*, enfin, où le régiment des grenadiers aura à supporter la répercussion directe exercée sur la droite de l'armée belge par la soudaine avance de l'ennemi sur Steenstraat, nous trouvons :

1^o Dans les tranchées du canal et leurs étais, le 2^e bataillon, sous les ordres du major Dekempeener. Ses quatre compagnies sont accolées dans l'ordre naturel, la 4^e à la gauche, la 1^{re} à la droite;

2^o De piquet, le 3^e bataillon, commandé par le major de Callatay. Ses compagnies sont réparties, entre Pypegaelé et Molenhoek, dans des ruines de fermes;

3^o Au cantonnement, les bataillons 1 (major Donies) et 4 (major Borremans).

Dans la zone des batteries, outre l'artillerie lourde nous trouvons successivement, du sud au nord, les groupes Denis, Moraine et Comyn. Dans le groupe du commandant Uytterhoeven, la 107^e batterie est disposée près de Noordschote en deux sections flanquantes qui battent respectivement d'écharpe, au nord et au sud de ce point, le terrain situé en avant du canal. Une section de la 106^e batterie, en position dans la région de Lizerne, sert également à flanquer notre ligne principale, tandis que la 72^e batterie a été portée hardiment au delà du Kemmelbeek.

Quand, dans la soirée du 22 avril, la perfidie de l'ennemi provoqua la percée du front français aux abords de Steenstraat, ces dernières pièces se trouverent en fort dangereuse posture.

Aussi le général De Ceuninck avait-il immédiatement donné l'ordre de les retirer, pendant la nuit, de l'autre côté du ruisseau. L'admirable résistance de nos fantassins qui, en dépit de la surprise et de la gravité momentanée de la situation, ne céderent pas une parcelle du terrain confié à leur garde, permit aux artilleurs d'exécuter cet ordre sans incidents.

L'ATTAQUE ALLEMANDE

Le soir du 22 avril, on s'en souvient, le 3^e bataillon des grenadiers devait venir s'accorder en première ligne au 2^e bataillon, de façon que chacun d'eux eût deux compagnies dans les tranchées et deux au piquet. Au 2^e carabiniers, les bataillons 1 et 2 devaient être relevés pendant la nuit par les bataillons 3 et 4 qui se trouvaient au repos.

Les événements allaient entraver l'exécution de cette nouvelle répartition des unités.

Le général De Ceuninck, commandant la 6^e division d'armée, qui s'était absenté momentanément de son quartier général, entendit subitement, en y rentrant vers 16^h 30, un bombardement violent et continu dans la direction du sud-est. Il en avait conclu spontanément à une préparation d'attaque par les Allemands. Sa sagacité ne le trompait pas. Une heure plus tard à peine, en effet, à 17^h 30, une information venue du major Dekempeneer lui apprenait que les troupes françaises occupant la tête de pont en avant de Steenstraat avaient subi une attaque au moyen de gaz asphyxiants, et, décimées par les nuages méphitiques, battaient en retraite.

Que s'était-il passé ?

« Vers 5 heures de l'après-midi, le 22 avril, — écrit le célèbre auteur anglais Arthur Conan Doyle (¹), — un furieux bombardement d'artillerie fut déclenché sur les lignes françaises, entre Bixschoote et Langemarck, et sur la gauche canadienne ; on annonçait bientôt que la 45^e division française était violemment attaquée. Au même moment, les Anglais purent observer un phénomène dont la description semblerait mieux à sa place dans l'œuvre d'un romancier que dans le récit d'un historien. Des tranchées allemandes, sur une étendue considérable, s'échappaient des jets de vapeur blanchâtre, s'unissant d'abord en tourbillonnant pour finir par se muer en un nuage dense et bas, d'un brun verdâtre à ras du sol et d'aspect jaunâtre à sa partie supérieure qui réflétait les rayons du soleil couchant. Cette épaisse couche de vapeur, poussée par une brise

(1) *The British Campaign in France and Flanders*, 1915, p. 46.

du nord, progressa rapidement à travers l'espace qui séparait les deux lignes adverses.

« Les troupes françaises observaient par-dessus le parapet de leurs tranchées ce nuage bizarre qui leur assurait une protection tout au moins temporaire contre le feu de l'ennemi, quand on les vit soudain lever les bras, porter les mains à la gorge, puis s'écrouler sur le sol en proie aux affres de l'asphyxie. Beaucoup tombèrent pour ne plus se relever, tandis que leurs camarades, impuissants contre ce procédé diabolique, s'enfuyaient éperdus vers l'arrière, comme saisis de folie, afin d'échapper à ce brouillard méphitique, dépassant dans leur course les lignes de tranchées établies derrière eux. Un grand nombre ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint Ypres, tandis que d'autres se dirigeaient vers l'ouest, afin de placer le canal entre eux et l'ennemi.

« Les Allemands, entre temps, avancèrent et prirent possession des lignes de tranchées successives, occupées seulement par leurs garnisons de morts dont les faces noircies, les traits contractés, les lèvres souillées du sang et de l'écume jaillis de leurs poumons éclatés, disaient assez les tortures de leur agonie atroce. »

C'est une version à peu près identique que nous donne M. John Buchan, l'écrivain de la *Nelson's History of the War* (¹) :

« Un temps agréable et calme régnait à la fin de cette journée du 22 avril ; un vent léger et régulier soufflait du nord-est. Vers 6^h 30 nos observateurs d'artillerie annoncèrent qu'une étrange vapeur verdâtre se déplaçait au-dessus des tran-

(1) Volume VII, p. 17 (*The Second Battle of Ypres*).

chées françaises. Alors, comme tombait la nuit d'avril, et que les gros obus continuaient de pleuvoir sur Ypres, d'étranges scènes se déroulèrent entre le canal et la route de Pilckem.

« On vit, dans le crépuscule, dévaler un torrent de soldats français aveuglés, toussant et littéralement affolés. Victimes d'une machination diabolique, ils avaient cédé devant elle bien plus que devant la terreur humaine. Derrière eux, gisaient des centaines de leurs camarades frappés à mort, les lèvres tordues par un rictus effroyable, la face horriblement bleuie.

« La panique se propagea au delà du canal, et la route conduisant à Vlamertinghe était encombrée par de l'infanterie débandée et par le galop d'attelages ayant abandonné leurs pièces. Nul discrédit ne s'attache à ceux qui durent lâcher pied. L'épreuve dépassait ce que la chair et le sang peuvent supporter. »

Voici, enfin, pour compléter la physionomie de cet instant tragique, le récit, empreint d'une sincérité particulièrement émouvante dans sa simplicité, fait par un grenadier de la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon, celle précisément qui occupait l'extrême droite du front belge (¹) :

« J'étais aux tranchées quand commença l'attaque allemande du 22 avril. Ma compagnie occupait l'extrême du secteur tenu par notre armée. Entre le front belge et le front français, il existait un intervalle d'environ 200 mètres, où s'élevaient une dizaine de maisons du hameau de Steenstraat et notamment une petite brasserie où nous avions ins-

(1) D'après une relation en flamand par le soldat Alphonse Defraeys, des grenadiers 1/2.

tallé un poste d'écoute. Nous étions là huit hommes et un caporal. Obligés de veiller attentivement pendant la nuit, nous pouvions nous reposer durant le jour. Nous devions être relevés le soir même.

« Il faisait une journée de printemps radieuse ; un léger vent du nord soufflait. Tout était si calme que nous ne pensions pour ainsi dire plus à la guerre, quand soudain, vers 4^h 30 de l'après-midi, nous vîmes une épaisse fumée s'élever au-dessus des tranchées allemandes en face de nous. La surprise et la curiosité nous clouaient au sol. Nul de nous n'aurait pu se douter en ce moment de quoi il s'agissait. Comme le nuage de fumée s'épaississait, nous crûmes que les abris de la tranchée allemande avaient pris feu. Le nuage, pourtant, se dirigeait lentement vers nous ; mais sous l'action du vent nous le vîmes dériver vers la droite, au-dessus des lignes françaises. L'extrême de la couche de vapeur nous atteignit seule ; elle était moins épaisse, mais dégageait une si singulière odeur et me saisit à tel point à la gorge, que je crus un moment que j'allais étouffer.

« Brusquement, j'entendis crier autour de moi : « Une attaque, les Boches sont là ! » Je regardai dans la direction d'où provenaient ces cris. C'étaient des soldats français qui occupaient les environs du pont de Steenstraat et couraient vers nos tranchées. Plusieurs tombèrent en chemin. A notre caporal qui les interpellait pour savoir ce qui se passait, j'entendis qu'ils répondraient : « Nous sommes « empoisonnés ! »

« Nous reçumes l'ordre de quitter le poste d'écoute pour rejoindre la tranchée de première ligne. Dans celle-ci, tous mes camarades, muets mais étonnantes de calme, restaient immobiles, les yeux

braqués sur la ligne allemande, le fusil prêt à tirer. Le commandant et le lieutenant, qui avaient sorti leur revolver de sa gaine, parcouraient rapidement la tranchée, allant de l'un à l'autre, s'assurant que chacun était à son poste. J'entends encore la voix du commandant : « Allons mes braves, voici le moment de montrer aux Boches que nous sommes là et que les Belges ne reculeront plus. Je compte sur vous. Que chacun se défende jusqu'à la mort ! »

« Entre temps, le nuage de fumée, autour de nous, s'était presque dissipé. Nous aperçûmes alors quatre ou cinq Allemands qui se dirigeaient vers le pont. Les fusils partirent tout seuls. Deux Boches tombèrent. A côté de moi, un homme cria : « Ce sont peut-être des Français ! » Mais non. Là-bas, en avant de notre droite, des rangs entiers d'ennemis, baïonnette au fusil, s'avançaient derrière le nuage de fumée ; ils avaient atteint la ligne française. Je vis distinctement des officiers allemands frapper leurs hommes à coups de plat de sabre pour les faire marcher plus vite.

« Un feu d'enfer aussitôt partit de notre tranchée ; nous tirions à toute vitesse ; le canon de mon fusil me brûlait les doigts. Mais ces damnés Boches avançaient toujours, dépassant les lignes françaises. Il pouvait être environ 6 heures du soir quand, craignant d'être pris en flanc, notre commandant donna l'ordre à la moitié de la compagnie d'élever une barricade à angle droit avec notre tranchée. »

*

L'attitude des troupes belges les plus directement exposées à subir le contre-coup de l'infâme

traîtrise allemande fut, on le voit, imperturbable et stoïque. D'instinct, assurément, chacun se rendait compte qu'il se passait quelque chose de grave. Les hommes avaient vu leurs camarades français obligés d'abandonner leurs tranchées pour fuir l'asphyxie. Ils avaient aperçu la progression des Allemands et soupçonnaient quel péril en pouvait résulter pour eux. Le nuage méphitique les avait même atteints. Nul pourtant ne céda. On ignorait ce qui se passait au juste, mais on n'attendait point d'ordres pour décider de tenir sur place, de se défendre jusqu'à la mort, de ne pas céder un pouce de terrain. D'emblée aussi le major Dekempeneer, commandant le 2^e bataillon des grenadiers, prit les premières mesures propres à protéger le flanc droit de la ligne belge, particulièrement exposé par la rupture du front français touchant au nôtre.

La même décision et la même énergie se révélerent à tous les degrés. On peut affirmer qu'elles exercèrent une grande influence sur la suite des événements. Que serait-il advenu, en effet, si, comme l'ennemi l'espérait bien, sans doute, la panique, ou simplement la crainte qui paralyse les volontés, s'était emparée des grenadiers placés soudain en présence d'une situation si pleine d'imprévu alarmant ?

*
* *

Mais revenons au quartier général de la 6^e D. A.

A peine informé, vers 17^h30, comme nous l'avons dit, de l'attaque aux gaz asphyxiants subie par les troupes françaises occupant la tête de pont de Steenstraat et de leur retraite, le général De

Ceuninck avait mandé d'urgence le colonel Lotz, commandant le sous-secteur Sud de la division, pour lui communiquer l'ordre « de garder nos positions à tout prix ».

D'initiative déjà, on se le rappelle, le commandant du 2/Gr. avait prescrit d'étendre le plus possible vers le sud le front de la 1^{re} compagnie, en l'infléchissant légèrement vers la droite; il avait porté aussi une section de mitrailleuses de ce côté.

En apprenant par le major Dekempeneer l'événement soudain qui se produisait, le colonel Lotz, de son côté, avait déjà prescrit, vers 17^h 15, au bataillon de piquet (3/Gr., major de Callatay) de s'établir sur la deuxième ligne de défense, prêt à toute éventualité.

Arrivé à son poste de combat et tenu au courant des derniers incidents, le colonel Lotz ordonnait ensuite à ce bataillon de se porter à l'obscurité tombante sur la première ligne et dans les étais de celle-ci pour y renforcer le bataillon Dekempeneer. Il devait être remplacé en deuxième ligne par le 4^e bataillon (major Borremans), lequel se mettrait en route aussitôt. Les compagnies de mitrailleurs du régiment étaient alarmées et prêtes à marcher au premier signal. Conformément aux ordres du général De Ceuninck, le 1^{er} bataillon des grenadiers (major Donies) restait provisoirement à sa disposition.

Le commandant de la division approuvait ces mesures qui répondaient à ce qu'il pouvait connaître, en ce moment, de la situation encore confuse. Il se tenait prêt à faire face aux événements ultérieurs. Des forces suffisantes gardaient sa droite pour qu'aucune surprise immédiate ne fût à redouter.

Peu de temps après, le général De Ceuninck

recevait un avis du commandant du secteur français, l'informant que l'attaque ennemie s'était produite sur sa gauche dans la direction du bois triangulaire, bois situé au sud de Bixschoote et à l'est de Steenstraat—Het-Sas. Nos alliés demandaient l'appui de l'artillerie belge. Au même moment, le commandant de la 6^e division apprenait par le colonel Lotz que les grenadiers agissaient par le feu « sur l'aile droite de l'attaque allemande marchant sur Steenstraat ».

Dans l'ignorance de la situation exacte des troupes françaises, que les renseignements reçus ne permettaient guère de définir, le général De Ceuninck ne put faire mieux, en attendant les éclaircissements indispensables, que d'ordonner à la section flanquante de la 107^e batterie, en position près de Noordschote, de se tenir prête à agir par le feu devant l'extrême droite du front belge.

Vers 19 heures, il prescrivait également au commandant du 2^e régiment de carabiniers — secteur central — de ne pas procéder à la relève prévue pour la nuit, mais de placer le 3^e bataillon (major Constant) sur la deuxième ligne, en soutien des bataillons 1 et 2, et de laisser à la disposition du quartier général le 4^e bataillon (major Richard).

Quant au 1^{er} régiment de carabiniers — sous-secteur Nord — il devait mettre sous les armes les deux bataillons 3 et 4 qui se trouvaient au repos.

Ainsi se trouvaient complétées, en prévision d'une attaque qui aurait pu se propager à tout le front de la division, les dispositions de sécurité déjà ordonnées pour le sous-secteur Sud directement menacé et où les événements se précipitaient au même instant.

* * *

Poursuivant les troupes françaises que l'asphyxie avait contraintes de battre en retraite, l'infanterie allemande était parvenue au soir tombant jusqu'à la rive ouest du canal, à Steenstraat. Les grenadiers, établis dans les tranchées extrêmes du front belge, n'avaient pas tardé à constater que l'ennemi était renforcé par de nombreuses mitrailleuses dont on pouvait distinguer, parmi la fusillade et l'éclatement des obus, le crépitement harcelant. Une préoccupation dominante s'imposait dès lors aux décisions du colonel Lotz, commandant le secteur Sud : faire le maximum d'efforts possibles pour assurer l'inviolabilité de sa droite de plus en plus menacée. Il fallait, en outre, parer à toute tentative de percée du front même établi le long du canal, l'ennemi pouvant profiter de la nuit pour tâcher d'exploiter le succès obtenu du côté de Steenstraat et lancer une attaque de vive force contre la ligne belge, qui jusqu'alors était demeurée inébranlable. La situation était sans conteste dangereuse et critique ; elle l'était d'autant plus que l'on ignorait à peu près tout de la situation dans le secteur français, avec lequel aucune liaison sérieuse ne parvenait à s'établir dans le désarroi de ces premières heures, en pleine obscurité.

Les événements n'allaien pas tarder à prouver le bien-fondé des prévisions du colonel Lotz. Vers 19^h 30, en effet, l'infanterie allemande s'élançait brusquement à l'assaut de la droite des tranchées belges. Accueillis par un feu nourri de fusils et de mitrailleuses, les assaillants furent repoussés non sans avoir éprouvé, au cours de cette action brève, mais d'une singulière violence, des pertes élevées.

« Nous disposions d'un projecteur, écrit le gre-

nadier Defraeys au récit duquel nous avons déjà fait un emprunt, et d'une bonne provision de cartouches. Avec trois de mes camarades, j'avais été désigné pour le service du projecteur. Tout était prêt pour recevoir une attaque. Personne ne la craignait. La première surprise était passée. On ne demandait qu'à descendre le plus de Boches possible. Bientôt on perçut le bruit d'une approche ennemie dans les débris des maisons démolies par l'artillerie. Le projecteur fut mis de suite en action et ses rayons éclairèrent aussitôt l'ennemi qui s'était avancé jusqu'à 30 ou 40 mètres de nous. Nos hommes tiraient sans répit ; les mitrailleuses, de leur côté, déroulaient leurs bandes de cartouches. On tapait juste, car des cris et des plaintes de blessés s'élevaient des rangs ennemis qui bientôt firent demi-tour, poursuivis par notre feu. A ce moment, des fusées allemandes rouges et vertes jaillirent dans le ciel. »

C'était un signal, sans doute, pour demander le concours de l'artillerie. Car, quelques instants plus tard, les obus se mirent à déferler sur nos tranchées. Le bombardement crû progressivement en violence, en même temps qu'un tir de barrage balayait le terrain derrière la première ligne. L'ennemi lançait des obus asphyxiants ; bon nombre d'hommes furent incommodés plus ou moins gravement, mais on tenait bon quand même. « Nous nous étions fabriqués des masques de fortune, écrit le mitrailleur Henri Regard, des grenadiers, au moyen de mouchoirs et de morceaux de linge que nous trempions dans l'Yperlée et appliquions sur le nez et la bouche. »

Sous le couvert de ce bombardement, les Allemands exécutaient peu après une tentative de lan-

cement de passerelles sur le front du canal, vers le centre du secteur occupé par les grenadiers. Mais là, comme partout ailleurs, nos braves faisaient bonne garde. Aucune passerelle ne put être lancée ; nulle attaque ne put aboutir. L'ennemi n'obtint d'autre résultat que d'accroître le nombre de ses morts et de ses blessés.

*
* *

Seules avaient été engagées jusqu'ici les compagnies du bataillon Dekempeneer (2^e) et les mitrailleuses du capitaine Delfosse qui étaient venues renforcer l'occupation de la première ligne. On se rappelle que le colonel Lotz avait prescrit successivement au bataillon de Callatay (3^e) de se porter de ses emplacements de piquet sur la deuxième ligne, puis de quitter celle-ci, où le remplaceait le 4^e bataillon, pour garnir les tranchées de première ligne de concert avec les troupes du major Dekempeneer.

« Dans l'après-midi du 22 avril, mon bataillon (le 3^e) était de piquet, rapporte le sergent Reding. Ma compagnie, la 2^e, logeait dans une petite ferme au Wageliereput, à environ 1 kilomètre du moulin de Pypegaelé.

« Un calme absolu avait régné toute la journée, quand vers 4^h 30 de l'après-midi, nous vîmes tout à coup dans la direction du pont de Steenstraat, où se trouve un bois, s'avancer vers nos lignes un épais nuage verdâtre. Placés sur une petite hauteur, nous découvrions très bien cette partie du champ de bataille. N'ayant jamais entendu parler jusqu'alors de gaz asphyxiants, nous nous per-

dions en conjectures. Immédiatement, à notre droite, le craquement du « 75 » se fit entendre et un bombardement formidable commença. Chacun se douta alors qu'une attaque allemande se produisait. La compagnie prit aussitôt les armes. L'entrain des hommes était admirable. Entre 5 heures et 5^h 30 — je ne saurais préciser davantage — nous vîmes accourir à toutes pédales un cycliste venant de Pypegaelé où était établi le poste du major de piquet. Il apportait l'ordre de partir immédiatement vers les tranchées de deuxième ligne.

« Il faisait encore jour quand nous nous mêmes en route. Les obus éclataient de tous côtés. L'ennemi devait certainement nous voir, car à cette époque de l'année les haies et les arbres étaient encore dépourvus de feuillage.

« La compagnie avançait par bonds, entrecoupés d'arrêts pendant lesquels on se couchait à plat ventre. Arrivée à hauteur du moulin de Lizerne, la compagnie prit position dans une tranchée remplie d'eau, à 800 mètres environ derrière la première ligne. Il fallut installer tant bien que mal des débris de planches dans le fond de la tranchée, pour ne pas s'y embourber. Les balles sifflaient à nos oreilles. On dut défendre aux hommes de placer même la main sur le parapet. Entre temps, le bombardement redoublait de violence.

« Un peu plus tard, alors qu'il faisait presque nuit déjà, notre commandant reçut un nouvel ordre. La compagnie devait se porter vers la première ligne et ses étaias. Un nombre incalculable de shrapnells et d'obus s'abattaient autour de nous. En éclatant, les projectiles dégageaient une odeur nauséabonde. N'ayant pas encore de mas-

ques, les hommes appliquèrent leurs mouchoirs mouillés sur la figure.

« Nous apprîmes alors que les troupes françaises occupant la tête de pont de Steenstraat avaient dû battre en retraite et que les Boches avaient atteint, et peut-être même franchi le canal. Mais on nous dit aussi que notre ligne n'avait pas bronché et que les grenadiers, après avoir coudé leur extrême droite, résistaient ferme à tous les assauts. Cette nouvelle remplit les hommes de fierté. Le moral était magnifique. Tous auraient voulu s'élancer au combat. »

Dès que le 3^e bataillon eut rejoint la première ligne, la moitié nord du sous-secteur Sud passa sous les ordres du major Dekempeneer, tandis que la moitié sud fut placée sous le commandement du major de Callatay.

Les 3^e et 4^e compagnies de son bataillon vinrent s'intercaler respectivement dans les deux moitiés du sous-secteur : les deux compagnies restantes (1^{re} et 2^e) devaient occuper les étais de la première ligne. Toutefois, afin d'assurer sans délai la sécurité du flanc droit, la 1^{re} compagnie fut chargée d'occuper avant tout les ouvrages créés autour du moulin de Lizerne.

Depuis l'assaut infructueux tenté contre la droite des tranchées belges, les Allemands établis dans Steenstraat et à l'ouest du canal, ne cessaient de tirer d'enfilade sur les défenseurs de notre première ligne. Des patrouilles expédiées vers la route de Lizerne à Steenstraat par le major de Callatay lui avaient apporté l'assurance que les troupes françaises avaient évacué le terrain à l'ouest de l'Yperlée. La droite belge se trouvait donc de plus en plus en l'air et il importait d'y

multiplier les précautions contre toute nouvelle tentative de l'ennemi. C'est ce qui décida le major de Callatay à demander au major Dekempeneer de lui céder une des compagnies sous ses ordres. Des éléments nouveaux vinrent ainsi occuper, vers 20^h 30, le boyau de communication oblique reliant le canal à l'Yperlée, formant donc crochet défensif face à Steenstraat.

* * *

Au quartier général de la 6^e division, le général De Ceuninck venait à peine de donner, vers 19 heures, les ordres que nous avons résumés, qu'il apprenait l'assaut tenté un peu plus tard par les Allemands et son complet échec.

Vers le même moment, des renseignements complémentaires lui parvenaient du secteur français. Ils signalaient :

1^o Qu'immédiatement après l'émission des vagues asphyxiantes, l'effort allemand s'était surtout porté contre le bois triangulaire et à l'est de Langemarck;

2^o Que le commandant du secteur français faisait occuper les organisations défensives de Lizerne.

S'étant mis en rapport avec le général Quiquandon, commandant la 45^e division française, en vue de régler la coopération de l'artillerie belge, le général De Ceuninck ordonnait alors à deux batteries de 7^c 5 et à un obusier de tirer sur Bixschoote et les accès du bois triangulaire.

Mais bientôt arrivait l'avis que les défenseurs de ce bois s'étaient repliés vers le canal, ce qui confirmait d'ailleurs les informations que le coman-

dant de la 6^e division avait reçues de ses propres troupes.

Vers 19^h45, il apprenait, de source française encore, que la plus grande incertitude régnait sur la situation à Steenstraat « où l'on croyait que les Allemands avaient pénétré ». Le commandant du secteur français demandait cependant de faire exécuter par les troupes belges une contre-attaque dans le flanc de l'assaillant. Force fut au général De Ceuninck de répondre qu'il ne pouvait, sans ordres du grand quartier général belge, accorder le concours de son infanterie pour une telle opération, qui devait porter ses troupes en dehors de leur secteur d'action. En attendant, il soutiendrait aussi puissamment que possible les forces françaises au moyen de son artillerie.

Celle-ci reçut aussitôt des ordres lui enjoignant de battre énergiquement le terrain au sud de Bixschoote, en vue d'une action éventuelle de ce côté. En outre, pour parer à toute surprise sur la droite où la situation demeurait incertaine et confuse, le commandant de la 6^e division faisait porter le 4^e bataillon du 2^e carabiniers (major Richard) au sud de Pypegaelle avec ordre d'y demeurer à sa disposition.

Le général De Ceuninck rendait compte en même temps au grand quartier général, qui les approuvait, des mesures prises et de la réponse faite au général Quiquandon. Un peu plus tard, cependant, le commandement de l'armée belge, eu égard à la situation d'ensemble, autorisait le commandant de la 6^e D. A. à mettre un de ses bataillons à la disposition du commandement français. Afin d'assurer à celui-ci, dans le plus bref délai possible, le concours de ce renfort, le général De Ceuninck,

plutôt que de faire appel au 1/Gr. encore disponible, mais éloigné du terrain de l'action, désigna le 4/Gr. (major Borremans) déjà en route vers la deuxième ligne du secteur Sud.

Ordre lui fut donné de se rassembler immédiatement au Bernard-Plaetsbrug où il recevrait du général Quiquandon des instructions en vue d'une contre-attaque à exécuter de concert avec les troupes françaises.

Quant au 1/Gr. (major Donies), il était remis par le commandant de la division à la disposition du colonel Lotz. Dès 20^h30, il avait remplacé le 4/Gr. dans l'occupation de la deuxième ligne, où il devait concourir à assurer l'inviolabilité du front, toujours soumis à un bombardement intense.

* * *

A 22 heures, le général De Ceuninck était informé par le général Quiquandon qu'un puissant mouvement offensif des troupes françaises venait d'être ordonné. Dix bataillons devaient y participer.

Six bataillons, d'une part, pousseraient sur Bixschoote ;

Quatre bataillons, dont trois français et le bataillon du major Borremans, attaquaient sur Steenstraat—Het-Sas.

Ayant appris un peu plus tard que des patrouilles envoyées vers Steenstraat y avaient été accueillies à coups de fusil, le général De Ceuninck réitérait au colonel Lotz l'ordre de tenir ferme, malgré tout, dans ses positions et de rechercher à tout prix la liaison avec les troupes françaises. Celles-ci, à en juger par les renseignements reçus,

devaient tout au moins tenir sérieusement Lizerne.

Prévenu de son côté, presque au même moment, du recul français au delà de l'Yperlée, le colonel Lotz ordonnait au major Donies de lancer une de ses compagnies vers Steenstraat à l'effet de s'opposer à tout mouvement ennemi qui viserait à déborder notre ligne.

N'ayant pas d'unité constituée à sa disposition immédiate, le commandant du 1^{Gr.} forme un groupement provisoire au moyen d'un peloton de chacune des 1^{re} et 2^e compagnies. Ces fractions se portent vers Steenstraat par le chemin qui, partant du moulin de Lizerne, se dirige d'abord vers l'est-sud-est, pour s'infléchir brusquement ensuite vers le sud-est et longer la rive de l'Yperlée. Un feu nourri de mousqueterie et de mitrailleuses ennemis balaie le terrain, où des rafales d'obus s'abattent sans discontinuer.

Sa progression devenant bientôt presque impossible, le peloton de la 1^{re} compagnie s'arrête derrière une haie, à proximité du coude brusque formé par le chemin qu'il doit suivre, et se déploie alors face à Steenstraat, où il riposte au tir de l'adversaire. Une section vint l'y renforcer vers 1 heure du matin. Quant au peloton de la 2^e compagnie, ayant appuyé vers la gauche pendant son mouvement, il alla bientôt se fondre, par le chemin couvert de l'Yperlée, dans les tranchées du canal.

Informé que les Allemands continuaient de progresser vers l'ouest de Steenstraat, le major Donies avait également fait renforcer par une section l'unique peloton demeuré au moulin de Lizerne. Peu après minuit lui parvenait, du reste, l'ordre de

ne pas pousser davantage en direction de Steenstraat. Le général De Ceuninck venait de faire savoir, en effet, que la contre-offensive française serait déclenchée vers 4^h 30 du matin.

Déjà, d'autre part, le colonel Lotz s'était vu dans l'obligation, également, de diriger vers l'extrême droite la 3^e compagnie du bataillon Donies. Vers 23 heures, en effet, la fusillade s'était fait entendre vers le sud, de plus en plus vive. Bientôt le major de Callatay téléphonait que les Allemands semblaient déboucher en force de Steenstraat. Ayant ordre de tenir ferme, quoi qu'il advînt, sur ses positions, le commandant du secteur Sud prescrivait alors à la 3^e compagnie du 1^{Gr.}, placée vers la partie centrale de la deuxième ligne, de se porter immédiatement en renfort de la droite du secteur par le chemin couvert de l'Yperlée. Cette compagnie (capitaine commandant Binjé) demeura momentanément en position d'attente dans ce couvert. A minuit 20, le major de Callatay lui ordonnait de prolonger la première ligne et de faire l'impossible pour se relier aux troupes françaises avec lesquelles aucun contact permanent n'avait pu être établi jusqu'ici.

Le commandant Binjé prit sous ses ordres les fractions qui se trouvaient au sud-est du moulin, face à la route Lizerne—Steenstraat. De multiples patrouilles expédiées vers le sud-est furent toutes accueillies à coups de fusil ; la situation des troupes françaises demeurait ignorée. S'aventurer davantage vers le hameau de Lizerne, dans ces conditions, eût exposé au péril de créer une trouée dans le crochet défensif établi face à la route. La compagnie Binjé se maintint donc sur place ; son intervention assurait l'inviolabilité du crochet organisé

depuis le nord-ouest de Steenstraat jusqu'au sud-est du moulin de Lizerne.

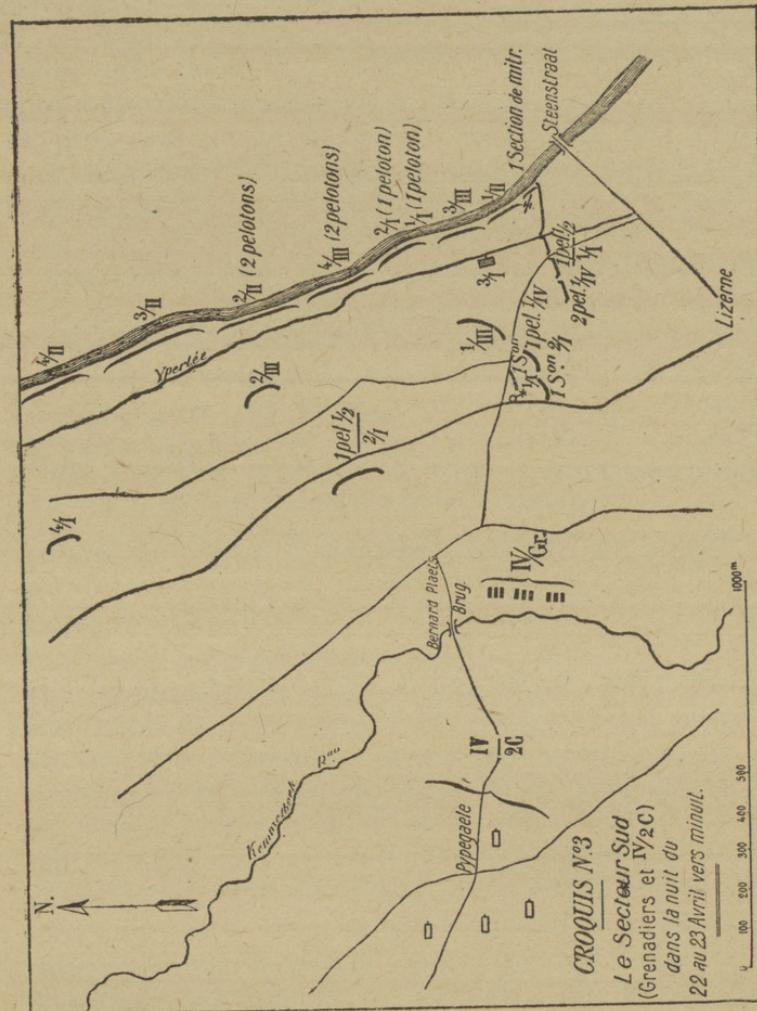
* * *

Pour en finir avec les événements de ce jour, il nous reste deux mots à dire des bataillons Borremans (4/Gr.) et Richard (4/2 C.). Le premier, on s'en souvient, avait reçu du général De Ceuninck l'ordre de se rendre au Bernard-Plaetsbrug et de s'y tenir à la disposition de nos alliés français pour participer avec eux à la contre-offensive projetée. Rassemblé face à l'est, près du pont du Kemmelbeek, le bataillon attendait des ordres, protégé par un dispositif de postes de surveillance. Autour de lui les obus allemands de gros calibre tombaient dru, visant toute la région comprise entre le Bernard-Plaetsbrug et le moulin de Lizerne. Les hommes, néanmoins, restaient imperturbables sur leurs emplacements, s'accoutumant peu à peu au danger de mort qui les environnait, lançant même quelque grosse plaisanterie quand l'éclatement formidable d'un projectile, sur les rives du ruisseau, éclaboussait tout le monde de paquets de boue projetés en gerbe immense dans toutes les directions.

La journée du 22 était bien près de finir — il était à peu près 23^h 30, en effet — lorsque le major Borremans reçut du commandement français, par l'intermédiaire du poste téléphonique de Pypegaelle, l'ordre de détacher une de ses compagnies vers Steenstraat.

La 1^{re} compagnie fut aussitôt mise en marche. Mais quand elle atteignit les emplacements du 1^{er} bataillon, établi sur la potence perpendicu-

laire au canal, le major Donies n'hésita pas à utiliser ce renfort pour mieux assurer la garde de



ses positions contre toute progression ennemie, de plus en plus dangereuse. Jugeant sur place et

connaissant mieux que tout autre la situation, il savait que cette compagnie ne pouvait en aucune façon tenter utilement d'avancer vers Steenstraat où l'ennemi se trouvait en nombre. Le seul but à poursuivre en ce moment — et son importance était du reste capitale — consistait à barrer à tout prix aux Allemands l'accès d'un terrain dont la possession par l'ennemi eût rendu intenables nos tranchées de première ligne. Le major Donies se servit donc de deux pelotons de la compagnie nouvellement arrivée sur les lieux, pour prolonger sa droite et conserva l'autre en réserve.

Les trois compagnies restantes du bataillon Borremans demeurèrent rassemblées au Bernard-Plaetsbrug où le commandement français leur transmit l'ordre, à minuit 30, de se rapprocher de Zuydschoote.

Quant au bataillon Richard, il était réuni depuis 20^h30 au sud de Pypegaele, à la disposition du général De Ceuninck. En prévision d'une attaque sur le front où se trouvaient déployées la presque totalité des unités disponibles, son chef avait reçu l'ordre de procéder, de concert avec le capitaine commandant d'état-major Hainaut, délégué du quartier général de la 6^e division, à la reconnaissance approfondie de la deuxième ligne. Mais ce bataillon, comme nous le verrons plus loin, n'allait pas tarder à devoir s'engager, lui aussi, au point le plus menacé du secteur Sud.

Pendant tout ce temps, faut-il le dire, les batteries mises en action par le général De Ceuninck n'avaient point cessé de battre de leurs rafales la région du bois triangulaire et de Steenstraat, préparant la contre-attaque française annoncée,

insouciantes des obus qui fouillaient le terrain autour d'elles.

A minuit, quand s'achève cette journée angoissante et mouvementée du 22 avril, les troupes belges qui occupent le secteur extrême de notre front se trouvent dans la situation indiquée au croquis n° 3.

Progressivement, sous la pression des événements et pour rester maître du terrain qu'il importe tellement de conserver, le général De Ceuninck a fait glisser vers le sud tous les éléments qu'il peut utiliser sans dégarnir dangereusement, par ailleurs, le restant de ses lignes.

Mais il est visible que si la menace ennemie s'accentue, la 6^e division ne pourra suffire seule à la tâche. Des renforts devront venir l'étayer. Notre grand quartier général ne l'ignore pas et a pris déjà les dispositions nécessaires à cette fin.

VI — LA JOURNÉE DU 23 AVRIL

La résistance se renforce. — Constitution du crochet défensif. — Prolongement du front belge jusqu'à Lizerne, où il se soude au front français.

La nuit du 22 au 23 avril ne fut pas moins agitée que les heures précédentes.

A minuit 30, le général Wielemans, chef d'État-major général de l'armée, s'était mis en communication avec le général De Ceuninck. En lui confirmant que la contre-attaque projetée par nos alliés devait se déclencher en principe à 4^h30, il ajoutait que le commandement français avait exprimé le désir de voir l'armée belge y coopérer. Cette coopération comporterait l'action aussi com-

plète que possible de notre artillerie sur le terrain perdu, le rassemblement de réserves derrière la droite de notre 6^e division, la préparation du transport de nouvelles troupes belges vers le sud.

Le grand quartier général avait donné des ordres pour que le 4^e régiment de ligne fût rendu au complet, à 9 heures du matin, dans la zone de la 6^e division et prescrit au restant de la 1^{re} division, la seule disponible, de se tenir prête à faire mouvement au premier avis. Les autres mesures nécessaires pour répondre au désir formulé par nos alliés devaient être prises sans tarder par le général De Ceuninck.

Celui-ci prescrivit aussitôt au major Moraine, commandant intérimaire de l'artillerie divisionnaire, d'intensifier encore le tir de ses batteries, principalement sur Steenstraat. Le feu des pièces en action dans la partie méridionale du secteur atteignit bientôt un degré de violence extrême. Aux détonations sèches et précipitées des coups de départ se mêlait le tonnerre des projectiles allemands de 150 et de 210, qui continuaient de pleuvoir sans répit. Des fermes et des ruines de maisons, atteintes par les obus, avaient pris feu. Le vent activait l'incendie ; de toutes parts, des brûleurs fulgurants illuminaiient l'horizon.

« L'artillerie fit durant toute la nuit un tapage d'enfer, note le grenadier Defraeys. Nos batteries tiraient à toute volée vers le pont de Steenstraat. On entendait s'écrouler ce qui restait des maisons ; des pans de mur s'abattaient ; des tuiles, des pierres, des éclats de fer étaient projetés dans toutes les directions, avec une telle force que des débris volaient jusque dans nos tranchées. »

L'arrivée prochaine du 4^e de ligne enlevant dé-

sormais toute inquiétude au général De Ceuninck quant à la solidité de son front général, il s'empressa, en outre, de puiser dans ses deux régiments de carabiniers pour constituer, sous les ordres du major Constant, un groupement composé des deux bataillons 3/2 C. et 4/1 C., avec mission de former, derrière l'extrême droite, la réserve d'infanterie demandée par le commandement français. Ce groupement reçut l'ordre de se rassembler au sud-ouest de Pypegaele, à mi-chemin environ entre Noordhoek et Zuydschoote.

Les deux bataillons désignés se trouvaient en ce moment respectivement derrière le secteur central et le secteur Nord de la division. Ils se mirent en route vers 2^h 30 du matin, à travers une zone abondamment battue par les gros obus allemands, et se dirigèrent par Pypegaele vers l'emplacement qui leur avait été assigné.

Arrivé au moulin de même nom, le major Constant y reçut la « note d'orientation » qui lui était adressée par le commandant de la division. Cette note le fixait sur la situation des troupes ainsi que sur les projets du commandement français et lui précisait sa mission : servir de réserve derrière la droite de la 6^e D. A. ; appuyer ou recueillir le groupement d'attaque franco-belge ; empêcher le recul de la droite belge. Elle ajoutait que le bataillon Richard (4/2 C.) allait se porter sur la deuxième ligne du secteur Sud.

* * *

Cependant, de nouveaux renseignements parvenus sur ces entrefaites au général De Ceuninck l'aménèrent à modifier la destination de ce dernier bataillon.

Sur tout le front en équerre formé par l'aile droite du secteur Sud et son crochet défensif, la fusillade et la canonnade avaient continué de faire rage.

Les données recueillies par le major de Callatay lui faisaient craindre, à la fois, une attaque des Allemands, partant de Steenstraat, vers nos tranchées entre le canal et l'Yperlée, et un mouvement de l'ennemi tendant à déborder nos troupes établies en potence face à la route Steenstraat—Lizerne. Déjà, pour parer à ces menaces et mieux pouvoir battre les débouchés du hameau, des mitrailleuses avaient été installées au sommet même de l'équerre formé par notre front, dans le boyau oblique abou-tissant au canal.

Sur le front même tracé par ce dernier, l'ennemi avait recommencé, malgré l'échec de ses premières tentatives, de manifester une activité inquiétante. A tout instant, des groupes de fantassins ennemis, qu'il fallait disperser à coups de fusil, apparaissaient sur l'autre rive, porteurs de matériaux de franchissement, s'efforçant visiblement, malgré les pertes subies, de lancer des passerelles sur le canal. Leur obstination n'eut d'égale que la vigilance opiniâtre des nôtres. Le colonel Lotz, au surplus, avait fait rassembler vers le centre du secteur des équipes de lanceurs de grenades et d'explosifs, prêtes à intervenir immédiatement pour opérer la destruction des moyens de passage que l'ennemi serait parvenu à établir en un point quelconque.

Sur le crochet défensif, nos hommes vivaient aussi en continue alerte, fusillant toutes les ombres suspectes qu'il leur était donné d'entrevoir. Invité à faire de son mieux pour remettre à la disposition du major Borremans (4/Gr.) (toujours

maintenu aux ordres exclusifs du commandement français) la 1^{re} compagnie de ce bataillon venue se fondre, comme on sait, dans notre ligne, le major Donies s'était trouvé dans l'impossibilité de retirer cette unité des positions occupées. Vers 1^h 30, en effet, les Allemands, débouchant de Steenstraat, ne cessaient de progresser vers l'ouest, en direction de Lizerne. Une fois de plus nos troupes se trouvaient donc menacées d'être débordées par leur droite.

Le général De Ceuninck est mis au courant de cette situation à 1^h 30 du matin. C'est alors que, faisant face au plus pressé, il expédie au bataillon Richard, encore rassemblé dans un labouré aux abords de Pypegaelle, l'ordre de se mettre immédiatement à la disposition du colonel Lotz dans le but de prononcer une contre-attaque entre Lizerne et le moulin de Lizerne, afin de rejeter vers Steenstraat tous les éléments de l'adversaire qui auraient franchi l'Yperlée.

Presque au même moment, on apprend au quartier général de la division que l'ennemi fait une nouvelle tentative pour lancer des passerelles sur le canal, vers le milieu du front occupé par le bataillon de Callatay. La section flanquante de Noordschote est aussitôt chargée d'exécuter un feu rapide en avant de cette partie du front. Ce tir efficace, combiné avec le feu ajusté des grenadiers dans leurs tranchées, arrête net l'attaque préparée par l'ennemi.

* * *

Cependant le bataillon Richard (4/2 C.) s'est mis en route à 2^h 15. Il se dirige de Pypegaelle vers le Bernard-Plaetsbrug où il franchit le Kemmel-

beek, puis tourne à droite pour suivre le chemin pavé conduisant à Zuydschoote.

Dans la nuit obscure, la marche est horriblement pénible. A tout moment, des hommes trébuchent dans les trous d'obus et s'étalement en poussant des jurons. Autour d'eux, les balles sifflent, venant on ne sait d'où, et claquent avec un bruit sec contre les murs des maisons en ruines.

Conformément aux ordres du colonel Lotz, le bataillon est arrêté quand le peloton de queue est arrivé à hauteur du moulin de Lizerne. Il lui suffira de faire face à l'est pour être tourné vers son objectif : Steenstraat.

Le major Richard s'est mis immédiatement en rapport avec le major Donies (1/Gr.) dont les unités tiennent le crochet défensif et appuient leur droite au moulin. Il a expédié sans tarder, aussi, une reconnaissance vers Lizerne. Quand celle-ci rentre, elle lui signale qu'elle a pris contact avec les troupes françaises et qu'un bataillon du 80^e territorial occupe le hameau. La liaison avec nos alliés est enfin établie. Cette nouvelle ne tarde pas à être communiquée au quartier général de la division où elle est accueillie avec le soulagement qu'on devine.

Le major Richard décide aussitôt d'établir son bataillon immédiatement à l'est du chemin pavé joignant Lizerne à Noordschote, se liant ainsi au nord à l'extrémité de la potence occupée par les grenadiers et donnant la main au sud au 80^e territorial français.

Un front continu se trouvera dès lors constitué et la dangereuse trouée existant dans la ligne alliée aura disparu. Le 4/2 C., enfin, pourra appuyer l'attaque française quand celle-ci se produira.

Trois compagnies — les 1^{re}, 3^e et 4^e — sont déployées, du sud au nord, sur la position choisie, avec ordre de creuser immédiatement des tranchées pour tireurs à genou et de les approfondir dès que faire se pourra. La 2^e compagnie est maintenue en réserve à l'ouest du hameau.

La mise en place du bataillon ne se fit point sans difficulté, ni malheureusement sans pertes. La nuit tirait à sa fin et la clarté naissante permettait à l'ennemi de discerner le mouvement des troupes. Au début, tout se passa sans encombre. Mais à peine les hommes eurent-ils franchi le chemin pavé, que les balles se mirent à siffler dru. On ne pouvait avancer qu'en rampant.

« La plupart de mes hommes, écrit le capitaine Peffer qui commandait la 1^{re} compagnie, doivent se faufiler à travers une brèche pratiquée dans une haie. Le sac gêne et retarde le mouvement. Plusieurs hommes sont frappés à mort près de cette brèche. Les blessés se glissent vers moi. Je leur recommande de ne pas bouger pour le moment, car il suffit de remuer pour attirer les balles. L'ennemi nous voit admirablement, son tir est bien ajusté. Je charge le caporal Viskens de panser les quelques blessés qui geignent à mes côtés ; il faut qu'il opère couché, sous la fusillade incessante.

« Mon sergent fourrier, qui commandait le 3^e peloton, vient m'assurer que toute la compagnie est en ligne. A peine a-t-il achevé sa phrase que j'entends un bruit mat ; mon fourrier s'assied, en portant la main à sa poitrine. Pas une plainte, pas un mot. Mais son visage est devenu d'une pâleur livide. Je couche le malheureux, je déboutonne ses vêtements ; j'aperçois une large tache de sang au côté droit. Après avoir cassé une ampoule de teinture

d'iode pour désinfecter la plaie, je couvre celle-ci d'un tampon de gaze, et comme il fait froid, j'étends une couverture sur le blessé. Je serre la main du brave, dans un suprême adieu, car je ne puis douter que ses instants sont comptés. Puis, d'un bond, je traverse à mon tour la brèche faite dans la haie ; je manque de trébucher sur quatre cadavres qui jalonnent le chemin à suivre et je saute dans une petite tranchée. Je n'ai pas une égratignure.

« Ma pauvre compagnie, hélas ! a déjà subi des pertes cruelles : 8 tués et une quinzaine de blessés. À quelques mètres de moi, je vois deux de mes hommes qui creusent fébrilement un trou pour s'y abriter. Je leur crie de venir me rejoindre. Au même moment, une lueur éclatante m'aveugle à moitié ; une détonation violente ébranle l'air et le sol. Quand la fumée s'est dissipée, il n'y a plus, à la place occupée par mes deux hommes, qu'un trou plus vaste et dans un rayon de 3 à 4 mètres des débris sanguinolents...

« Tout le monde travaille fébrilement pour augmenter l'efficacité du couvert. Nous sommes en liaison, à gauche avec la 3^e compagnie, à droite avec quelques troupes françaises. Celles-ci ne cachent pas leur admiration pour l'entrain et l'audace avec lesquels nous nous sommes portés en avant sous ce feu meurtrier. »

Quand le jour se lève, le bataillon Richard est déployé sur la position choisie. La situation générale, à notre aile droite, est celle que représente le croquis n° 4 (page 69).

A ce moment, deux bataillons et demi, de la 6^e division d'armée, soit dix compagnies, ont dû se porter en dehors du secteur affecté à celle-ci, afin de se relier aux troupes françaises et de boucher

la trouée qui s'était produite à l'ouest de Steenstraat.

Partout, nos troupes tiennent vigoureusement. Elles n'ont rien abandonné du terrain confié à leur garde. La décision du commandement, l'initiative des chefs, la belle attitude des hommes ont permis de faire face, dans des conditions que les circonstances autorisent à déclarer remarquables, à une situation dont il est aisé, même au profane, de discerner tout le péril.

L'ennemi, pourtant, ne cesse pas de bombarder avec violence toute cette partie du secteur. Il vise les tranchées, les chemins, les points importants du terrain ; ses tirs de barrage s'abattent en rafales sur tout l'arrière des positions belges. Les unités subissent un peu partout des pertes sensibles, d'autant plus que les travaux n'offrent qu'une protection précaire. Il en est ainsi principalement de ceux érigés à la hâte sur le crochet défensif et par le bataillon Richard : ce ne sont, en effet, que des fortifications de campagne improvisées.

« Le tir des 210 se poursuivra toute la journée, note encore le capitaine Peffer. Les obus arrivent en grondant, par 4, par 8, et éclatent dans un vacarme formidable autour de nous. A chaque coup, sans qu'elle soit atteinte directement, notre tranchée oscille et s'élargit. Parfois, la flamme de l'explosion brûle les yeux. La tranchée française qui se trouve à notre droite est complètement bouleversée. Le terrain derrière nous ressemble à une écumeoire. J'ai un mal à la tête affreux. Nous sommes couverts de boue de la tête aux pieds. Rien à boire, rien à manger. On nous annonce que nous serons ravitaillés pendant la nuit. En attendant, les hommes ont heureusement de quoi

fumer. Je songe à mes blessés qu'on ne peut secourir en plein jour, sous ce feu terrible. Comment vais-je les retrouver ?

« Le moral des hommes demeure, cependant, admirable. Et quand des rafales de 7^c 7, rasant les tranchées pour éclater près de Lizerne, remplacent le bombardement des gros calibres, mes braves éprouvent un tel soulagement qu'ils ne peuvent s'empêcher de rire ! »

* * *

Il nous faut revenir pour un moment auprès du bataillon Borremans dont les trois compagnies disponibles attendent toujours, sous les obus qui déferlent vers le Bernard-Plaetsbrug, des ordres pour leur participation à l'attaque française projetée.

A minuit 30 sur avis téléphonique du général de brigade Codet qui doit diriger l'attaque, le bataillon Borremans s'est rapproché de Zuydschoote. Vers 3^h 40 l'ordre lui parvient de se préparer à pousser à fond sur Steenstraat au moment où se déclenchera l'offensive de nos alliés. Les trois compagnies se disposent face à leur objectif derrière le crochet défensif qu'il leur faudra franchir pour s'élancer sur l'ennemi.

A 4^h 30, pourtant, aucun mouvement ne se dessine chez les Français. Les troupes ne sont pas prêtes. L'attaque doit être remise. Depuis le soir du 22 nos batteries n'ont pas cessé de tirer pour la préparer. Mais il se passera du temps encore avant qu'elle se produise. Le désarroi causé dans les rangs de nos alliés par la traîtrise allemande a placé le général Codet en présence de difficultés inouïes. Il lui faudra des heures pour rassembler

et amener à pied d'œuvre les éléments nécessaires à l'exécution du mouvement ordonné.

Le bataillon Borremans reçoit successivement l'ordre de se reporter vers le moulin de Zuydschoote, puis, au moment où il vient de franchir le Kemmelbeek, celui de faire demi-tour pour réoccuper ses positions face à Steenstraat. Il se retrouve ainsi, vers 7 ou 8 heures du matin, écrasé de fatigue, derrière le crochet défensif, où le « marmitage » se poursuit intense et implacable.

* * *

Dès qu'il a su que l'attaque française était retardée, le général De Ceuninck a fait ralentir le feu de son artillerie. Au colonel Lotz il réitère l'ordre formel qu' « en aucun cas le terrain occupé entre le canal et Lizerne ne peut être abandonné et que, même si les troupes françaises évacuaient Lizerne, une fraction de nos propres troupes devait assurer la possession de ce point ».

D'autre part, l'intervention du groupement Constant (3/2 C., 4/1 C.) n'étant pas à prévoir pour le moment, il est autorisé à se placer au repos en s'abritant des vues d'avions. Son chef étudiera le terrain pour l'éventualité d'une occupation, face à l'est ou au sud-est, en s'appuyant aux ouvrages de Pypegaelé.

Ces ordres sont à peine donnés que, vers 8^h 30, une information de notre grand quartier général annonce au général De Ceuninck le déclenchement d'une attaque franco-britannique sur Pilckem. Elle doit se compléter par celle que le général Codet lancera sur Steenstraat dès qu'il le jugera possible.

Notre artillerie est priée d'appuyer ces mouvements par tous les moyens en son pouvoir. Des batteries de la 1^{re} division vont venir renforcer la 6^e et devront s'établir naturellement à l'extrême droite de la division. Mais il est interdit à celle-ci de porter son infanterie en dehors du secteur qui lui est actuellement dévolu. Les forces disponibles ne permettent pas, en effet, que l'armée belge étende davantage son front, en ces heures critiques. En revanche, et quoi qu'il arrive, elle tiendra jusqu'à la mort le terrain qu'elle garde.

Nos batteries, aussitôt, intensifient à nouveau leur tir. Elles tiennent sous leur feu le terrain situé au nord de Pilckem et canonnent à outrance Steenstraat et ses abords. Le général De Ceuninck prescrit, en outre, au colonel Lotz de s'emparer de la partie occidentale du hameau, s'il voit les Allemands lâcher pied sous le feu de l'artillerie. Une section du génie est mise à sa disposition pour organiser, le cas échéant, la partie conquise de Steenstraat.

C'est le bataillon Borremans qui est chargé d'exécuter l'attaque conditionnelle prescrite. Si les Allemands semblent faiblir, l'attaque sera prononcée en se soudant aux compagnies de grenadiers qui tiennent le crochet défensif, tandis que les carabiniers du major Richard, établis entre le moulin de Lizerne et le hameau, lui serviront de repli.

* * *

Sur ces entrefaites, le colonel Gauthier, commandant le 4^e de ligne, s'est présenté au quartier général de la 6^e division pour y prendre les ordres du général De Ceuninck. Celui-ci lui prescrit de

masser tout son régiment dans les couverts boisés, à l'exception d'une section de mitrailleuses qui sera mise immédiatement à la disposition du colonel Lotz.

Vers 10 heures du matin, le général Codet fait savoir que l'attaque sur Steenstraat sera exécutée par deux bataillons de zouaves, avec l'appui des troupes belges. D'accord avec notre grand quartier général, il est entendu que le bataillon Borremans cessera d'être à la disposition du commandement français. En revanche, ordre est donné au major Constant de déférer aux instructions du général Codet et d'établir ses bataillons en soutien de celui-ci, sans toutefois dépasser une ligne joignant Pypegaelle à la ferme qu'on aperçoit à 1 kilomètre au sud-ouest de Zuydschoote.

Peu après 11 heures du matin le major Constant a disposé ses troupes de la manière suivante :

Le 3/2 C. occupe avec trois compagnies les ouvrages de Pypegaelle et deux tranchées au sud du hameau ; la quatrième reste en réserve dans un petit bois en retrait. Le 4/1 C. déploie deux compagnies dans des tranchées creusées à 800 mètres environ à l'ouest de Zuydschoote ; les deux autres restent abritées sous bois. Informé de ces dispositions, le général Codet les approuvait entièrement.

* * *

Pendant ce temps, notre artillerie, accentuant graduellement la cadence de son tir, avait recommencé sa préparation vigoureuse de l'attaque française escomptée. Le bombardement allemand, de son côté, sévissait de plus belle. Toute notre aile

droite se trouvait en butte à un feu violent d'obus asphyxiants et d'obus brisants. Depuis 11 heures jusqu'à vers midi 30, les petites tranchées de campagne tenues par le bataillon Richard furent, notamment, vigoureusement assaillies par un tir de gros calibre sous lequel les hommes, néanmoins, tinrent avec un courage admirable.

Mais à midi, rien ne présageait encore le déclenchement du prochain mouvement offensif français. Malgré la canonnade que nos pièces dirigeaient sur Steenstraat, les Allemands, non plus, ne faisaient point mine d'abandonner ce point. L'attaque conditionnelle du bataillon Borremans n'eut donc pas à se produire.

Afin d'être fixé sur les intentions du commandement français, le général De Ceuninck avait expédié un délégué auprès du général Codet. Celui-ci ne put que répondre que tous les éléments nécessaires ne l'avaient pas encore rejoint.

A 15 heures, il annonce que l'attaque sera lancée dans quelques moments. Mais à peine nos batteries ont-elles accéléré leur tir et ouvert un feu de barrage à l'est de Steenstraat, qu'un contre-ordre survient. Cette fois, c'est plus au sud, où opère le restant de la division Quiquandon, que les dispositions voulues n'ont pu être prises à temps, dans un terrain battu à outrance par la mitraille ennemie.

Force est de patienter encore un peu. Notre artillerie ralentit son action. A 17 heures, enfin, le général Codet téléphone que l'attaque aura définitivement lieu à 18 heures et demande que nos pièces l'appuient de toute leur vigueur. Batteries de campagne et obusiers lourds tirent à toute volée. Le vacarme devient épouvantable; il atteint son

paroxysme pendant les quelques minutes qui précèdent l'heure fixée pour le départ de l'attaque.

A 18 heures précises, celle-ci se déclenche. Aux abords de Lizerne, la fusillade crépite, nourrie et précipitée. Les zouaves apparaissent. Nos batteries tonnent toujours, infatigables, tenant sous leur feu tous les objectifs assignés, trouvant encore le moyen, à la demande du général Quiquandon, de reprendre également leur tir, vers Pilckem, en avant de l'attaque franco-canadienne.

Vers 20 heures, cependant, la fusillade ayant complètement cessé dans le secteur français, à notre droite, le général De Ceuninck faisait ralentir le feu dirigé par nos batteries à l'est de Steenstraat. Il était évident que l'attaque française n'avait pas réussi, ou n'avait pas été poussée à fond.

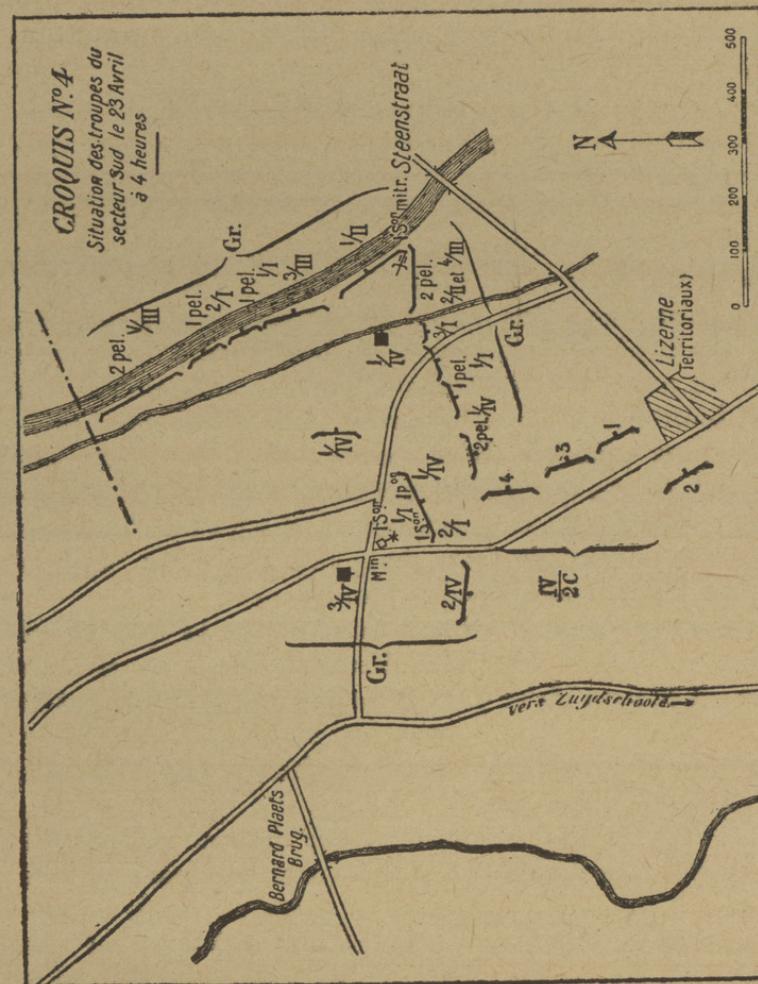
Dès le début, en effet, les zouaves qui s'efforçaient de déboucher de Lizerne pour se porter sur Steenstraat avaient été soumis aux rafales violentes des pièces allemandes et à un feu nourri de l'infanterie ennemie habilement dissimulée. L'attaque ne put guère progresser sous ce feu meurtrier. Un bataillon de zouaves avait franchi les tranchées occupées par l'extrême droite du bataillon Richard (1^{re} compagnie du 4/2 C.). Les hommes furent aussitôt cloués sur place par un tir ajusté de mitrailleuses et de fusils; certains groupes réussirent à s'abriter dans des bouts de tranchée hâtivement creusés en avant des nôtres; d'autres se maintinrent dans les tranchées et boyaux établis par le bataillon Richard.

Un peu après 21 heures, le général De Ceuninck était du reste officiellement informé par son délégué que l'attaque française n'était pas parvenue à déboucher de Lizerne.

A partir du moment où les zouaves ont tenté de prendre l'offensive, le bombardement de l'artillerie allemande a redoublé de violence. Il s'est poursuivi pendant la majeure partie de la nuit, soumettant nos troupes à des épreuves indescriptibles. Obus asphyxiants, obus brisants, shrapnells déferlent sans répit. Les hommes, cependant, tiennent bon. La moindre accalmie est mise à profit pour réparer les dégâts causés aux fragiles travaux qui leur servent de couverts. Le moral de tous reste superbe, bien que le nombre de morts et blessés s'accroisse et que les gaz délétères fassent plusieurs victimes. Partout, les bataillons restent stoïquement sur place, comme enracinés au sol. Même dans le regroupement du major Constant, établi plus en arrière, en soutien, les gros obus brisants éclatent à 25 mètres à peine en avant des tranchées. Mais les deux bataillons passent la nuit, sans broncher, sur leurs emplacements. La fureur du bombardement allemand doit faire supposer que l'ennemi s'apprête à tenter un nouvel assaut. On veut qu'il échoue, et l'on tient obstinément. A l'aube du 24 avril, seulement, les compagnies du 3/2 C., trop exposées, furent retirées de leurs tranchées pour s'abriter dans les fermes avoisinantes. Celles du 4/1 C., qui avaient moins à souffrir, restèrent dans leurs retranchements, qu'elles n'avaient pas voulu quitter. Le major Constant tint à signaler, en effet, qu'il les avait maintenues sur place *à leur propre demande*.

De toutes les unités, d'ailleurs, parviennent au général De Ceuninck les mêmes avis réconfortants sur la magnifique attitude des troupes. Fantassins et artilleurs manifestent la plus vaillante ardeur. Il semble bien que rien ne puisse plus désormais

ébranler leur résolution de ne pas céder, quoi qu'il arrive. Et l'on comprend la fierté qu'éprouve le



commandant de la 6^e division, d'avoir sous ses ordres de tels hommes !

Mais les pertes, hélas ! sont nombreuses. Grenadiers et carabiniers ont cruellement souffert. Les sous-lieutenants Decsy et Krick ont été tués. Le major Dekempeneer, blessé, s'est fait panser à son poste de combat et a refusé de se laisser évacuer. Grièvement atteints, les sous-lieutenants De Buyst et Wenner des grenadiers, Robert et Moedts des carabiniers, sont emportés vers l'arrière dès que l'obscurité tombe.

Médecins, infirmiers, brancardiers se multiplient et se dévouent avec une abnégation splendide pour porter secours aux blessés, enlever les morts, accomplir, parmi les balles qui sifflent de toutes parts et les explosions incessantes, leur œuvre de charité et de miséricorde. Dans ce terrain bouleversé, où le bombardement s'acharne, leur tâche est horriblement pénible. Non moins ardue est celle des pourvoyeurs qui s'efforcent d'apporter aux combattants exténués les quelques vivres qu'on distribue pour la première fois, dans les tranchées, depuis que l'attaque allemande a commencé.

Les hommes souffrent surtout de la soif. Or il faut accomplir des miracles pour leur donner un peu d'eau qu'ils se partagent parcimonieusement et qui calme à peine, pour un moment, la brûlure douloureuse des bronches envahies par la mortelle fumée des obus empoisonneurs.

L'activité de l'ennemi, au surplus, ne se ralentit pas un instant durant toute la première partie de la nuit. A plusieurs reprises, il tenta de sortir de ses tranchées situées immédiatement à l'ouest de Steenstraat. Il fut chaque fois repoussé avec des pertes, dont les cris et les gémissements des blessés attestaient l'importance. La fusillade persista très vive sur la majeure partie du crochet défensif,

en particulier devant le front des compagnies 1/1 (bataillon Donies) et 1/4 (bataillon Borremans).

Vers minuit, quand la journée du 23 avril prend fin, la situation générale à la droite de notre 6^e division est, à quelques détails d'occupation près, pareille à celle qui est représentée au croquis n° 4. Les deux bataillons du groupement Constant sont toujours répartis entre Pypegaele et Zuydschoote. Le 4^e régiment de ligne se trouve plus en arrière, bivouaquant dans les bois.

CHAPITRE IV

LA PERTE DE LIZERNE

VII — LA JOURNÉE DU 24 AVRIL

*La surprise de Lizerne. — Combats violents à la droite belge.
Les Français contre-attaquent.*

Alors que l'énergie des chefs belges et l'habileté de leurs dispositions, si bien servies par la stoïque résistance des troupes, avaient permis d'espérer, vers la fin de la journée du 23 avril, que la situation à notre extrême droite se trouvait rétablie dans des conditions favorables, un événement nouveau allait, dès les premières heures de la nuit du 24, remettre soudainement cette situation en péril.

Le bombardement s'acharnait toujours sur toutes les positions de notre aile droite et sur Lizerne, aux mains des troupes françaises. Les balles aussi crépitaient sans relâche. « Elles viennent par vagues rageuses claquer dans les parapets », écrit le Dr Duwez, médecin de bataillon aux grenadiers (¹). « Celles qui passent plus haut ou qui ricochent, chantent et miaulent. Mais il en vient d'autres aussi qui arrivent de droite et prennent toute la tranchée en enfilade. De celles-là rien ne nous protège. »

(1) Max DEAUVILLE (Dr M. DUWEZ), *Jusqu'à l'Yser*. Calmann-Lévy, éditeurs.

« Au clair de lune, brusquement, s'allument des éclairs verdâtres ou d'un mauve éblouissant. Ce sont des boîtes à balles qui explosent. Les lueurs rouges des obus fouillent le sol. La tranchée présente un caractère tragique. Les murs de sacs apparaissent en clair comme des récifs. Entre eux les boyaux enfoncent leurs méandres noirs. Les shrapnells qui se déchirent dans les arbres en dessinent pendant un instant le squelette sur le ciel. »

« Dans cet enfer les hommes silencieux se glissent lentement, courbés, car le danger vient de partout. Ils longent les parapets, entrent dans les couloirs qui mènent à la tranchée de combat. Dans celle-ci retentit le bruit sourd et continuuel des coups de fusil. »

Le vacarme est indescriptible. Mais, nous l'avons dit, les hommes tiennent en dépit de tout. La fatigue les écrase, leurs nerfs sont au supplice. Qu'importe, pourvu que les Allemands ne passent pas ! Ils savent que la liaison est établie avec les Français, que d'importants renforts sont annoncés. C'est plus qu'il n'en faut pour entretenir leur volonté. Pas un instant ils n'ont douté que l'ennemi serait battu. Un carabinier qui vient d'être atteint mortellement et perd tout son sang par une affreuse blessure, ne veut pas qu'on l'emporte et supplie : « Laissez-moi mourir ici, c'est quand même pour la Patrie ! On les aura, les Boches ! »

Partout s'affirme la même résolution.

* * *

Or voici que soudain, vers 1^h30 du matin, sans qu'aucun indice particulier eût pu faire prévoir

l'événement, la 1^{re} compagnie du 4/2 C., formant la droite du bataillon Richard, se vit en butte à un tir de mousqueterie partant des lisières ouest de Lizerne que l'on présumait occupées par les territoriaux français.

Le commandant de la compagnie expédie une patrouille vers le hameau ; reçue à coups de fusil, elle ne peut y pénétrer. Il se met en rapport avec l'officier français dont l'unité tient une tranchée immédiatement à sa droite : cet officier lui répond qu'il a perdu la liaison avec son bataillon. Une autre patrouille, dirigée en avant des tranchées françaises au nord-est de Lizerne, se heurte à un détachement ennemi. Le soldat Cosyns qui la dirige tue deux Allemands et en ramène un troisième prisonnier : c'est un grand et solide gaillard, coiffé du casque, et qui contraste étrangement avec le petit carabinier qui lui arrive à peine à l'épaule.

Brusquement, un globe rouge lumineux s'élève dans le ciel, derrière la droite de la 1^{re} compagnie. C'est un signal allemand. Aucun doute n'est désormais possible : l'ennemi est dans Lizerne ! Le capitaine Peffer envoie des hommes vers le major Richard et vers la 2^e compagnie, placée en réserve, pour les prévenir de ce qui se passe. Ils n'arrivent pas à destination.

Or, un fait des plus graves venait de se produire. Bientôt, en effet, on apprenait que les territoriaux français battaient en retraite ; une partie d'entre eux refluaient vers nos lignes et déclaraient que les Allemands s'étaient emparés de leurs tranchées !

Il n'est pas douteux que nos alliés avaient été victimes, devant Lizerne, d'une véritable surprise. Viollement bombardés, sans protection efficace

contre les projectiles asphyxiants, ils s'étaient vraisemblablement abrités tant bien que mal dans le voisinage de leurs petites tranchées bouleversées et à peu près intenables. A la faveur d'une nuit opaque, et peut-être aussi grâce à quelque ruse déloyale (¹), l'ennemi était parvenu à faire irruption dans les positions françaises établies autour de Lizerne. La surprise et l'obscurité favorisèrent l'extrême confusion qui s'ensuivit dans les rangs des territoriaux. Celle-ci gagna fatallement la droite du bataillon Richard vers laquelle refluaient en désordre des groupes d'hommes totalement désorientés.

Déjà la 1^{re} compagnie du 4/2 C. était soumise à un feu violent d'infanterie la prenant d'enfilade et même de revers, quand les Allemands firent brusquement irruption dans l'extrême droite de la tranchée et enlevèrent trois prisonniers. Menacée d'être enveloppée, la poignée d'hommes dont se compose encore la compagnie se retire, non sans quelque désordre inévitable ; dans le tumulte et l'obscurité, la petite troupe s'égare ou ne se rend pas un compte exact des choses ; toujours est-il qu'elle continue de se replier vers le Bernard-Plaetsbrug.

A la 2^e compagnie, les affaires se gâtent aussi. Son chef n'a été touché par aucun avis concernant la situation nouvelle. Mais en constatant, vers 2 heures du matin, l'agitation qui règne autour de lui, en percevant le bruit de la fusillade très vive, il expédie à son tour une patrouille vers Lizerne et une autre vers les tranchées françaises

(1) Nous verrons plus loin que les Allemands avaient revêtu des capotes de territoriaux pour approcher de nos propres lignes.

au nord immédiat du hameau. Elles lui annoncent que ce dernier est aux mains de l'ennemi et que les tranchées de nos alliés se vident! Voici d'ailleurs que cette compagnie se trouve à son tour menacée d'être prise à revers par les Allemands qui ont atteint les maisons les plus occidentales de Lizerne et, de là, fusillent son flanc et ses derrières. Le tir de la compagnie est contrarié par les groupes débandés de territoriaux qui cherchent à s'échapper. Le feu est cependant ouvert. Mais, bientôt, complètement débordée, la 2^e compagnie doit se retirer également. Elle se replie par échelons vers l'ouest, dans la direction du chemin pavé de Zuydschoote. Pourtant, comme des troupes de plus en plus nombreuses accroissent rapidement le danger d'enveloppement, le commandant de la compagnie oriente ensuite la retraite vers le nord-ouest en direction même du Bernard-Plaetsbrug. A ce moment, une fraction de troupes françaises venant de la lisière nord-est de Zuydschoote se heurte à nos troupes; un commencement de panique désorganise les rangs; le terrain peu connu et assez coupé en cet endroit se fait le complice de l'obscurité pour accroître la confusion; la 2^e compagnie, à son tour, va échapper, pour tout un temps, à l'action du commandant du bataillon.

Les Allemands, cependant, s'efforcent, sans perdre un instant, d'exploiter les avantages que leur irruption dans Lizerne leur a procurés. Sur la droite de la 3^e compagnie du bataillon Richard, des fusées lumineuses progressent; la fusillade, partant des lisières du hameau, éclate dans la direction du nord, vers le moulin. Une fraction de cette compagnie est entraînée par la retraite de la 1^{re}, qui se trouvait à sa droite. Au même

instant, une force ennemie importante débouche soudain des lisières de Lizerne et se lance à l'attaque. Un peloton de la 3^e compagnie est presque anéanti dans le combat corps à corps qui s'ensuit. Mais la résistance opposée permet au major Richard, enfin à peu près éclairé sur les graves événements qui viennent de surgir, de prescrire au commandant de cette compagnie de se replier avec le restant de ses forces, pour occuper un échelon défensif sur la route Lizerne—Noordschote, sa gauche appuyée à la 4^e compagnie qui n'a pas bougé et reste toujours intacte. A l'instant où le mouvement s'exécute, les Allemands se ruent de nouveau à l'attaque. Un peloton de la 3^e compagnie s'efforce de faire tête à l'assaut; il est presque entièrement cerné; la plupart des hommes sont tués, blessés ou faits prisonniers.

Il est à peine 3 heures du matin. Les événements, on le voit, se sont déroulés avec une extrême rapidité. Deux compagnies du 4/2 C. ont échappé, dans la surprise et le tumulte des premiers moments, aux ordres du chef de bataillon, qui, dans la matinée suivante, seulement, parviendra à les rallier; la 3^e a perdu ses trois chefs de peloton, mis hors de combat, et la moitié au moins de son effectif.

Les pertes ont été sévères et cruelles; parmi les braves que la mort a fauchés figurent deux jeunes et vaillants officiers : le sous-lieutenant Henrion, qu'une balle au cœur a foudroyé, et le sous-lieutenant Deschuyter, tombé sans un cri, atteint en plein front.

Sans se laisser ébranler par ces sombres nouvelles, le major Richard ordonne aux éléments encore disponibles et à la 4^e compagnie de reculer d'une centaine de mètres au plus pour échapper à

l'étreinte ennemie trop menaçante, mais de continuer coûte que coûte à barrer la route de Lizerne à Noordschote. De concert avec le commandant d'un bataillon de zouaves qui s'efforce de rallier les éléments dispersés de son unité, il est décidé que ceux-ci prolongeront vers la droite le groupe susdit. Au total, un échelon représentant la valeur de deux compagnies, soit environ 400 ou 500 hommes, parvient à être constitué. Il est composé de zouaves, de carabiniers et de quelques grenadiers, formant le plus étrange et le plus pittoresque assemblage.

Cet ensemble disparate, hâtivement réencadré, obéissant aux ordres énergiques du major Richard et du commandant de zouaves, fera cependant si bien que tous les efforts ultérieurs de l'ennemi viendront se briser contre sa résistance inébranlable.

De son côté, le major Borremans, qui commande le crochet défensif, a envoyé sa seule compagnie disponible au moulin de Lizerne pour parer à un mouvement offensif de ce côté. Ses unités et celles du bataillon Donies tiennent ferme toujours sur leurs positions, malgré le bombardement qui s'exaspère et l'activité déployée par l'ennemi au long de la route de Steenstraat à Lizerne. Le major Richard, rassuré sur la situation à sa gauche, décide alors de contre-attaquer avec les éléments repris en main, qu'il a réunis.

Ceux-ci, en effet, sont redevenus maîtres d'eux-mêmes. L'ennemi n'a plus fait le moindre progrès. A chaque tentative un feu nourri et bien ajusté l'a cloué net sur place. Le groupement hétéroclite de carabiniers, zouaves et grenadiers brûle du désir de prendre une revanche. Et quand, après un dernier feu rapide, l'ordre est donné de charger, c'est

avec une vraie furie que ces hommes s'élancent, baïonnette baissée, sur les Allemands. L'effet de cette charge est irrésistible. L'ennemi lâche pied et s'enfuit jusque dans Lizerne. Mais parvenu à moins de 100 mètres du hameau, le groupement franco-belge est assailli à son tour par un feu de mitrailleuses tellement violent qu'il est obligé, pour échapper à la destruction, de se replier. Il va s'établir sur une nouvelle position, tracée en travers du chemin pavé Lizerne—Noordschote ; les hommes y creusent hâtivement un embryon de tranchée qu'ils approfondiront par la suite. Il faut renoncer à tout espoir de reprendre Lizerne sans l'appoint de troupes fraîches.

L'attaque allemande, du reste, ne s'était pas uniquement portée contre le bataillon Richard. Rien d'inquiétant, sans doute, ne s'était produit le long du canal (bataillons Dekempeneer et de Callatay) où l'ennemi s'était borné à exécuter un bombardement intense, supporté par les troupes le plus avec beau courage, encore que le tir de barrage très serré de notre propre artillerie leur infligeât quelques pertes et mit leurs nerfs à rude épreuve.

Par contre, en même temps qu'il s'efforçait de progresser de Lizerne vers le nord, l'assaillant s'en prenait aussi à nos positions du crochet défensif. S'appuyant aux tranchées qu'il était parvenu à creuser au long de la route de Steenstraat, il multipliait ses tentatives contre la ligne des unités Borremans et Donies.

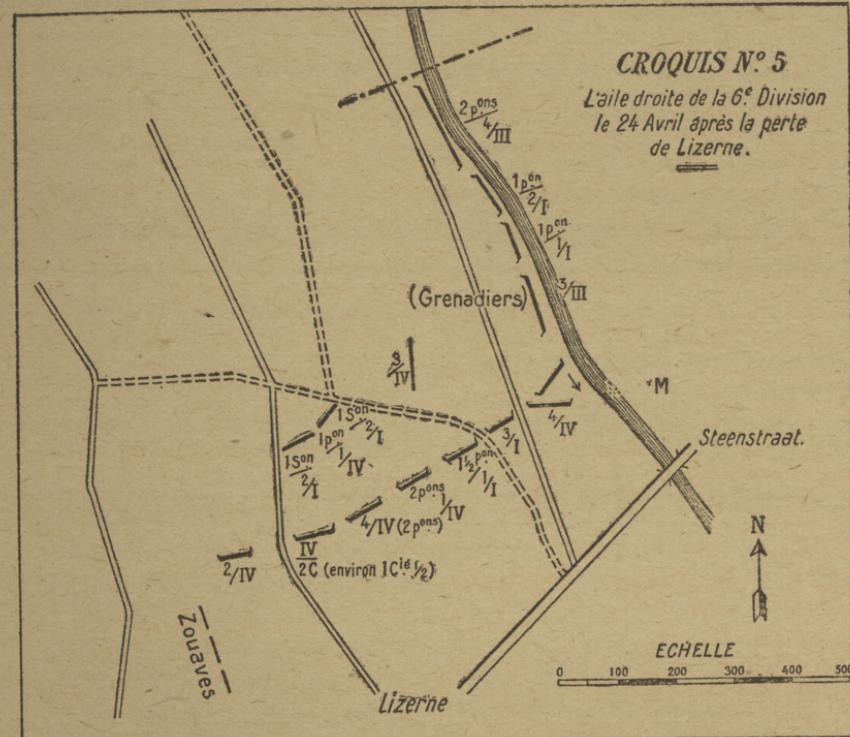
En liaison avec celui qui menaçait si gravement le bataillon Richard, l'effort de l'ennemi se portait principalement contre la droite du crochet tenu par la 2^e compagnie du 4/Gr. Un peu de flotte-

ment s'était d'abord produit en ce point, conséquence fatale des incidents tragiques se déroulant entre Lizerne et le moulin de ce nom. Mais grâce à l'attitude énergique des chefs, qui se dépensaient sans compter pour inspirer confiance aux hommes, ceux-ci se ressaisirent promptement. Dès que les Allemands tentèrent d'aborder la droite du crochet défensif, un feu nourri les accueillit ; leurs attaques obstinées échouèrent l'une après l'autre, sur plusieurs points, après des corps-à-corps farouches. Les nombreux cadavres — hommes des 210^e et 211^e régiments et du 21^e bataillon de chasseurs — abandonnés par l'ennemi devant la seule tranchée de cette 2^e compagnie, témoignaient éloquemment des pertes subies par l'assaillant. Ces combats sanglants coûtèrent malheureusement aux grenadiers une perte particulièrement cruelle, celle de l'héroïque lieutenant Donnay de Casteau, foudroyé par une balle allemande tandis qu'insouciant du danger, il excitait ses braves à lutter de tout leur courage, faisant avec eux le coup de feu (1).

Un peu après 3 heures, également, un détachement ennemi était parvenu à s'approcher de la tranchée occupée par deux pelotons de la 4^e compagnie du 4/Gr. Au moment où les nôtres allaient ouvrir le feu, les Allemands, recourant à une de leurs coutumières et plus infâmes ruses, levèrent les bras en criant « Kamarads ». Nos hommes, trop

(1) Le lieutenant Donnay de Casteau s'était déjà spécialement distingué, quelque temps auparavant, au cours d'une opération consistant à établir, avec sa compagnie, une petite tête de pont sur la rive droite du canal de l'Yser. Le 20 avril, quatre jours à peine avant sa mort glorieuse, le Roi avait décerné au vaillant officier la croix de chevalier de l'ordre de Léopold, pour l'habileté et le courage dont il avait fait preuve en cette circonstance, conservant le commandement de son unité, quoique blessé déjà à deux reprises

confiants, ne tirèrent pas, croyant que leurs adversaires se constituaient prisonniers. Que de fois, pourtant, on les avait mis en garde contre les procédés déloyaux des Allemands ! Ils devaient en être



victimes une fois de plus. Profitant de l'hésitation provoquée par leur vil stratagème, les assaillants s'élançèrent brusquement dans la tranchée. Un vif combat les en chassa bientôt, mais quelques grenadiers, désarmés, furent capturés par l'ennemi.

Des blessés et des prisonniers restèrent, en revanche, entre nos mains.

Quand la violente échauffourée de cette nuit mouvementée eut pris fin, notre extrême droite se présentait comme il est figuré au croquis n° 5. La promptitude et la fermeté de décision des chefs avaient mis en échec, une fois de plus, les projets de l'ennemi qui, servi par la surprise provoquée dans les rangs français, s'était efforcé de déborder nos lignes.

L'attitude de nos troupes, en ces moments angoissants, fut réellement admirable. On voudrait pouvoir citer tous les actes d'héroïsme, de dévouement, d'abnégation splendide dont les abords de Lizerne furent alors le théâtre. Mais la plupart, hélas ! demeureront à jamais ignorés. En voici deux dont le souvenir a été conservé par un officier, acteur et spectateur de cette mêlée sanglante.

Un jeune caporal de sa compagnie, élève du Conservatoire de Liège, était doué d'une voix suprême. Aussi ses camarades le mettaient-ils constamment à contribution. Et notre brave, sans jamais se lasser, disait pour eux ces chansons du pays

Dont chaque note est comme une petite sœur

ou des airs d'opéra que sa voix chaude et puissante détaillait à merveille.

Soldat magnifique, il était un exemple pour tous. Au cours de l'ardente lutte de cette nuit, il s'était comporté avec son habituelle bravoure. Déjà l'ennemi, décimé par l'héroïque résistance des nôtres, battait en retraite, quand un éclat d'obus vint frapper à la tête notre jeune Liégeois.

Il chancelle ; le sang inonde son visage. Mais il ne veut pas faiblir. De son mouchoir il a fait un

tampon qu'il applique sur sa blessure. Il écarte d'un geste ceux qui se pressent autour de lui et, se fâchant presque, leur commande : « Allez vous battre, les amis. Ne vous occupez pas de moi ; ce n'est rien. Vous ne me croyez pas ? Allons donc, je puis encore chanter ! »

Et debout, face aux Boches qui reculent, bien que ses forces déjà le trahissent, il se dresse pour chanter une dernière fois sa mélodie favorite, l'air célèbre de la *Tosca*. C'est toute son âme qui vibre et pleure. Il semble que jamais sa voix n'ait été plus belle et plus pure. Mais voici brusquement qu'elle se brise en un sanglot déchirant :

Je meurs désespéré ! Je meurs désespéré !

L'héroïque soldat n'en peut plus. Un frisson glacé le parcourt. Dans un effort surhumain, il s'adosse à la paroi de terre et de boue ; il ne veut pas tomber. Sa voix déjà n'est presque plus qu'un souffle :

*Et je n'aimai jamais autant la vie,
Autant la vie !...*

Puis le corps glisse dans le fond de la tranchée. Le vaillant petit Liégeois n'était plus.

A cette même compagnie appartenait un grenadier dont tous les proches avaient été massacrés à Dinant : ses parents, sa femme, son enfant. Taciturne et farouche, il s'était battu partout comme un lion. Pas un Boche n'avait passé à portée de son fusil sans qu'il l'eût abattu. Mais cela ne pouvait lui suffire. Parfois, il desserrait les dents pour lancer dans un juron : « Il m'en faut prendre un, N... de D... ! afin de l'étriper comme un porc ! »

C'était l'homme de toutes les missions dange-

reuses et le fossoyeur de la compagnie. Plus rien ne l'attachait à la vie. N'avait-il pas absolument tout perdu? Vingt fois, déjà, il n'avait échappé à la mort que par miracle. Mais il narguait la Camarde, et pris de colère quand on l'incitait à plus de prudence, s'écriait : « Je me f... de crever, pourvu que j'aie leur peau! »

Il s'en était donné à cœur joie, cette nuit-là, et à lui seul avait « fait de l'ouvrage » pour quatre. En pleine bagarre, à certain moment, on l'avait vu bondir hors de la tranchée, comme pris d'une rage folle, puis y rentrer, tenant dans sa poigne solide un Boche plus mort que vif.

Connaissant les menaces que notre homme avait si souvent proférées, son lieutenant, prévenu, s'était précipité vers lui. Il vit alors ce spectacle incroyable :

Penché sur l'Allemand légèrement blessé et qui lui souriait avec reconnaissance, le terrible et farouche grenadier, dont la femme et l'unique enfant avaient été massacrés à Dinant, et qui lui-même mourait de soif dans l'atmosphère empoisonnée par les gaz asphyxiants, faisait boire à son adversaire les dernières gouttes de café que contenait encore sa gourde!

* * *

Le colonel Lotz n'avait pas tardé à être mis au courant des graves événements que nous venons de relater et des dispositions prises par les bataillons sous ses ordres. Il en informait d'urgence le général De Ceuninck, et demandait qu'un bataillon du groupement Constant fût mis à sa disposition pour rétablir les affaires.

Il est, à ce moment, 3^h30 environ. Le com-

mandant de la 6^e division, à qui cette situation soudaine et imprévue crée des devoirs nouveaux et une responsabilité particulièrement lourde, accède à la demande du colonel Lotz. Cependant, comme il ignore où en sont exactement les choses, non seulement à Lizerne, mais encore à Zuydschoote, le général De Ceuninck juge qu'il est indispensable, avant tout, d'étayer le flanc droit de sa division sur des points déjà occupés. Il charge, en conséquence, le colonel Lotz de prescrire ce qui suit au major Constant, dont les deux bataillons, on s'en souvient, sont établis, face à l'est, entre Pypegaelé et les bois situés à l'ouest de Zuydschoote.

Le 4/1 C. (major Havenith), placé au sud du dispositif, restera dans les tranchées qu'il a créées, sauf une de ses compagnies qui se portera vers le pont du Kemmelbeek à l'ouest de Zuydschoote;

Le 3/2 C. (commandant Vidale) se portera par Pypegaelé vers le Bernard-Plaetsbrug, pour se rabattre ensuite face à Lizerne; il viendra ainsi souder sa gauche à l'extrémité occidentale de notre crochet défensif qu'il prolongera, et appuiera sa droite à la route Zuydschoote—Pypegaelé de façon à s'y lier à la compagnie la plus septentrionale du 4/1 C.

Cet ordre reçut aussitôt son exécution ; le bataillon Vidale se mit en marche dès 4^h30, et bientôt les deux bataillons du groupement Constant opérèrent leur jonction sur la route indiquée, en un point situé à 800 mètres au nord-ouest du clocher de Zuydschoote.

Le général De Ceuninck complétait immédiatement ces premières mesures défensives en faisant déclencher par le major Moraine un barrage de feu

sur le canal, entre Steenstraat et Het-Sas. Les renseignements incertains sur la situation ne lui permettaient pas de faire contre battre Lizerne dès ce moment.

La mission ordonnée fut confiée à la 6^e batterie à cheval, à la 104^e batterie et au groupe de la 1^{re} division d'armée expédié en renfort par le grand quartier général, qui avait pris position pendant la nuit : c'étaient les 6^e, 8^e et 9^e batteries sous les ordres du capitaine-commandant Verheyden.

Le 4^e régiment de ligne, en outre, était alarmé, dès avant 4 heures du matin, par le commandant de la 6^e D. A., avec ordre de se tenir prêt à intervenir au premier signal.

Des renseignements complémentaires parvinrent sur ces entrefaites au général De Ceuninck, concernant la situation à notre extrême droite. Sur le crochet défensif même, malgré le bombardement persistant, il était signalé que les hommes continuaient de faire excellente contenance ; de ce côté l'aspect des choses apparaissait donc pleinement satisfaisant. En revanche, des nouvelles inquiétantes arrivaient des abords de Pypegaelle : des isolés prétendaient qu'ils avaient été poursuivis jusqu'en ce point par les Allemands ! Ce renseignement, bien qu'inexact en fait, paraissait confirmé par une communication téléphonique d'un officier des grenadiers qui affirmait avoir vu des zouaves et des territoriaux refluer sur Pypegaelle.

En vue de parer à tout événement désastreux dans cette direction, le général De Ceuninck autorisa aussitôt le colonel Lotz à utiliser les deux bataillons du major Constant de telle manière

nouvelle que les circonstances pourraient exiger. Il expédiait, en outre, au 4^e régiment de ligne, l'ordre de se porter sans tarder vers les petits bois au sud-ouest de Pypegaelle. Le commandant d'état-major Nuyten, de l'état-major de la 6^e D. A., était dirigé vers ce point avec mission de s'y rendre compte de la situation exacte et de faire *tenir Pypegaelle à tout prix*.

Un autre officier, en même temps, était délégué au quartier général du groupement français, installé à Elverdinghe, pour lui faire connaître les mesures prises par le général De Ceuninck et s'informer des intentions de nos alliés. Le groupement français répondit qu'une attaque allait être montée sur Lizerne et Steenstraat par trois bataillons, tandis qu'une attaque de moindre importance serait dirigée sur Het-Sas. Comme le général Codet, chargé de conduire cette opération, sollicitait l'appui des troupes belges, le général De Ceuninck prescrivit au colonel Lotz de faire participer le bataillon Vidale (3/2 C.) à cette attaque, tandis qu'il enjoignait à son artillerie de préparer le mouvement offensif en bombardant à toute volée Steenstraat et ses abords.

* * *

Revenons pour un moment auprès du commandant du secteur Sud. Vers 4 heures du matin, comme on sait, il avait fait exécuter par les deux bataillons du groupement Constant l'ordre qui devait avoir pour résultat de prolonger notre crochet défensif par une ligne de défense à peu près continue, encerclant Žuydschoote à l'ouest.

Mais, vu le bombardement qui s'acharnait avec une vraie fureur sur toute la région voisine de ce dernier village, de Lizerne et du moulin, le colonel Lotz n'était pas sans inquiétude. Heureusement, le major Borremans lui envoyait vers 5 heures, puis un peu plus tard, des avis successifs annonçant que sur le crochet défensif la situation était redevenue non seulement normale, mais entièrement rassurante. En dépit de leurs pertes et de leurs souffrances, les hommes témoignaient d'une énergie et d'une confiance admirables. Leurs chefs répondaient d'eux.

Des patrouilles expédiées vers Zuydschoote, par le bataillon Havenith, signalaient, d'autre part, que cette localité était occupée par des troupes françaises. Quand le colonel Lotz, enfin, apprit que le 4^e de ligne venait s'établir entre ce village et Noordhoek, l'inquiétude qu'il avait un moment éprouvée se dissipa complètement. Aussi, lorsque lui parvint l'ordre de porter le bataillon Vidale près du Bernard-Plaetsbrug avec mission de s'y tenir à la disposition du général Codet en vue de participer à la prochaine attaque française, put-il en toute tranquillité diriger vers Pypegaelé, pour y servir d'étai à notre dispositif, le bataillon Havenith (4/1 C.) désormais inutile aux abords de Zuydschoote où des forces importantes se trouvaient réunies.

Disons, dès à présent, pour ne plus devoir y revenir, que peu de temps avant midi, le général De Ceuninck décidait de dissoudre le groupement du major Constant. Cet officier supérieur reprenait le commandement de son bataillon chargé de coopérer aux opérations de nos alliés. Le 4/1 C. devait servir de réserve au colonel Lotz et s'établir vers le

centre de la deuxième ligne de résistance, derrière le canal.

* * *

Rentré au quartier général à 7^h30, le commandant d'état-major Nuyten, de son côté, y rapportait des nouvelles absolument rassurantes sur la situation à Pypegaelé et à Zuydschoote. Presque au même moment, arrivait au général De Ceuninck un avis qui fit jaillir des lèvres de ce rude soldat quelques imprécations bien méritées à l'adresse des Boches. On l'entendit répéter à deux ou trois reprises, les dents serrées : « Ah ! les bandits ! les misérables ! »

Le colonel Lotz venait, en effet, de téléphoner que *des fractions allemandes avaient revêtu la capote gris-bleu et le bonnet de police des territoriaux français et, ainsi accoutrées, travaillaient à des retranchements le long de la route de Lizerne à Steenstraat*. Le fait n'était pas douteux ; il avait été vérifié et contrôlé par de nombreux témoins.

L'ennemi, on le voit, ne reculait devant aucune infamie. Mais il n'en put retirer, cette fois, nul bénéfice, et ne fit que marquer le nom allemand d'un nouveau stigmate de honte. En même temps qu'il faisait prévenir toutes les troupes, ainsi que le commandement français, de l'ignoble stratagème employé par l'adversaire, le général De Ceuninck fit ouvrir par une batterie un feu rapide sur les travailleurs allemands déguisés. En un rien de temps, obus et shrapnells pleuvent sur la route et y font un si joli massacre de Boches, que les fractions ennemis découvertes ne tardent pas à fuir dans le plus beau désordre.

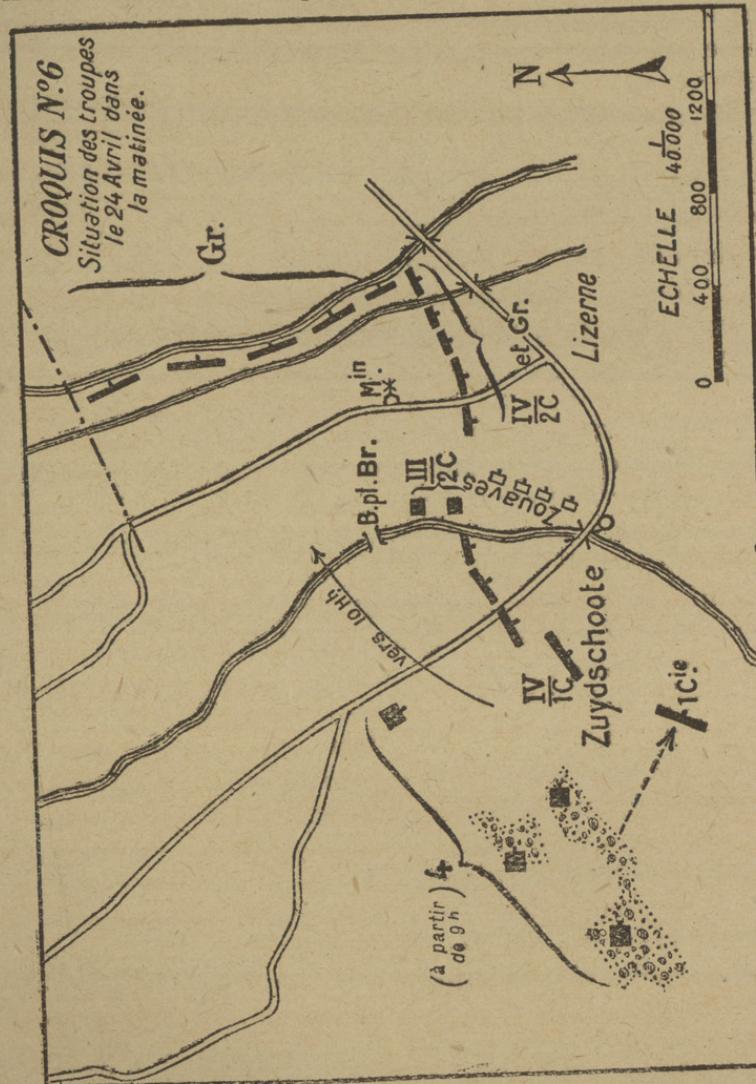
Un sourire malicieux et satisfait passe cette fois sur les lèvres du général, qui se penche alors sur la carte pour écouter le rapport du commandant Nuyten.

Désireux d'assurer totalement la solidité de son aile droite, il complétait bientôt les instructions précédemment données au 4^e régiment de ligne, en faisant porter un bataillon de ce régiment à Pypegaelle pour y créer un point d'appui sérieux, tandis que deux autres bataillons organiseraient les lisières orientales des petits bois à l'ouest de Zuydschoote. Le quatrième bataillon devait rester en réserve près de Noordhoek.

Somme toute, comme suite à ces ordres, la situation à la droite de la 6^e division se présente, dans la matinée du 24 avril, ainsi que l'indique le croquis n° 6. Outre le 4^e de ligne, nous trouvons parmi les troupes non directement engagées, le 3/2 C. près du Bernard-Plaetsbrug et le 4/1 C. qui se dispose à se déplacer vers le nord.

Sur le front proprement dit du canal et du crochét défensif, les bataillons de grenadiers occupent toujours les mêmes emplacements, ainsi que la fraction restante du bataillon Richard, groupée aux abords du moulin de Lizerne dont les ruines ne sont plus qu'un amas fumant et calciné. Dans le courant de la journée, cette unité sera rejointe par les éléments des 1^{re} et 2^e compagnies qui furent si malmenées pendant la bagarre de la nuit. Leur retour sur ce coin du champ de bataille fut soumis à de telles difficultés, qu'un témoin a pu écrire : « Je me demande encore comment nous sommes arrivés vivants jusque-là, parmi l'inférieure mitraille qui balayait tout le terrain ; vingt fois, j'ai senti passer la mort et cru mon tour venu d'être couché parmi

les cadavres qui jalonnaient notre route. Ah ! ce moulin de Lizerne, quel enfer ! »



* *

Il ne devait pas être loin de midi, quand parvint une communication du grand quartier général annonçant que le commandant de la 1^{re} division d'armée avait reçu mission de s'entendre avec celui de la 6^e, pour la reprise éventuelle des secteurs Nord et Centre de cette dernière. Toutefois, après échange de vues à ce sujet, il fut décidé que cette reprise n'aurait pas lieu. Les troupes nouvelles dirigées vers notre droite passeraient simplement sous les ordres du général De Ceuninck. Dès avant midi, le 3^e régiment de ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel Mahieu, avait commencé d'arriver à pied d'œuvre.

Notre grand quartier général, en effet, répondant au vœu du commandement français et aux nécessités de l'heure, avait continué d'expédier des renforts vers le sud. Bien que son unique réserve se composât de la 1^{re} division au repos dans le voisinage de la côte, il n'avait pas hésité à diriger vers notre droite si menacée tous les éléments dont il pouvait faire usage.

Il importait fort, on le conçoit, de fournir toute l'aide possible à nos alliés français, dont la situation s'était encore aggravée pendant les premières heures de la nuit écoulée. La situation générale permettait actuellement au commandement de l'armée d'effectuer sur ses disponibilités des prélèvements au profit des troupes engagées dans la région de Steenstraat. Au début, quand l'attaque allemande se déclencha si subitement, il fallut bien envisager l'hypothèse de son extension vers le nord et se tenir prêt à parer à semblable éventualité. Sachant avec quel acharnement, lors de la bataille des Flandres, l'ennemi avait sacrifié des masses d'hommes pour

s'emparer de Dixmude, il convenait de prévoir, notamment, la possibilité d'une nouvelle attaque sur ce point capital de notre front, soumis, d'ailleurs, à un bombardement opiniâtre.

Mais les renseignements recueillis rassurèrent bientôt notre commandement. Une attaque importante sur le front même de l'Yser ne paraissait pas devoir se produire à bref délai. L'ennemi concentrait ses efforts dans la région de Steenstraat à Ypres. Dès lors, tout en prenant les mesures voulues pour garantir partout l'inviolabilité de nos positions, le grand quartier général belge puise aussi largement que possible dans ses réserves pour réunir un maximum de forces vers les lieux menacés et soutenir de tout son pouvoir les troupes françaises et notre propre aile droite.

* * *

Une attaque française, on s'en souvient, devait être montée, au début de la matinée du 24, sur Steenstraat et Het-Sas.

Un peu avant 8^h30, le général Codet faisait savoir au commandant de la 6^e division que le mouvement allait commencer. Et comme les Allemands se groupaient à Lizerne, il priait le général De Ceuninck de faire battre énergiquement le hameau par l'artillerie belge. Ce qui fut exécuté aussitôt.

Une heure plus tard, une communication de l'officier délégué auprès du général Codet annonçait que le front français avait progressé jusqu'à mi chemin entre Zuydschoote et Lizerne. La gauche était parvenue à 300 mètres environ au nord de la

route reliant ces deux localités, et deux compagnies de territoriaux devaient relier les zouaves à nos propres troupes. Le tir de nos batteries fut aussitôt reporté plus à l'est, sur Steenstraat ainsi que sur les deux rives du canal au sud de ce point.

Cependant, la résistance de l'ennemi, retranché dans Lizerne où l'appuyait le feu infernal de nombreuses mitrailleuses battant toutes les approches du hameau, ne tarda pas à arrêter la progression des troupes françaises. Une préparation plus complète de l'attaque s'imposait. L'intention du général Codet était de reprendre le mouvement offensif à 14 heures, avec la participation du bataillon Constant.

Nos batteries, une fois de plus, devaient préparer vigoureusement cette offensive, en canonnant les deux hameaux et leur intervalle.

Suivant le texte même de l'ordre donné aux troupes françaises, l'attaque, débutant à 14 heures, aurait pour objet de déborder et de faire tomber Lizerne par le nord, puis d'enlever Steenstraat.

Le bataillon du major Constant était spécialement chargé de se porter contre les tranchées allemandes bordant la route, son front se plaçant donc en équerre par rapport à la ligne française. Deux groupes d'artillerie française prendraient part à l'action. Le général De Ceuninck, de son côté, désignait pour y participer les deux groupes du major Comyn et du commandant Verheyden qui se trouvaient en position à la droite du secteur belge.

Le feu de toutes ces pièces atteignit bientôt son maximum de violence et d'efficacité. Un déluge de projectiles s'abattit sur les objectifs visés.

A l'heure prescrite, les troupes françaises se portèrent en avant, dans un ordre magnifique. L'ar-

tillerie allemande, qui avait déjà accentué la vigueur de son bombardement en riposte au tir des batteries alliées, ne tarda pas à déchaîner un feu d'une intensité sans pareille. En rafales précipitées, les obus tombent vers nos tranchées du canal et du crochet défensif. Le terrain est littéralement labouré par les explosions, jusque dans la zone même des batteries où le sol est troué comme une écumeoire. Un officier d'artillerie a compté dans une prairie voisine de ses pièces plus de trente entonnoirs d'obus de 150 et de 210. Des arbres vigoureux qui bordent les routes sont abattus et brisés comme des fétus de paille. De minute en minute, il semble que le tonnerre des pièces s'enfle et s'exaspère. Des incendies s'allument dans les ruines de Lizerne et de Steenstraat. Une trombe de mitraille et de feu se déverse sur cette partie du champ de bataille qu'enveloppent, bientôt, des nuages de fumée acre et suffocante. « La situation est atroce », peut-on lire dans les notes d'un combattant. « Nous crevons littéralement de faim et surtout de soif. Les gaz répandus par les explosions nous étouffent. On ne respire plus, on râle. Pas une goutte d'eau à trouver. Il n'y a autour de nous qu'une boue innommable. En vain cherchent-on à humecter son mouchoir pour se protéger les yeux et la bouche. Alors quelqu'un s'avise, sous les obus qui déferlent, d'aller déterrer dans un champ derrière nous quelques navets. On les découpe en rondelles qu'on s'applique sur les yeux ou que l'on mâche lentement. C'est mieux que rien, car au moins ça soulage... »

Voici que l'ennemi, au même moment, asperge nos positions formant saillant près du canal, d'un liquide qui, à peine arrivé au contact du sol,

dégagé de lourdes vapeurs asphyxiantes. Les morts, les blessés, les malheureux que les gaz délétères ont intoxiqués, encombrent le fond des tranchées bouleversées.

« Depuis le matin », écrit le Dr Duwez dans son émouvant ouvrage (1), « les communications avec l'arrière sont interrompues, aussi sommes-nous obligés d'entasser les blessés dans les abris. Bientôt tous les refuges qui avoisinent le poste de secours se remplissent. Il faut tirer les hommes par les épaules et les pousser pour les faire entrer par les petites portes. Il y a là des mourants.

« Ceux qui sont atteints plus légèrement se recroquevillent dans leur coin, pour éviter les gestes désordonnés de ceux qui n'ont plus connaissance et se débattent contre la mort. Un grand grenadier, le crâne fracassé, a le cerveau qui fait une énorme hernie dans son pansement. Il est couché sur le dos, inerte, les mains crispées, les yeux et la bouche ouverts. Un autre qui a le bras presque détaché du tronc, à moitié nu sous sa capote rejetée, dans une continue agitation, se roule de droite à gauche et écrase son bras ensanglanté. »

Mais dans cet enfer, les hommes tiennent bon toujours. Ceux qui tombent sont remplacés par d'autres hommes, accrochés jusqu'à la mort à ces tranchées convulsées qu'ils ont juré de tenir. Il n'est plus rien au monde qui puisse avoir raison de leur héroïsme farouche.

* * *

Cependant l'attaque française s'est déclenchée avec une impétuosité et un entraînement merveilleux,

(1) *Op. cit.*

tandis que, menacées d'être massacrées par leur propre artillerie, les troupes allemandes commencent à lâcher pied.

A la gauche, où progressent les compagnies du 418^e régiment d'infanterie, en majeure partie composées de « bleuets » de la classe 1915 pour qui c'est le baptême du feu, Lizerne est débordé par le nord. Le bataillon du major Constant est bientôt confondu parmi les unités du 418^e qui près de lui gagnent constamment du terrain et même le dépassent.

En constatant l'élan et la bravoure de ces jeunes troupes françaises, nos hommes vibrent d'enthousiasme :

« Je ne puis assez dire mon admiration pour tous ces jeunes gens qui, malgré leurs grandes pertes avant de parvenir à nos tranchées, continuaient leur marche en avant d'une façon remarquable. Ce fut là pour moi un spectacle émouvant », écrit le caporal G. Bailly des carabiniers.

Le soldat mitrailleur Henri Regard, des grenadiers, a conservé, lui aussi, de cette journée une impression inoubliable : « Le 418^e français, composé de jeunes soldats de la classe 1915, qui voyaient le feu pour la première fois, s'était mis en mouvement. Je les voyais se diriger en ordre parfait, sous le bombardement, vers les tranchées de première ligne. C'était empoignant. Ils eurent le malheur, cependant, de perdre leur colonel et son officier adjoint, tués en conduisant l'attaque (1). »

Celle-ci semblait progresser à notre droite dans

(1) Le vaillant chef de corps du 418^e, tué le 24 avril 1915 devant Steenstraat, était le lieutenant-colonel Barraud. Il fut inhumé dans le cimetière militaire belge d'Hoogstaede. Le commandant Barbey le remplaça à la tête du régiment.

des conditions favorables, malgré les pertes sensibles éprouvées par les troupes françaises qui devaient avancer en quelque sorte à découvert, sous un feu terrible. Entre 14 heures et 16 heures, les observateurs signalaient au général De Ceuninck qu'ils pouvaient voir nos alliés dépasser Lizerne en feu, et marcher par le nord vers Steenstraat.

Dans les tranchées qui bordent la route, les Allemands commencent à fuir par groupes dont plusieurs s'élançent, bras levés, vers nos lignes où ils sont faits prisonniers. D'autres sont impitoyablement abattus par une de leurs mitrailleuses dont il semble que ce soit la mission spéciale.

Pendant tout ce temps, nos batteries qui ont allongé leur tir à mesure que l'attaque est signalée comme gagnant du terrain, exécutent un barrage de feu sur Steenstraat et au delà. A 16 heures, les Français ne paraissent plus se trouver qu'à une centaine de mètres de ce dernier hameau.

En présence de ces renseignements, les commandants des 1^{re} et 6^e divisions d'armée se concertent et s'entendent pour faire relever par le 3^e de ligne (qui compte cinq bataillons) les quatre bataillons du régiment des grenadiers et le bataillon Richard du 2^e carabiniers, absolument à bout de forces. Toutes les dispositions sont prises pour que cette relève s'execute dans le courant de la nuit. A 17 heures, la situation est toujours signalée comme favorable sur le front français, où le combat se poursuit, bien que les troupes n'aient plus réalisé de progrès fort notable.

Un peu plus tard, cependant, le général De Ceuninck apprenait que le général Codet n'était pas maître de Lizerne, mais que ses troupes entou-

raient seulement ce hameau par le nord, le sud et le sud-est. Ce renseignement avait été obtenu et vérifié par le major Constant, à qui le général Codet avait fait demander de s'assurer, par l'envoi de patrouilles, si Lizerne était ou non aux mains des troupes françaises, ajoutant qu'il désirait fort être exactement fixé à ce sujet, afin d'éviter toute surprise de ce côté.

Le major Constant tint à se rendre personnellement compte de la situation. Les renseignements qu'il recueillit, conformes à ceux que lui fournit un officier du 4^e zouaves rencontré aux abords du hameau, lui permirent d'affirmer avec certitude que Lizerne était encore tenu par l'ennemi, lequel y disposait notamment de mitrailleuses, et que des groupes d'Allemands tentaient même de s'infiltrer entre le hameau et le moulin.

A ce moment l'attaque française était arrêtée. La nuit commençait de tomber. Dès qu'il fut mis au courant de cette situation, qui laissait encore peser une menace sur notre droite, le général De Ceuninck fit prescrire au bataillon Havenith, formant réserve du colonel Lotz derrière le centre de sa ligne, d'établir une liaison continue entre la droite du crochet défensif et les Français établis au nord-ouest de Lizerne. En fait, seule la 4^e compagnie de ce bataillon dut être dirigée de ce côté; les trois autres furent maintenues à l'est du Bernard Plaets-brug, prêtes à intervenir au gré des circonstances.

Le 3^e régiment de ligne, déjà mis en route par le lieutenant-colonel Mahieu et qui approchait de la zone de feu en vue de relever les grenadiers, fut arrêté dans son mouvement. Le colonel Lotz fut autorisé à puiser, en cas de besoin, dans les unités de ce régiment pour relier le crochet défensif aux

ouvrages de Pypegaele et aux petits bois occupés par le 4^e de ligne, prêt lui aussi à intervenir si quelque événement nouveau surgissait.

Cependant, vers 22 heures, la situation paraît s'être définitivement calmée. L'officier délégué auprès du général Codet confirme que si Lizerne n'est pas enlevé, il est entouré de toutes parts et que le 418^e établit parfaitement la liaison avec nos troupes du crochet défensif.

Rien de fâcheux n'est donc plus à redouter. Dès lors, la relève des grenadiers par le 3^e de ligne est autorisée, pour autant, toutefois, que l'inviolabilité du secteur ne soit en rien compromise. En réalité, les mouvements de relève purent s'exécuter, dans le courant de la nuit, pour les quatre bataillons de grenadiers, en dépit des difficultés inouïes de cette opération, exécutée au contact immédiat de l'ennemi, sous le bombardement et dans un terrain invraisemblablement bouleversé. Les braves du 3^e de ligne firent preuve en ces circonstances d'un courage, d'une abnégation, d'une persévérence qui d'emblée mirent en relief les admirables qualités de ce beau régiment, vigoureusement commandé et animé tout entier de la plus vaillante ardeur.

Seul le bataillon Richard (4/2 C.) ne put être relevé que partiellement au moment où le jour naissait. Une partie des hommes durent demeurer dans leurs tranchées jusqu'au 25 au soir. Quant au bataillon Constant (3/2 C.), il restait jusqu'à nouvel ordre à la disposition du général Codet.

On devine dans quel état d'épuisement les braves qui avaient vécu dans l'effroyable tourmente de ces journées du 22, du 23 et du 24 avril, arrivèrent au cantonnement.

« Quand nous fûmes relevés par le 3^e de ligne,

raconte le sergent Reding des grenadiers, les pertes de notre régiment s'élevaient au moins à 300 ou 400 hommes. Nous étions harassés ; à peine avions-nous quitté les tranchées, que l'aube déjà commençait à poindre. Aussi, fûmes-nous bombardés tout le long de la route conduisant à Pypegaele. Ici, plus moyen de passer. Il tombait trop d'obus : les « 150 » boches faisaient un barrage infranchissable. Ils arrivaient avec un bruit sinistre qui, aussitôt perçu, nous jetait tous à plat ventre. Puis une explosion formidable secouait le sol. Là aussi, beaucoup des nôtres tombèrent, les uns pour ne plus se relever. Il nous fallut faire un immense crochet à travers champs pour échapper aux projectiles qui nous avaient poursuivis.

« Enfin, nous atteignîmes le village désigné vers 8 heures du matin, n'en pouvant plus, littéralement à bout, sales et couverts de poussière ou de boue, mourants de fatigue et de faim. Les habitants, cependant, nous firent un accueil si chaleureux, nous acclamant au passage, nous recevant vraiment comme des sauveurs, qu'au bout de quelque temps nous avions oublié notre lassitude extrême et les dangers courus. Un peu de repos et nous fûmes prêts à retourner dans la fournaise. »

Au bataillon Richard, si éprouvé pendant la tragique aventure de Lizerne, l'épuisement physique est peut-être plus grand encore. C'est que la dernière nuit surtout a été atroce.

« Avec l'obscurité, la pluie s'est mise à tomber », a noté le lieutenant Paternotte dans son carnet de campagne. « Des blessés crient et gémissent dans la nuit ruisselante. Une plainte affreuse et obsédante s'élève dans la nuit, sans discontinue : « Zouave !... Zouave !... » Pendant des heures on

a vainement recherché le malheureux dont la voix s'affaiblit. Enfin, deux de nos hommes ont fini par le découvrir, assez loin en avant de nos lignes, tout près des Boches, et l'ont ramené, malgré les coups de fusil tirés sur eux.

« Je viens de m'asseoir pour un moment, quand je découvre, étendues au fond de la tranchée, deux formes immobiles. Je me penche, et reconnaiss, à côté du cadavre d'un soldat boche, celui d'un officier des grenadiers. C'est le lieutenant Krick (¹) ! Je fais déposer son corps sur le revers de la tranchée et ordonne qu'on dépose, hors de celle-ci, le cadavre allemand. Un de mes hommes ne veut pas y toucher parce que « le Boche le dégoûte » !

« Un peu plus tard, je distingue deux ombres qui, derrière moi, s'approchent de la tranchée. Je les interpelle. Une voix me répond : « Où est le lieutenant Krick ? » Ce sont deux grenadiers, porteurs d'un brancard, qui depuis des heures, insouciants des obus qui tombent et des balles qui sifflent, cherchent le corps de leur officier. Leur magnifique dévouement me remplit les yeux de larmes. Avec des précautions infinies, ils ont déposé le cadavre sur le brancard, puis emportant leur précieux fardeau, sont partis dans la nuit, tandis qu'une mitrailleuse boche ouvrait le feu...

« Et la pluie continue de tomber, persistante et drue. Le fossé qui nous sert de tranchée n'est plus qu'une mare de boue. L'ennemi tire sans arrêt, avec la même cadence régulière, à obus à gaz, à shrapnells de 105. Nos yeux piquent, nos poumons brûlent ! Quelle nuit ! Cette maudite mitrailleuse

(1) Tué, on s'en souvient, pendant les combats du 23.

qui écrète le parapet ; ces obus qui éclatent devant et derrière nous ; ces blessés qui gémissent, supplient qu'on leur donne à boire ; cette pluie désespérante... »

« Nous venons de passer notre troisième nuit de bataille, sans répit, sans sommeil », rapporte de son côté le capitaine Peffer. « Vers 3 heures du matin, le 25, je suis prévenu que le 3^e de ligne nous relève. Il commence à faire jour déjà, quand j'aperçois, en effet, derrière moi des groupes d'hommes de ce régiment dans un champ de navets en fleurs. Ils se glissent un à un vers la tranchée, d'où je fais sortir de même mes soldats exténués et le lieutenant Paternotte.

« Il fait tout à fait clair maintenant. Il est 7^h 30 du matin. Il ne reste plus auprès de moi que le 1^{er} sergent Harry et mon brave Van Iseghem. Notre tour est venu de partir. Mais il me semble être incapable de bouger. Je voudrais dormir et perdre la notion complète des choses. Je ne sens plus la faim qui me tenaillait tantôt. Et puis, une satanée mitrailleuse boche tire par rafales au-dessus de la tranchée qu'il faut quitter.

« Enfin, je m'élance d'un bond et vais m'affaler dans le champ de navets ; je rampe jusqu'à un trou d'obus où gisent deux blessés que je console de mon mieux. Pour comble, voici que l'artillerie boche rentre en danse. Je parviens à me traîner à bout de forces jusqu'au moulin, ou du moins ce qui reste du moulin. Dans une salle voisine, criblée d'éclats, une vingtaine de blessés agonisent ; un aumônier se trouve parmi eux. Je lui demande une cigarette et je m'apprête à m'étendre pour dormir. Mais l'aumônier me dit qu'un officier blessé se trouve dans l'autre chambre ; je me lève et je dé-

couvre mon lieutenant Paternotte, grièvement atteint. C'était le seul officier dont je disposais. L'autre, qui faisait le service à la 4^e compagnie, le lieutenant Robert, a été blessé la veille. Il est à l'hôpital de Linde où je le retrouve encore en vie : une balle lui a traversé le poumon droit.

« Il est 1 heure de l'après-midi quand j'arrive au cantonnement. Je n'ai plus sommeil, mais je meurs de faim, et tandis que je dévore quelques aliments, j'entends des rires joyeux autour de moi ; un camarade m'assure que c'est aujourd'hui dimanche !... »

VIII — LA JOURNÉE DU 25 AVRIL

La progression de l'ennemi est définitivement enravée.

En faisant relever par son régiment les troupes du colonel Lotz, le lieutenant-colonel Mahieu avait réparti comme suit les cinq bataillons du 3^e de ligne :

Sur les positions du crochet défensif, le 1^{er} bataillon (major Dor) ayant derrière son aile droite le 2^e bataillon (major Van Vreckom) garnissant les ouvrages du moulin de Lizerne, tous deux face au sud ;

Dans les tranchées du canal, face à l'est, occupant la première ligne du sous-secteur Sud, le 5^e bataillon à droite (major Debruyne) et le 3^e à gauche (commandant Moulin) ;

Dans les étais et au centre de la deuxième ligne, trois compagnies du 4^e bataillon (major Lekeu) ; la 1^{re} compagnie de celui-ci se trouvait en soutien derrière le centre du crochet défensif.

Les 2^e et 1^{er} régiments de carabiniers tenaient

toujours les sous-secteurs du Centre et du Nord de la 6^e division, ayant chacun deux bataillons en ligne et un troisième au repos. Comme on sait, le 3/2 C. (major Constant) était demeuré sur ses emplacements à la disposition du commandement français. Le 4/1 C. (major Hovenith) au cours de la relève avait été envoyé au repos ; il fut remplacé plus tard par le 1^{er} bataillon du même régiment, en réserve du secteur affecté au 3^e de ligne.

Quant au 4^e de ligne, il occupait toujours ses positions des environs de Pypegaele.

* * *

Un renseignement parvenu vers 23 heures, le 24, au quartier général de la 6^e division, précisait qu'une nouvelle attaque franco-belge serait montée contre Lizerne—Steenstraat, le 25 de très bonne heure. Chargé de participer encore à cette opération, le major Constant avait été appelé à 3^h 30 du matin au poste de commandement du 418^e. Outre le commandant Barbey, successeur du lieutenant-colonel Barraud, glorieusement tué la veille, il y rencontrait le capitaine Ségard, de l'état-major du général Codet, qui lui donna au nom de ce dernier les instructions nécessaires pour l'attaque imminente.

Son bataillon recevait mission de couvrir à gauche le mouvement du 418^e, dont une fraction marcherait sur Lizerne tandis que le gros des forces pousserait au nord du hameau. Attaquant lui-même en direction de la lisière septentrionale de Steenstraat, le 3/2 C. détournerait ainsi de l'attaque principale le feu des défenseurs de cette localité.

Dès avant 4 heures du matin, les batteries fran-

caissons avaient ouvert le feu. Une erreur de réglage faillit avoir des conséquences tragiques. Des obus destinés aux ruines des maisons bordant Steenstraat au nord, vinrent éclater, en effet, dans les tranchées du bataillon Debruyne. Le tir put heureusement être rapidement rectifié et battre alors les objectifs visés avec une précision et une violence s'intensifiant de minute en minute.

Cependant, malgré l'extrême énergie de la préparation d'artillerie, l'attaque du 418^e ne put pas déboucher. A Lizerne, notamment, le feu dirigé surtout vers le centre du hameau n'avait pas suffisamment atteint les lisières que les Allemands avaient garnies de nombreuses mitrailleuses. S'obstiner, dans ces conditions, eût exposé les assaillants à subir, sans résultat utile, des pertes très graves. L'attaque fut donc suspendue, mais le général Codet comptait la reprendre sous peu, le bataillon Constant demeurant toujours à son entière disposition.

Bientôt pourtant, le général De Ceuninck apprit que les projets en cours étaient reportés au lendemain. Des renforts français importants étaient, en effet, attendus dans la journée même. Le général Deligny, commandant la 153^e division, venait de recevoir, en outre, la direction d'ensemble des mouvements offensifs qui seraient exécutés simultanément vers Steenstraat et vers Het-Sas. Une opération énergique allait être préparée pour le 26 avril.

Vers la même heure environ, un délégué de la division de cavalerie anglaise du général de Lisle se présentait au quartier général de notre 6^e division d'armée. Il venait annoncer que les cavaliers britanniques avaient mission, pendant la crise actuelle,

de tenir derrière la droite belge une nouvelle ligne de résistance et d'appui, qui serait prolongée vers le sud par une brigade territoriale française.

*
* *

En même temps qu'il faisait face à toutes les nécessités du combat, qu'il maintenait fermement ses troupes sur les positions confiées à sa garde et disposait ses réserves aux lieux les plus favorables à leur intervention, le général De Ceuninck se préoccupait de créer à son aile droite une organisation défensive du terrain qui mit définitivement le flanc de notre armée à l'abri de toute éventualité nouvelle. C'est ainsi notamment qu'il décidait de créer, au nord et au nord-ouest du crochet défensif si vaillamment tenu jusqu'alors, deux échelons successifs, répondant au même but et qui, s'appuyant l'un et l'autre aux ouvrages de Pypegaelle, s'orienteraient : le premier vers le Bernard-Plaetsbrug et la rive est du Kemmelbeek, le second vers la partie centrale du sous-secteur Sud.

Le dispositif à réaliser est celui qui figure au croquis n° 7 où sont sommairement représentées les positions de repli créées pendant la bataille même. Ce croquis fait ressortir éloquemment le nombre et l'importance des travaux exécutés tant par les unités d'infanterie que par les troupes du génie, dont le rôle ingrat et un peu obscur est trop souvent perdu de vue.

En ce qui regarde ces dernières, une mention toute spéciale revient à la 3^e compagnie du bataillon du génie de la 6^e division. Sous les ordres du capitaine-commandant Boël, elle avait été affectée depuis le 11 mars au sous-secteur Sud occupé par

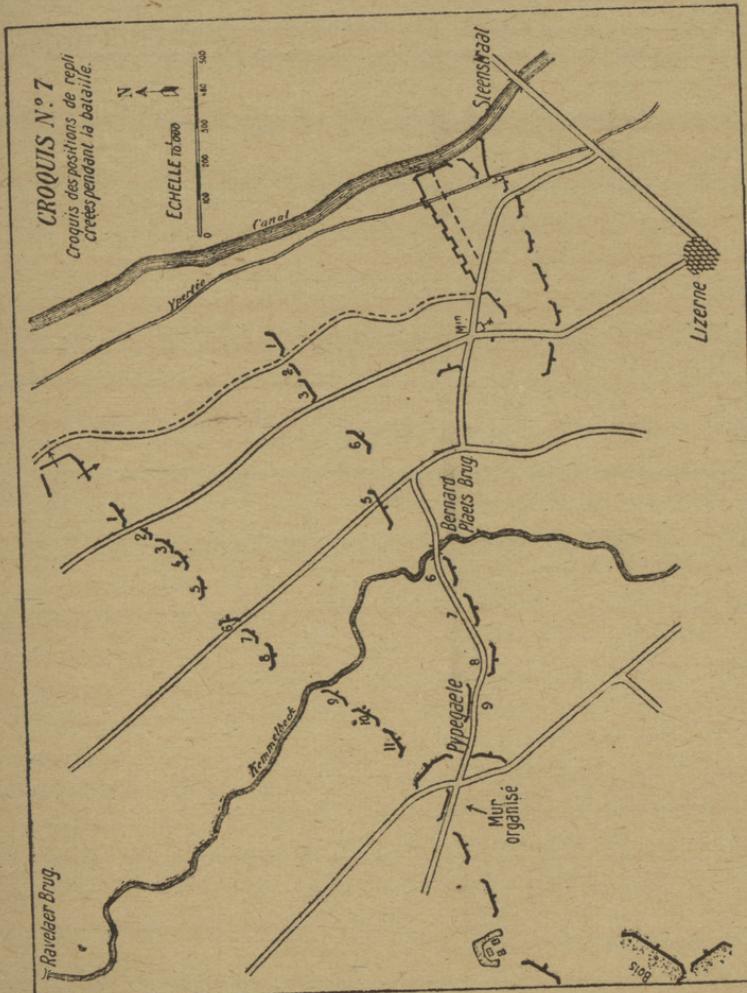
les grenadiers. C'est dire qu'elle fut amenée à jouer un rôle important et périlleux dans les combats d'avril et mai.

C'est cette compagnie, notamment, qui dut organiser, de concert avec nos admirables fantassins, les positions du crochet défensif. La création des travaux au saillant même de notre ligne, face à Steenstraat, la mit surtout en présence de difficultés inouïes. Situé à 35 mètres seulement des dernières maisons du hameau où l'ennemi était parvenu à s'installer, ce saillant voyait les deux branches dont il se composait, sous un angle inférieur à 60° , prises toutes deux d'enfilade et de revers par le feu des Allemands. La situation s'aggravait encore du fait qu'un parapet, érigé entre ce saillant et les maisons de Steenstraat, permettait à l'ennemi de s'approcher à couvert jusqu'à notre contact presque immédiat.

La 3^e compagnie du génie réussit cependant à construire des défenses accessoires devant notre saillant. Sous le feu meurtrier des Allemands, à 30 mètres à peine de leurs fusils, elle parvint aussi à créer une caponnière pour quatre mitrailleuses. Ce dangereux et difficile travail fut exécuté à la sape. Rapidement mené à bien il permit de battre avec une efficacité redoutable le pont de Steenstraat et ses accès, et contribua pour une large part à assurer la résistance inébranlable de nos troupes.

Dix-neuf hommes de la compagnie furent tués ou blessés. Son chef, le commandant Boël, le caporal Hermesse et le pionnier Bamps furent cités à l'ordre du jour de l'armée pour leur conduite héroïque ; trois officiers, le médecin du bataillon et trente et un sous-officiers, caporaux et soldats

obtinrent une citation élogieuse à l'ordre du jour de la division.



Mais pour en revenir aux travaux complémentaires dont la construction avait été décidée, il était

évident que les quelques compagnies de pionniers de la 6^e division ne pouvaient mener seules à bien une pareille tâche. Depuis le début de l'action, ces troupes travaillaient pour ainsi dire sans répit et principalement durant la nuit. Pour leur venir en aide, le général De Ceuninck avait demandé que le bataillon du génie de la 1^{re} division d'armée fût également mis à sa disposition. Satisfaction lui fut aussitôt accordée. Le 25, à midi, ce bataillon était rendu à destination et se mettait à l'œuvre dès la tombée du jour.

* * *

Les attaques et les tentatives d'attaque exécutées vers Lizerne et Steenstraat avaient, sans nul doute, jeté quelque inquiétude chez l'ennemi. Il est assez probable qu'il craignait de voir un mouvement offensif plus puissant que les précédents se prononcer sous peu. D'autre part, depuis qu'ils étaient parvenus à pénétrer par surprise dans Lizerne, les Allemands, loin de réaliser un progrès quelconque, avaient au contraire perdu du terrain, et leur situation dans ce hameau était visiblement précaire.

Au moment où nous en sommes arrivés, on peut considérer que l'avance allemande à l'aile gauche du front allié affecté par la deuxième bataille d'Ypres, est définitivement enrayée. Les derniers efforts de l'ennemi ont été brisés ; la phase la plus critique est terminée. Les lignes belges sont toujours intactes ; la ligne française est actuellement rétablie et hors de danger. Les renforts attendus ne tarderont pas à permettre à nos alliés de reprendre l'initiative et de dominer complètement l'ennemi.

Il n'en faudrait point conclure, cependant, que celui-ci eût renoncé à poursuivre son action. La tranquillité relative dans laquelle il s'était tenu pendant cette matinée dominicale du 25 ne devait être qu'éphémère. Soit qu'il espérât, en effet, déjouer les projets de ses adversaires, soit qu'il eût résolu d'améliorer la situation assez compromise à l'est du canal, toujours est-il que l'ennemi commença de manifester, dès le début de l'après-midi, un renouveau d'activité, suivi bientôt d'intentions agressives évidentes.

Le bombardement qui depuis la veille au soir s'était sensiblement apaisé, reprit brusquement vers 15 heures avec une violence indescriptible. Par salves drues, les obus brisants de 150 et de 210 vinrent littéralement cribler toutes les tranchées du secteur Sud et particulièrement le saillant de notre ligne et le crochet défensif.

L'intensité persistante de ce feu subit devait faire présager une attaque prochaine. C'est alors que le général De Ceuninck fit donner l'ordre au 1^{er} bataillon du 1^{er} carabiniers de se porter immédiatement vers le Ravelaerbrug pour servir de réserve au lieutenant-colonel Mahieu. Notre artillerie, de son côté, ripostait de toute son énergie au tir allemand, prenant à partie les batteries lourdes ennemis installées près de Merckem et de Bix-schoote, et canonnant violemment les tranchées allemandes à l'est du canal.

Dans leurs positions bombardées à outrance, les bataillons du 3^e de ligne subissaient avec le même stoïcisme que leurs devanciers l'avalanche de fer. Leur situation, pourtant, n'avait pas tardé à devenir atrocement pénible. Le tir ennemi, bien repéré, s'exécutait avec une précision redoutable. Des portions

entières de tranchées s'éboulaient, sous l'explosion formidable des projectiles, qui répandaient à profusion des nuages de gaz asphyxiants. Le nombre des morts et des blessés croissait rapidement, sans qu'il fût possible, en plein jour, de leur porter secours dans l'horrible tourmente.

« Nous étions à peine depuis quelques heures dans les tranchées où nous avions relevé les grenadiers, rapporte le caporal De Groote, du 3^e de ligne, que notre position fut soumise à un bombardement épouvantable. Je me demande encore comment nous avons pu y résister et par quel miracle j'en suis sorti vivant. Un seul obus, tombé en plein dans la tranchée, anéantit une partie de ma compagnie : le commandant blessé, 1 sous-lieutenant tué, 3 sous-officiers, 4 caporaux et plus de 20 hommes tués ou blessés. C'était affreux. »

« Ma section de mitrailleuses Maxim se trouvait en position près du moulin de Lizerne, écrit de son côté le caporal Melchior. Nous devions battre le pont de Steenstraat qui servait de passage aux Boches pour ravitailler leurs troupes qui avaient franchi le canal. Les obus tombaient autour de nous sans arrêt. Il y avait une telle fumée, tant de poussière soulevée par les explosions, qu'on ne voyait plus rien. A chaque éclaircie, nous tirions tout de même vers le pont. Deux fois, ma mitrailleuse fut renversée par l'éboulement des terres. Je n'ai jamais rien vu de plus infernal que ce bombardement qui dura toute une partie de la journée et de la nuit. »

Le soldat Follart Achille, mitrailleur également, signale que sa section avait relevé un poste de mitrailleurs des grenadiers. Tout fut calme d'abord. Mais il était impossible de se découvrir sans que sifflent aussitôt les balles allemandes. Dans la mati-

née déjà, son camarade Pierquin reçoit une balle dans la main qu'il a posée sur le parapet ; un peu plus tard, le sergent Simonet est atteint en plein front en tirant par le créneau. Dans l'après-midi, commence un terrible bombardement par obus asphyxiants. La terre est littéralement secouée.

« Un obus éclate presque sur nous. Je vois tomber le capitaine Clinckemaille, blessé par des éclats à dix-sept places différentes. »

« Les hommes, note enfin le capitaine Deharchieds du 1^r bataillon, celui qui occupe le crochet défensif, tiennent admirablement sous le bombardement qui est, par intermittences, d'une violence exaspérée. Ce qui les incommode le plus, ce sont moins les obus que les immondes gaz asphyxiants qu'ils dégagent et contre lesquels on ne dispose, pour se protéger tant bien que mal, que d'un linge mouillé appliqué sur le visage. »

Vers la fin de l'après-midi, pourtant, la furieuse canonnade des batteries allemandes se ralentit et peu à peu se calme. La riposte énergique de notre artillerie a constraint l'ennemi à se taire. Il a pu constater, d'autre part, que dans les tranchées les mêmes hommes résolus lui font toujours face. C'est avec une satisfaction et une fierté légitimes que le lieutenant-colonel Mahieu annonçait au général De Ceuninck que ses bataillons, bien que sérieusement éprouvés pour la plupart, conservaient intactes leurs positions, prêts à repousser toute attaque.

Mais, contrairement aux prévisions, aucune tentative ennemie ne se produisit en ce moment. Un tel calme, relatif bien entendu, avait même succédé au tumulte de l'après-midi, que les Allemands semblaient avoir renoncé à leurs intentions agressives. Il n'en était rien cependant.

Vers 21^h30, en pleine nuit, le bombardement reprit soudainement avec une sorte de rage, visant toujours les mêmes positions déjà hachées par la mitraille, s'acharnant aussi sur le triangle dont Bernard-Plaetsbrug, Lizerne et Zuydschoote marquent les sommets.

Puis le tir s'allonge et, à 22^h15, précédée d'un feu rapide de mousqueterie et de mitrailleuses, l'attaque s'élance contre le front du canal, au nord de Steenstraat. Mais les fantassins du 3^e de ligne ont bondi à leurs créneaux. Et quand des lignes ennemis s'élève la rauque clamour des *hurrah!* qui accompagnent l'assaut, l'essaim des balles jaillit si serré de nos tranchées, que l'élan des Boches est brisé du coup. De plus, voici que la section flanquante de Noordschoote et la batterie d'infanterie du groupe Comyn entrent en scène, exécutant en vitesse un feu nourri devant le front menacé. Prise dans ce tourbillon de fer l'attaque tournoie, hésite, puis se disperse vers les tranchées de départ.

A 23 heures, la fusillade a complètement cessé, les canons se sont tus. Le calme règne à nouveau, tandis que s'écoulent les derniers instants de cette journée du 25 qui a coûté au 3^e de ligne tant de pertes douloureuses, mais stoïquement subies. A travers les éboulements et les trous d'obus, on se hâte, avant que l'aube revienne, d'évacuer tant bien que mal les morts et les blessés. Là-bas, des brancardiers emportent les corps déjà rigides des sous-lieutenants Charles et Fontainas, tués en pleine action, en exhortant leurs hommes à faire leur devoir jusqu'au bout.

CHAPITRE V

LA REPRISE DE LIZERNE

IX — LA JOURNÉE DU 26 AVRIL

Attaques franco-belges à Lizerne. — Le hameau est débordé par le nord et par le sud.

Malgré la rude leçon qui vient de leur être infligée, les Allemands vont encore s'obstiner dans leurs tentatives et n'y renonceront qu'après s'être fait inutilement massacrer. De cette obstination même, il faut bien conclure qu'ils ont l'ordre formel d'enlever coûte que coûte le saillant que notre position enfonce dans leur ligne et dont la réduction peut seule sauver la situation aventureuse des troupes qui ont pénétré dans Lizerne, mais risquent de n'en pouvoir plus sortir.

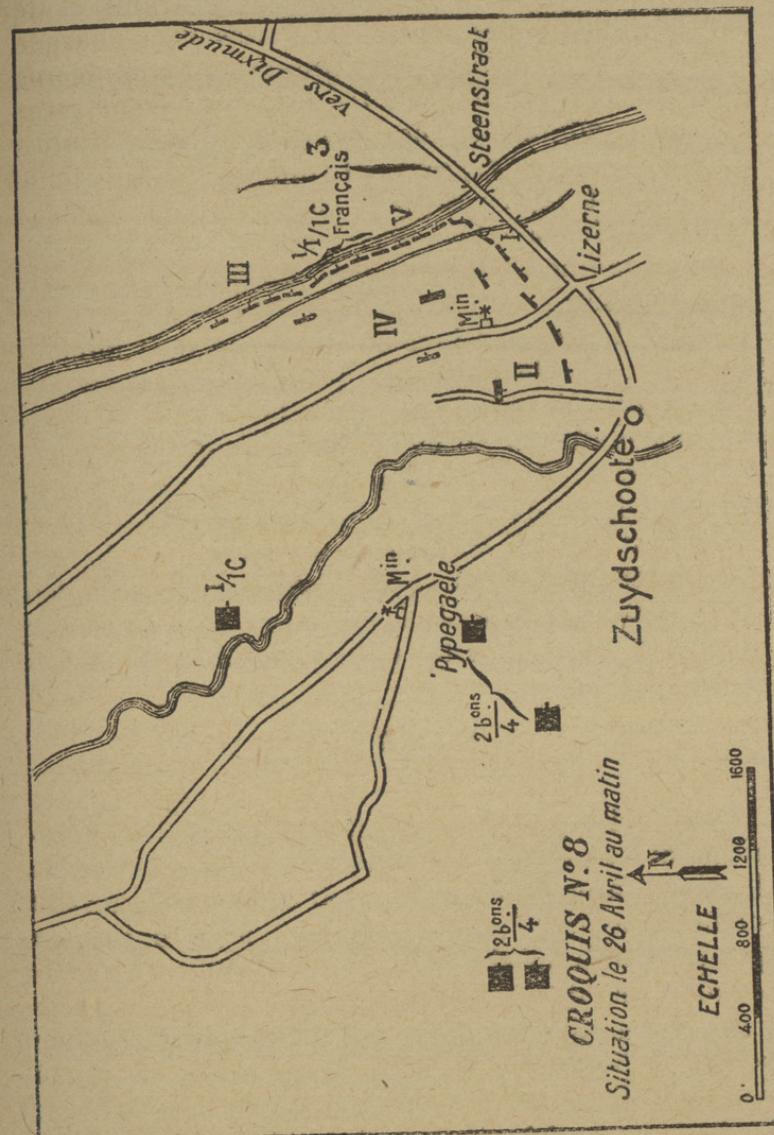
Il semble aussi que l'ennemi soit exaspéré de la résistance insurmontable qui lui est opposée. Pour donner du courage aux fantassins sévèrement malmenés, on les a persuadés sans doute que l'asphyxie jointe à un nouveau pilonnage de nos tranchées n'y laisserait plus rien subsister. L'adversaire, en effet, n'accorde aux défenseurs qu'un bref répit; il est à peine minuit qu'une véritable trombe d'obus du plus gros calibre déferle à nouveau sur tout le saillant convoité. Pendant près d'une

heure, c'est une averse infernale de mitraille et de feu. L'atmosphère bientôt est à tel point chargée de poison, que des hommes s'écroulent comme une masse, vomissant des flots de sang. Un vent assez vif chasse heureusement les nuages méphitiques avec une rapidité relative. On tiendra malgré tout.

Les quetteurs, demeurés héroïquement à leur poste, signalent que des rassemblements se forment au delà du canal. Mais déjà le groupe Comyn, la batterie à cheval du major Moraine et la section flanquante balaien de leurs feux croisés le terrain où l'attaque se prépare. Les mitrailleuses ennemis qui viennent d'ouvrir un feu endiablé sur le front des bataillons Moulin et Debruyne sont muselées en quelques instants. Sous nos rafales d'obus et de shrapnells, l'assaillant n'ose plus avancer et il se terre à 250 mètres environ de la rive. Une couple de batteries n'en continuent pas moins leur tir de barrage méthodique jusqu'à ce que la tentative allemande ait définitivement avorté.

La trêve qui survient en ce moment ne sera cependant que de courte durée. Changeant de tactique cette fois, l'ennemi, après un bombardement bref, mais d'extrême violence, fait déverser par ses mitrailleuses un torrent de plomb sur nos tranchées, puis s'élance brusquement vers nos lignes. C'est la troisième fois dans l'espace de quatre ou cinq heures. Deux attaques simultanées sont dirigées contre nos positions du canal et contre la partie centrale du crochet défensif. Le déclenchement instantané du feu de barrage, le tir ajusté des fantassins et mitrailleurs les brisent et les refoulent rapidement.

Tout au plus, devant le front de la 2^e compagnie du bataillon Dor, établi face à la route



Lizerne—Steenstraat, un détachement de 50 à 60 Allemands a-t-il pu profiter des ruines d'une ferme pour s'y abriter et se glisser ensuite jusqu'à 20 mètres à peine de notre tranchée. Mais avec un calme admirable, nos hommes, qui ont laissé l'ennemi approcher, ouvrent soudain un feu rapide au moment où l'assaillant surgit pour s'élanter. La moitié du détachement est abattu. Le reste fuit à toutes jambes, abandonnant sur place les morts et les blessés.

Ce fut le dernier incident de cette nuit mouvementée. Avec le jour, une tranquillité relative se rétablit dans le secteur de la 6^e D. A. où la situation, au matin du 26 avril, est telle que la représente le croquis n° 8. Une compagnie du 1^{er} C. (réserve du 3^e de ligne) a dû être dirigée par le lieutenant-colonel Mahieu, entre les 3^e et 5^e bataillons de son régiment, pour renforcer l'occupation des tranchées du canal, si vivement prises à partie depuis la veille et où les unités ont subi des pertes sévères.

* * *

Dès le début de la matinée, le général De Ceuninck avait prescrit au lieutenant-colonel Mahieu de mettre à profit le calme dont le secteur jouissait momentanément, pour renvoyer à leurs unités les groupes de fantassins du 418^e français qui, depuis les attaques du 25, étaient venus se mêler à nos troupes ou chercher dans nos tranchées un refuge contre le bombardement. Il faisait savoir aussi au bataillon Constant, très fatigué et très éprouvé par les trois jours et les trois nuits qu'il venait de passer dans la tourmente, qu'il n'aurait plus à prendre part

à un mouvement offensif éventuel. En attendant qu'il pût être relevé, il n'aurait plus d'autre mission que de garder solidement ses positions.

Les États-majors français et belges s'étaient mis d'accord, entre temps, pour régler d'une façon précise la participation de nos troupes à l'attaque que le général Deligny avait décidé de mener dans la journée du 26, simultanément contre Lizerne—Steenstraat et contre Het-Sas.

Deux objectifs spéciaux étaient désignés à notre artillerie : d'une part, démolir les nombreuses passerelles que l'ennemi avait lancées, sur un front d'environ 400 mètres, au sud de Steenstraat ; coopérer, d'autre part, avec les batteries françaises, à la préparation de l'attaque sur Lizerne et plus à l'est, en suivant pas à pas la progression des fantassins.

Quant à l'infanterie, elle devait appuyer et couvrir l'attaque française, en tenant sous le feu du crochet défensif le terrain occupé par l'ennemi. En outre, un bataillon de troupes fraîches participerait directement au mouvement de nos alliés, en se portant sur Steenstraat, après avoir franchi les tranchées belges.

Les avions français et belges devaient prendre leur vol et mettre tout en œuvre pour déceler ce qui se passait dans le camp adverse, découvrir les batteries allemandes et coopérer au réglage du tir de l'artillerie.

Le général De Ceuninck a transmis immédiatement ses ordres au commandant de l'artillerie divisionnaire : une batterie d'obusiers et deux batteries de campagne sont chargées d'exécuter le tir de démolition sur les passerelles ; un groupement semblable a mission de préparer l'attaque sur Lizerne—

Steenstraat. Le restant de l'artillerie se tiendra prêt à agir en contre-batterie et prendra sous son feu les renforts ennemis qui seront découverts.

Quant à l'infanterie, aucune troupe fraîche n'existant plus parmi celles de la 6^e division, toutes extrêmement fatiguées, le général De Ceuninck chargeait le colonel commandant le 4^e de ligne de désigner un de ses bataillons pour être mis à la disposition du général Codet. Cette mission fut confiée au bataillon du major De Groote (4/4). Ordre lui était donné de se porter immédiatement à l'ouest de Pypegaelle, où lui parviendraient les instructions complémentaires du commandement français.

Le commandant de la 6^e D. A. prescrivait enfin aux grenadiers, renvoyés au repos dans la nuit du 24 au 25, de se rassembler à l'ouest de Molenhoek et au 4/1 C. (major Havenith) de se tenir prêt à prendre les armes au premier signal.

A midi, à la demande du général Deligny, le général De Ceuninck faisait également donner l'ordre aux canons de 155 c. du lieutenant Monthuy de tirer sur Bixschoote, le pont de Langewaede et les divers points de passage sur le Martjevaart, où aboutissaient les chemins de colonne créés de ce côté par les Allemands.

* * *

Le bataillon De Groote, qui se trouvait au bivouac dans les bois, se mit en route avant midi ; à 13^h 30, environ, il était rassemblé près du moulin de Pypegaelle, où son chef reçut, quelques instants plus tard, le bulletin suivant signé du général Codet :

« Au colonel commandant le 135^e d'infanterie et au major commandant le 4/4 belge.

« Un bataillon d'infanterie belge (commandant De Groote) est mis à notre disposition pour coopérer à l'attaque, en même temps que les troupes occupant les tranchées agiront par le feu.

« Le bataillon De Groote qui arrive à Pypegaelle, se dirigera sur les tranchées belges de première ligne les plus rapprochées de Steenstraat, en même temps que l'attaque française marchera sur la route Lizerne—Steenstraat. Il détachera un agent auprès du colonel du 135^e, de manière à bien coordonner les deux attaques.

« Son rôle est de s'accrocher aux maisons de Steenstraat, de s'y maintenir et de faciliter la progression de la gauche française. »

A 14 heures, le major De Groote fait prendre les armes à ses compagnies et par fractions échelonnées — il s'agissait d'avancer en plein jour, sous les vues et le feu de l'ennemi — il les dirige par le Bernard-Plaetsbrug vers le moulin de Lizerne. Lui-même a pris la tête de ses troupes en vue d'aller reconnaître le terrain inconnu sur lequel son bataillon devait opérer.

La marche vers les tranchées à occuper dut s'accomplir, surtout à partir du moulin de Lizerne, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses provenant de trois directions différentes. Malgré les pertes subies, la progression s'effectua dans le plus grand ordre et, aux environs de 15 heures, le major De Groote pénétrait, avec le premier élément de son bataillon, dans la tranchée la plus voisine de Steenstraat occupée par nos troupes, à 350 mètres environ du pont. La liaison avec le 135^e régiment français ne put s'établir en ce mo-

ment. L'attaque, en effet, annoncée d'abord pour 14 heures, avait été retardée d'une heure. Elle allait à peine débuter.

*
* *

Le général De Ceuninck avait été prévenu de ce retard, dû à diverses circonstances. Il était informé, en même temps, que des renseignements d'avions signalaient l'existence de deux passerelles pour infanterie à moins de 100 mètres du pont de Steenstraat; de deux ou trois autres passerelles dans la boucle à 400 mètres au sud de ce pont; d'une autre passerelle, enfin, à 100 mètres au nord du pont où le passage avait également été rétabli.

Bien que la préparation de l'attaque eût été retardée, le commandant de la 6^e division avait obtenu l'assentiment du général Deligny pour ordonner à nos batteries chargées de cette tâche, de commencer à l'heure précédemment fixée le tir de démolition des passerelles. Dès 14^h 15 le feu avait donc été ouvert contre celles-ci.

A 15 heures précises, sur communication téléphonique du général Codet, commença le tir de préparation des artilleries alliées contre Lizerne : feu vif de dix minutes terminé par un feu rapide d'une minute, le tir étant ensuite reporté en barrage sur Steenstraat et à l'est du canal. Ces prescriptions s'exécutent à la lettre. Les Allemands ne ripostent qu'en bombardant Zuydschoote et les tranchées du secteur Sud, celles du crochet défensif surtout, à coups d'obus brisants de 150. Plusieurs projectiles atteignent notamment les tranchées gardées par les 2^e et 4^e compagnies du

bataillon Constant, tuant ou blessant en quelques instants plus de trente hommes. Les troupes, néanmoins, tiennent stoïquement dans leurs tranchées de fortune, à peine ébauchées.

Bientôt parviennent des renseignements précieux fournis par nos aviateurs. Ils signalent, entre autres :

1^o Que nos obusiers tirent à 50 mètres au sud du pont de Steenstraat;

2^o Que des groupes de fantassins ennemis occupent une ligne de tranchées le long du chemin pavé parallèle au canal et à 500 mètres environ de sa rive est;

3^o Que des forces assez importantes sont groupées le long du chemin allant de la B. 10 de la route de Dixmude vers Kortekker cabaret;

4^o Enfin, que la tête d'une forte colonne ennemie, venant de la forêt d'Houthulst, se trouvait à 15 heures à ladite B. 10.

Le tir de nos obusiers fut aussitôt rectifié, et le barrage de feu de nos batteries de campagne reporté vers le chemin pavé en bordure duquel étaient tracées les tranchées allemandes. De plus, le général De Ceuninck fit appel aux batteries placées dans les secteurs de la 2^e division de cavalerie et de la 2^e division d'armée, qui occupent comme on sait la partie du front située à la gauche de notre 6^e division, pour qu'elles tirent vers Kippe, de façon à barrer l'itinéraire suivi par les renforts ennemis venant de la forêt d'Houthulst.

*
* *

Sur ces entrefaites l'attaque française s'était déclenchée. Bien préparée, vigoureusement conduite,

elle fit des progrès immédiats. Les bataillons Constant et Van Vreckom virent nettement, vers 15^h15, les troupes françaises pénétrer dans les ruines de Lizerne et d'autres fractions importantes avancer, sans trop de difficultés, au nord-ouest du hameau. Ces renseignements ne tardaient pas à être communiqués au général De Ceuninck, qui, un peu plus tard, et à la demande du général Deligny, ordonnait à nos batteries de battre le pont de Langewaede et les chemins de colonne y aboutissant, ainsi que la lisière est de Lizerne. On pouvait conclure de cette dernière prescription que les Allemands n'avaient pas encore été chassés de cette partie du hameau.

Vers 17 heures, le bataillon De Groote (4/4) ouvrait le feu sur les tranchées allemandes en face de lui : sa liaison avec le 135^e n'était pas encore établie, bien qu'on signalât la progression d'un bataillon de ce régiment, plus au sud.

Dans le secteur français, le combat battait son plein. La canonnade et la fusillade vibraient ininterrompues. La progression étant, d'après un avis du général Deligny, gênée par les batteries lourdes ennemis installées vers Bixschoote, notre artillerie les contrebatit aussitôt.

A partir de ce moment, c'est-à-dire entre 18 et 20 heures, le quartier général de la 6^e D. A. ne reçut plus que des renseignements fort contradictoires au sujet de la situation des Français à Lizerne. Ils semblaient confirmer, néanmoins, que nos alliés n'étaient pas entièrement maîtres de la localité. Tel était bien le cas, du reste, comme nous le verrons plus loin.

D'autre part, les aviateurs décelaient la présence de nombreuses batteries allemandes que notre artil-

lerie prenait immédiatement sous son feu, en même temps qu'elle poursuivait son tir sur les passerelles entre Steenstraat et Het-Sas, les démolissant pour la plupart.

Il faisait presque nuit déjà quand le général De Ceuninck apprit que le 135^e de ligne avait dépassé dans sa progression les emplacements occupés par le bataillon Constant. Il autorisa, dès lors, cette unité, dont la lassitude est extrême et qui a un absolument besoin de se refaire, à quitter le champ de bataille pour s'établir au repos.

Quant au bataillon De Groote, on sait avec certitude qu'il est déployé en avant de nos lignes, et se relie maintenant au 135^e à sa droite.

Aucune nouvelle plus précise ne parvint ce soir-là au général De Ceuninck sur le cours des opérations exécutées par nos alliés. Il était certain, cependant, que leur attaque avait produit des résultats notables ; la situation générale apparaissait partout satisfaisante. Les mouvements avaient été provisoirement suspendus aux abords immédiats de Lizerne et Steenstraat. Sur le front de notre 6^e division, le calme régnait ; on éprouvait l'impression très nette que l'ennemi était désormais maîtrisé et contraint de subir l'initiative des Alliés.

X — LA JOURNÉE DU 27 AVRIL

L'ennemi est chassé de Lizerne.

Comparée aux nuits précédentes, celle du 26 au 27 avril se passa sur le front de nos troupes dans un calme relatif. Les vaillants soldats du lieutenant-

colonel Mahieu purent ainsi quelque peu se refaire des dures épreuves auxquelles ils avaient été soumis et recevoir les ravitaillements dont ils avaient été presque totalement privés depuis leur entrée en ligne.

La réaction ennemie fut particulièrement faible. Plus préoccupés, sans doute, de se reconstituer en vue de s'opposer à de nouvelles attaques, que de s'obstiner en de vaines tentatives contre nos positions, les Allemands se bornèrent, en effet, pour n'en pas perdre l'habitude, à lancer quelques obus, notamment sur Noordschote, entre 3^h 30 et 4^h 30 du matin.

Au quartier général où, pour la première fois aussi, l'état-major du général De Ceuninck avait joui de quelque répit, on reçut communication, vers 6 heures, d'un exposé de la situation créée chez nos alliés par les opérations de la veille et des intentions du général Codet pour la journée du 27.

On sut ainsi que les troupes françaises occupaient solidement les lisières nord-est et sud-est de Lizerne, ainsi que l'intérieur du hameau. Mais les Allemands se maintenaient encore sur une partie de la lisière orientale, dans une position retranchée tracée à cheval sur la route Lizerne—Steenstraat.

Plus à l'est, ils avaient construit un ouvrage immédiatement au sud de cette route. Enfin, à l'ouest immédiat de Steenstraat, ils occupaient en force un véritable redan, ouvrage en forme de V, constituant tête de pont.

Au sud, Het-Sas avait été enlevé par les Français, sauf un petit îlot de maisons. Entre Lizerne et Het-Sas, ils étaient entièrement maîtres de la grand-route d'Ypres.

Ces renseignements faisaient ressortir l'impor-

tance des succès obtenus et permettaient d'entrevoir le moment où l'ennemi serait complètement refoulé du terrain qu'il était parvenu à conquérir à l'ouest du canal.

Le général Codet, du reste, ne comptait pas laisser grand répit à l'adversaire. Son intention, en effet, dès que les dispositions nécessaires seraient prises, était de poursuivre son attaque en direction de Steenstraat avec deux régiments opérant l'un par le nord, l'autre par le sud, en négligeant Lizerne qui tomberait automatiquement. Cette attaque serait précédée d'un bombardement à fond exécuté contre Steenstraat et l'ouvrage en V signalé plus haut.

Notre artillerie, comme de coutume, devait coûter à l'action, en tirant spécialement sur Steenstraat et les tranchées allemandes l'avoisinant, en même temps que nos batteries lourdes se chargeaient de contre battre les grosses pièces allemandes.

Ainsi fut fait.

Dès 7^h 5, le feu est ouvert et Steenstraat copieusement bombardé par nos obusiers ainsi que par les batteries de campagne des majors Comyn et Verheyden.

Quand, vers 7^h 45, des renforts allemands, arrivant de l'est, se dirigent vers le pont de Steenstraat, nos 75 allongent aussitôt leur tir et sèment la panique dans les colonnes ennemis.

Dans le secteur français, d'autre part, l'action n'a pas tardé à reprendre ; la fusillade se fait entendre aux environs de Lizerne. Cependant, dès 8 heures, l'ennemi tentait une réaction, peu poussée à vrai dire, contre la partie méridionale de notre secteur. Au bataillon Debruyne (5/3) un feu nourri a tôt fait de cloquer l'assaillant sur place. Sur le

crochet défensif, le bataillon Dor (1/3) abat à coups de fusil quelques groupes d'Allemands qui, devant la menace grandissante, cherchent à fuir des emplacements qu'ils occupent à l'est de Lizerne.

C'est qu'à 9 heures, en effet, les troupes françaises opérant au nord du hameau, étaient parvenues jusqu'à 300 mètres à l'ouest de Steenstraat, et avaient occupé des tranchées face au hameau. C'étaient des éléments du 135^e régiment. Se liant à eux, le bataillon De Groote (4/4) était également déployé face à son objectif, tiraillant sans répit, dominant son adversaire, bien qu'il eût subi depuis la veille des pertes fort lourdes. Aussi fut-il entendu vers la même heure, à la suite d'une communication du général Deligny, que ce bataillon ne participerait plus directement à l'attaque ultérieure, mais qu'il aurait mission de l'étayer à l'extrême gauche, en demeurant sur place.

A 10^h 30 du matin, le général Codet annonçait que le 4^e zouaves occupait entièrement Lizerne, à l'exception de certaines maisons du nord-est où les Allemands, retranchés avec des mitrailleuses, continuaient de résister. La totalité du chemin moulin de Lizerne—Lizerne—Boesinghe était ou restait tenue par les troupes françaises.

Entre temps, nos obusiers poursuivaient sur Steenstraat un tir lent et systématique ; les batteries de campagne, après avoir arrêté le mouvement des renforts allemands signalé à l'est du canal, continuaient de scruter les lignes adverses, prêtes à assaillir tout objectif apparaissant à leur portée.

A midi, le général De Ceuninck, en mettant le grand quartier général au courant de la situation, lui signalait que tout demeurait calme sur le restant du front de sa division. Une grosse pièce

allemande, vraisemblablement située vers le bois de Merckem, tirant encore par intermittence sur Noordschote, l'artillerie de notre 2^e division d'armée avait été priée de la contrebatte.

* * *

Cependant le général Deligny, commandant la 153^e division française, avait pris dans la matinée ses dispositions pour compléter, par une nouvelle opération, les avantages obtenus jusqu'alors. Une copie de l'ordre suivant était adressée au général De Ceuninck :

« I. Comme suite au brillant succès du 26 avril, il est indispensable de poursuivre immédiatement l'offensive pour s'établir définitivement le long du canal de l'Yser. Il importe avant tout de s'emparer de Steenstraat.

« II. En conséquence, l'action commencera par une action intense d'artillerie appliquée particulièrement :

« a) Sur les tranchées ennemis formant tête de pont à Steenstraat ;

« b) L'artillerie belge poursuivra son action de contre-batterie sur les batteries allemandes et contribuera à la préparation de l'attaque de Steenstraat.

« III. Dès que la préparation aura été jugée suffisante, le général Codet déclenchera le mouvement offensif par sa gauche (135^e régiment) : objectif Steenstraat.

« Simultanément, la droite du général Codet (290^e

régiment) et la gauche du général Charier (268^e régiment) se porteront à l'attaque des tranchées allemandes, droit devant elles : objectifs Steenstraat et la portion du canal entre cette localité et l'écluse de Het-Sas.

« Les autres éléments de la brigade Codet assureront :

« a) La prise de possession définitive du village de Lizerne ;

« b) Le balayage du terrain entre Lizerne et Steenstraat.

« IV. Le moment de l'attaque générale sera fixée par le général Codet. »

Le commandant de la 6^e division avait aussitôt prescrit au colonel Arnould de répartir entre ses batteries les deux tâches principales incomptant à notre artillerie : la préparation de l'attaque sur Steenstraat était confiée à six obusiers et aux deux groupes Comyn et Verheyden ; le restant de l'artillerie lourde et de campagne agirait en contre-batteries.

Ces dispositions furent ensuite complétées, à la demande même du général Codet, par l'établissement d'un barrage de feu à l'est du canal.

Enfin l'ordre suivant était adressé au major De Groote (4/4) par l'intermédiaire du lieutenant-colonel Mahieu :

« Le 135^e qui est à votre droite va pousser son attaque vers Steenstraat. Vous devez l'y aider par votre feu et coûte que coûte rester en place, quoi qu'il arrive à ce régiment. Ceci est la volonté du général Codet et du général commandant la 6^e D. A. »

* * *

Mais l'attaque française, prévue d'abord pour 14 heures, avait dû être retardée d'une heure. Le général Codet qui en avait prévenu directement notre artillerie, afin qu'elle ralentît son tir, lui demandait à 14^h 45 de reprendre sa préparation vigoureuse contre Steenstraat.

Entre temps, une tentative faite par les Allemands pour sortir de leurs tranchées au sud de Poesele avait été arrêtée net par le feu de nos fantassins. Une autre tentative de l'ennemi, qui du redan de Steenstraat cherchait à se glisser vers le sud, subit le même sort. Pris sous le tir de nos fusils et mitrailleuses, les Allemands regagnèrent précipitamment leurs trous, non sans avoir été sévèrement étrillés.

A l'heure dite, l'attaque française se déclenche. Le 135^e a ouvert le feu ; à sa gauche, le bataillon De Groote exécute également un tir nourri sur les tranchées allemandes qui sont à 200 mètres de lui.

Mais aucun mouvement offensif ne se produisit en ce moment au nord de la route de Lizerne à Steenstraat.

Au sud de celle-ci, en revanche, le combat battait son plein. Une fusillade intense était perçue dans cette direction, se mêlant au fracas d'une canonnade furieuse.

Dès 4 heures, le général Codet annonçait au général De Ceuninck que Lizerne était entièrement occupé. Il n'y restait plus un Allemand vivant. Des prisonniers et des mitrailleuses avaient été capturés. Ce qui avait tenté de fuir, avait été abattu par le feu

convergent des Français à Lizerne et des Belges gardant le crochet défensif.

Par contre, l'attaque sur Steenstraat même n'avait pas pu se développer jusqu'alors. L'ennemi bombardait furieusement les positions du 135^e et du bataillon De Groote, de même que Lizerne et le terrain s'étendant jusqu'à la route de Zuydschoote à Pypegaelle.

Une nouvelle préparation de l'attaque par l'artillerie s'impose donc. Les batteries belges et françaises recommencent de tirer à toute volée. Un déluge de projectiles s'abat sur les abords de Steenstraat et plus au sud. A 18 heures, cependant, il est avéré que les mitrailleuses allemandes installées dans des réduits solides n'ont pu être muselées. Comme elles battent, presque à bout portant, le terrain découvert que l'infanterie devrait franchir, force est de suspendre à nouveau l'attaque, jusqu'à ce qu'elle puisse avoir lieu dans des conditions plus favorables.

Dans le secteur même de notre 6^e division, aucun événement nouveau ne s'était produit ; des obus seulement venaient éclater par intermittence sur nos lignes. Dans le courant de l'après-midi, une batterie lourde allemande s'était bien mise à bombarder violemment les tranchées les plus méridionales. Mais elle fut réduite au silence au bout d'une heure ou deux.

Les bataillons du 3^e de ligne se trouvant depuis trois jours dans les positions les plus exposées et ayant subi des pertes graves, des ordres avaient été donnés pour que ce régiment fût relevé dans la nuit par les grenadiers. Le 4/1C. devait également revenir remplacer le 1/1C. en réserve centrale du secteur Sud. Le bataillon De Groote, très éprouvé

lui aussi (il avait perdu plus du quart de son effectif), était autorisé à se retirer dans les bois qu'il occupait antérieurement, dès que les grenadiers auraient effectué la relève.

Celle-ci s'opéra sans incidents pendant la nuit. Une information parvenue entre temps au général De Ceuninck signalait que la liaison était parfaitement établie, par le 418^e, entre la droite de notre crochet défensif et le terrain tenu au sud par les troupes françaises victorieuses.

Somme toute, le 27 avril au soir, l'attaque a réalisé de nouveaux progrès. L'ennemi est définitivement chassé de Lizerne. Vers le sud et jusqu'aux abords de Boesinghe, il a été refoulé à peu près partout vers la rive du canal. Devant Steenstraat, toutefois, l'objectif visé n'a pu être atteint. Il est visible que les Allemands s'acharnent à rester maîtres de la tête de pont qu'ils ont créée sur la rive ouest. Ils ont réuni de ce côté des forces considérables, élevé des retranchements abondamment garnis de mitrailleuses. Leur artillerie tient sous un feu intense la zone que l'assaillant occupe ou doit encore franchir.

Mais, sous l'impulsion vigoureuse des généraux Deligny et Codet, les troupes françaises ne se laisseront rebuter par aucune difficulté. Avec une tenacité magnifique, leur offensive persévéra jusqu'à ce que la tête de pont de Steenstraat ait été conquise et l'ennemi rejeté sur l'autre rive.

CHAPITRE VI

A L'ATTAQUE DE STEENSTRAAT

L'ENNEMI EST REFOULÉ AU DELA DU CANAL

XI — DU 28 AU 30 AVRIL

Attaques françaises impétueuses. — Résistance acharnée des Allemands.

A partir du 28 avril, il fut décidé, de concert avec le commandement français et à sa propre suggestion, que l'infanterie belge n'aurait plus, sauf nécessité impérieuse, à participer d'une façon directe aux opérations offensives qu'il restait à mener à bonne fin. Dès que les circonstances le permettraient, les forces françaises, actuellement groupées en nombre sur les lieux de l'action, devaient également reprendre à l'armée belge la portion du secteur dévolu à nos alliés, sur laquelle nos troupes avaient dû s'établir pour enrayer la progression allemande.

Le rôle de notre infanterie, somme toute, consistait désormais à assurer à la gauche française un appui inébranlable en conservant coûte que coûte les positions occupées, comme elles l'avaient fait jusqu'alors avec une ténacité et un courage à toute épreuve. L'artillerie belge, toutefois, continuerait

de jouer un rôle actif et direct en préparant et soutenant de tout son pouvoir les attaques françaises sur Steenstraat.

* *

Après échange durant la nuit de multiples communications téléphoniques concernant la présence de compagnies françaises dans nos tranchées de première et de deuxième ligne, et qui, étant destinées à l'attaque, ne pouvaient qu'y gêner notre propre défense, le général Codet faisait savoir qu'une nouvelle opération contre Steenstraat serait montée dans la journée du 28 ; un peu plus tard, il fixait à 15 heures, comme la veille, le moment de l'attaque.

La mission des batteries belges consisterait :

- 1° A contrebattre les batteries ennemis jusque, si possible, Saint-Jean, Draeibank, Aschhoop ;
- 2° A surveiller attentivement le glacis s'étendant à l'est du canal, entre Steenstraat et Het-Sas, de même que les débouchés du bois triangulaire ;
- 3° A exécuter un tir de démolition contre le pont et les maisons l'avoisinant, principalement à l'ouest et au nord-ouest.

Le colonel Arnould avait réparti ces tâches entre les batteries lourdes et de campagne dont il disposait, et à l'heure prescrite le feu fut ouvert par les artilleries alliées. Quelques projectiles tirés par une batterie française étant venus éclater de nouveau sur nos tranchées du saillant défensif, le général De Ceuninck obtint que la préparation sur Steenstraat fût confiée au groupe Comyn dont le tir sur ce point était mieux repéré.

La préparation se poursuivait depuis plus de

deux heures déjà, sous la riposte de plus en plus vive des pièces allemandes, quand le général Codet insista pour que toutes les pièces lourdes disponibles fissent converger leurs feux sur Steenstraat. Quant aux batteries de campagne, spécialement chargées de soutenir l'infanterie, elles devaient prendre toutes les mesures voulues pour précéder celle-ci d'un rideau de fer et se tenir en liaison intime avec elle par l'intermédiaire d'observateurs poussés jusqu'aux tranchées extrêmes.

Tout est mis en œuvre pour réaliser ce programme point par point. Bientôt le tonnerre des artilleries vibre et s'amplifie en un grondement continu. Les batteries allemandes de leur côté bombardent avec acharnement le secteur français.

A 15^h 30 exactement, l'attaque se détend comme un ressort. Les hommes ont bondi vers l'ennemi avec une fougue magnifique, le 135^e au nord, le 418^e dans l'axe de la route de Lizerne—Steenstraat, le 290^e au sud.

Des lignes allemandes, pourtant, une fusillade intense et un feu infernal de mitrailleuses n'ont pas tardé à accueillir les assaillants. Sur toute la zone, en même temps, éclate un tir de barrage exaspéré. Les fantassins, néanmoins, continuent de pousser de l'avant malgré la mitraille qui ouvre des trouées sanglantes dans leurs rangs.

D'un premier bond, le 290^e s'était emparé des tranchées allemandes à l'est du chemin de Lizerne à Boesinghe. Au centre, le 418^e, après avoir débouché de Lizerne et rencontré une résistance très vive, était menacé d'une contre-attaque que son feu dispersait bientôt. A la gauche, enfin, le 135^e, après avoir gagné du terrain dans un élan superbe, fut pris soudain dans la gerbe drue de mitrailleuses

installées dans les maisons voisines de Steenstraat que la préparation d'artillerie, en dépit de sa vigueur, n'avait pu entièrement démolir. Malgré leurs sacrifices, les hommes font des prodiges pour avancer quand même. Mais c'est en vain qu'ils s'obstinent dans leurs efforts héroïques. Les mitrailleuses crachent la mort avec une telle précision que les compagnies, réduites bientôt à quelques poignées d'hommes, ayant perdu la majeure partie de leurs cadres, ne peuvent faire mieux que de se terrer tant bien que mal à 500 ou 600 mètres de leur objectif insaisissable.

Le 135^e avait subi des pertes terribles. Son chef de corps, le colonel Audiat-Thierry, avait été tué. Deux chefs de bataillon et nombre d'officiers, hélas ! étaient tombés en entraînant leurs troupes, avec une vaillance éblouissante et un absolu mépris de la mort (¹).

Signalons, en passant, que le désarroi causé à certain moment dans les rangs du 135^e si fortement éprouvé, avait inspiré au colonel Lotz, commandant notre sous-secteur Sud, quelque crainte pour la solidité du crochet défensif. Aussi, en vue de parer à toute éventualité, prescrivit-il au bataillon Havenith (4/1C.) de pousser une de ses compagnies

(1) Améné sur le terrain de l'action, le 25 avril, en autos-camions, le 135^e régiment était venu renforcer la brigade Codet composée du 4^e zouaves et du 418^e régiment d'infanterie. Jeté dans la lutte dès le 26 avril, il resta dans le secteur de Steenstraat jusqu'au 10 mai. Pendant cette période, ses pertes s'élèverent à 884 hommes, dont 24 officiers. Après la mort glorieuse du colonel Audiat-Thierry, le capitaine Baledent, qui avait pris la tête du régiment, était tué à son tour. Puis, l'un après l'autre, le commandant Nacquart, les capitaines Tourlet et Abbadié prenaient le commandement et tombaient gravement blessés. Enfin, après des intérim du commandant Pottier et du capitaine Richet, le 135^e régiment passait aux ordres du colonel Galon.

en réserve immédiatement derrière la droite de notre dispositif, et de faire glisser les trois autres légèrement vers le sud.

A la tombée du jour, quand la lutte se fut apaisée et que les brancardiers purent commencer de se livrer à leur pénible besogne, l'affluence des blessés français fut telle dans les postes de secours de notre 6^e division, que le service médical, débordé, dut demander d'urgence à la 1^{re} division de cavalerie des renforts en brancardiers et en voitures-brancards.

« L'imagination, nous a confié un témoin de ces actions meurtrières, peut difficilement se figurer l'aspect tragique et horrifiant de certaines scènes. Dans des postes de secours que les explosions proches menaçaient d'écroulement et où quelques hommes à peine pouvaient normalement trouver place, s'entassaient 30 à 40 blessés, couverts de sang, parfois affreusement mutilés. Le dévouement des nôtres fut en ces circonstances tout simplement admirable. J'ai vu des grenadiers refuser de se laisser panser jusqu'à ce que les soins nécessaires eussent été prodigues à leurs camarades français plus gravement atteints qu'eux, et dont le stoïcisme et le moral merveilleux confinaient, à vrai dire, au sublime. »

* * *

Cependant, tandis que les troupes françaises s'apprêtaient à reprendre la lutte avec une vigilance inlassable, les Allemands, enhardis sans doute par l'échec momentané infligé à nos alliés devant Steenstraat, crurent l'occasion favorable pour se livrer à une nouvelle tentative contre nos lignes.

A peine la journée du 29 venait-elle de commencer, qu'un bombardement furibond s'abattit avec une violence extrême sur les deux branches de notre saillant.

Les explosions se succèdent, projetant vers le ciel leurs lueurs d'incendie. Mais nos grenadiers, accoutumés déjà à cet enfer, tiennent bon sans l'ombre d'une défaillance. Accroupis derrière la levée de terre qui les protège, ils attendent que la rafale passe. Notre artillerie, d'ailleurs, s'est mise aussitôt en action, et de sa voix sèche et brève les encourage. Nos projectiles fouillent le terrain à l'est du canal ; les shrapnells éclatent, en boules de feu, au-dessus des tranchées boches. Et quand, vers 1 heure du matin, les assaillants tentent d'aborder nos positions, le tir rapide de nos fantassins, les rafales de nos mitrailleuses et de nos pièces de campagne, les couchent dans la mort ou les contraignent à fuir.

A 1^h30, tout est rentré dans le calme ; l'ennemi n'a mis à son actif qu'un nouvel échec sanglant.

Les nôtres, malheureusement, ont subi de nouvelles pertes sensibles. Le sous-lieutenant Lepas a été tué net ; transporté à l'hôpital, le sous-lieutenant Tonneau ne tarde pas à succomber des suites de ses blessures ; les sous-lieutenants Pirot et Léonard ont été blessés également ; mais ce dernier, après s'être fait panser au poste de secours, refusa d'être évacué et rejoignit ses hommes.

A 3 heures du matin, pour bien prouver à l'ennemi la vanité de ses tentatives, le général Codet fait donner à l'artillerie le signal convenu pour la préparation de l'attaque. Celle-ci se prononce un peu plus tard. Malheureusement, les satanées mitrailleuses boches installées dans ce

qui reste des maisons de Steenstraat, d'où elles balaient tout le terrain, n'ont pas encore été démolies. Leur crépitement diabolique retentit à nouveau, affolant et sinistre. Les unités ont trop souffert dans la journée précédente pour franchir la zone de mort. L'attaque échoue.

Mais déjà le général Codet a décidé de demander un nouvel effort à ses troupes. Il faut avancer coûte que coûte et imposer sa volonté à l'ennemi. La journée sera mise à profit pour rétablir l'ordre dans les unités, laisser souffler les hommes, retirer de nos tranchées les éléments français qui s'y trouvent encore et les joindre au 135^e. Dès le début de la matinée, nos obusiers reprendront un tir systématique sur le pont de Steenstraat et ses abords, pour tâcher de réduire en poussière ce qui y subsiste encore. Les batteries de campagne agiront comme d'habitude, se tenant prêtes à accélérer leur tir au moment voulu.

Il est près de 6 heures du soir quand le général Codet juge la préparation suffisante et déclenche à nouveau l'offensive de ses beaux régiments.

Cette fois, le tir des mitrailleuses ennemis a faibli. Des progrès notables sont accomplis, surtout vers le sud où de nouvelles tranchées allemandes sont enlevées à la baïonnette. Au nord de la route Lizerne—Steenstraat, l'attaque a gagné du terrain également : sa droite s'appuie maintenant aux retranchements allemands enlevés de haute lutte et situés à cheval sur la route. L'ennemi tient toujours à l'ouest du pont de Steenstraat, mais sa position y est de plus en plus menacée.

A l'obscurité tombante, et à la demande du groupement français du Nord, le dépôt d'outils de la 6^e division installé à Pypegaelé est mis à sa dis-

position pour organiser le terrain conquis : pelles, sacs à terre, fil de fer, sont transportés aussitôt ; on travaille fébrilement durant toute la nuit, qui s'écoule dans le calme. L'ennemi, dont les pertes ont dû être graves, ne tente aucune contre-attaque.

La journée du 30 avril se termina également sans incident notable. Conformément au programme établi, notre artillerie continua ses tirs contre le pont de Steenstraat et les passerelles que l'ennemi s'efforçait de rétablir. Elle prit sous son feu diverses troupes en mouvement, contre battit les batteries allemandes qui tentaient de rentrer en action. Dans ses tranchées, notre infanterie jouit d'une tranquillité relative. Les troupes françaises, à leur droite, achevèrent de consolider leurs positions nouvelles, afin de les mettre à l'abri d'une contre-offensive éventuelle.

Dans la nuit, selon le rythme régulier arrêté par le général De Ceuninck, le 3^e de ligne vint à nouveau relever les grenadiers et assurer la garde de nos tranchées.

XII — DU 1^{ER} AU 5 MAI

La dernière phase. — Les Allemands sont définitivement refoulés.

Les opérations de Steenstraat entrent dans leur dernière phase. Les troupes françaises, solidement établies maintenant sur les positions arrachées à l'ennemi après de durs combats, se préparent au dernier effort à fournir pour enlever aux Allemands le passage qu'ils tiennent encore sur le canal. Reconstituées, d'autre part, elles sont actuelle-

ment en mesure de reprendre à nos troupes une partie au moins de la potence créée devant Steenstraat. Ainsi disposées, d'ailleurs, elles seront mieux à même de remplir la dernière partie de leur tâche.

Le 1^{er} mai, le groupement français opérant à notre droite a été mis sous les ordres du colonel Lestoquois. La journée s'est passée sans événement nouveau. La lutte d'artillerie s'est poursuivie entre les deux adversaires, sans intensité spéciale ; les batteries belges et françaises ont continué de concert leur action contre le pont et ses abords.

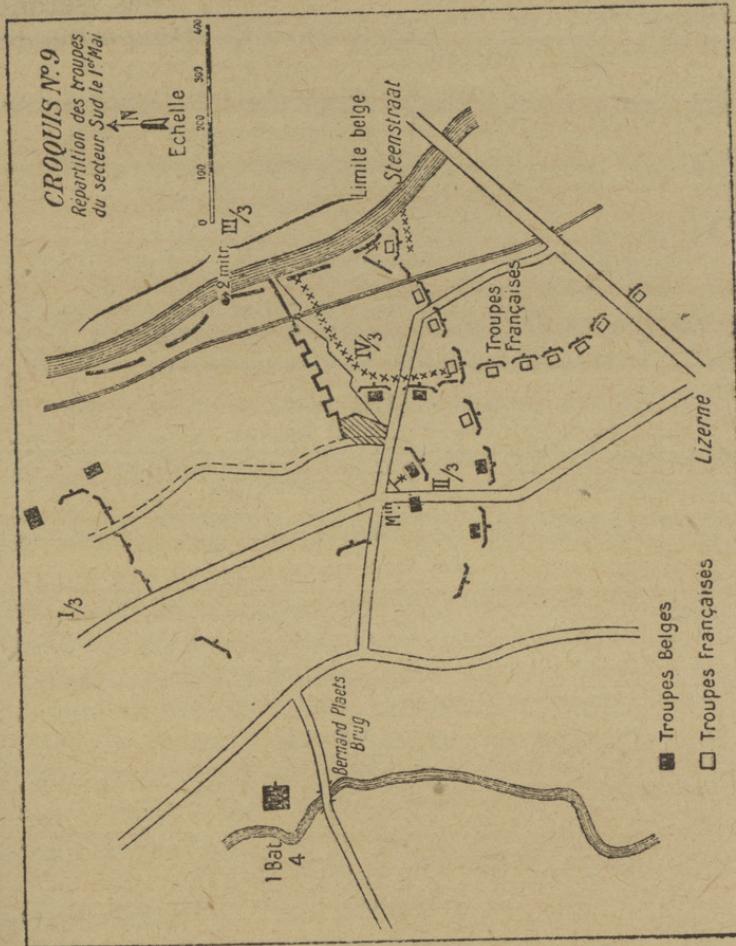
Dans la soirée, une partie du groupement Lestoquois procède à la relève indiquée plus haut. La situation à l'extrême droite est alors celle qui figure au croquis n° 9.

Les Allemands ayant sans doute recueilli des indices relatifs à cette opération, espèrent peut-être que l'occasion est propice pour tenter de mordre une fois de plus le saillant de notre ligne, bien qu'ils n'aient fait jusqu'ici que s'y briser les dents.

Toujours est-il que le 2 mai, un peu avant 1 heure du matin, des préparatifs d'attaque ennemie sont signalés par nos guetteurs. Sans même laisser à celle-ci le temps de se produire, nos grenadiers et nos mitrailleurs ouvrent le feu, en même temps que l'artillerie ; le groupe Comyn, spécialement, exécute un tir de barrage en avant du secteur menacé. Cet accueil suffit à calmer les velléités agressives des Boches, décidément de moins en moins enthousiastes.

Le 2 et le 3 mai, les artilleries alliées poursuivent leur besogne, intensifiant par moments leurs tirs, bien qu'aucune attaque française ne soit prévue

pour le moment. Mais on sait qu'elle ne tardera plus guère.



Dans l'après-midi du 3, l'ennemi, qui depuis tout un temps avait presque cessé de réagir, comme s'il espérait par son attitude passive amener ses adver-

saires à s'y résigner également, ouvrit subitement un feu de gros calibre extrêmement violent sur les abords de Lizerne et de Zuydschoote, ainsi que sur Pypegaelle et le crochet défensif. Ripostant immédiatement, les batteries françaises et belges ne tardèrent pas à prendre le dessus dans la lutte d'artillerie ainsi engagée, et vers le soir tout rentra de nouveau dans le calme. La relève du 3^e de ligne par les grenadiers, la dernière, s'effectua sans encombre.

Tout au début de la journée du 4 mai, le général De Geuninck fut informé qu'une série d'attaques partielles et simultanées seraient conduites, à midi, par les troupes françaises, à la fois contre Steenstraat et contre quelques points tenus par l'ennemi plus au sud. Notre artillerie lourde devait y participer le plus tôt possible par l'exécution de tirs de démolition; la préparation par l'artillerie de campagne aurait lieu conformément aux indications données à cet effet par le colonel Lestoquois.

Cet officier supérieur les précisait bientôt comme suit : Continuation du tir méthodique actuel jusqu'à 11^h 20. A ce moment précis, montres réglées, feu violent pendant dix minutes, puis arrêt du tir pendant un quart d'heure; reprise ensuite, pendant dix minutes encore, d'un feu à toute volée, suivi d'un arrêt absolu, mais très court, d'une minute au plus, qui servirait de signal à l'infanterie. Reprise du tir, enfin, en l'allongeant.

Les batteries se conforment avec une précision mathématique aux ordres qui leur sont communiqués. Pendant les deux périodes de tir intense, le vacarme est littéralement assourdissant. Les abords de Steenstraat sont pareils à un volcan en éruption.

A midi juste, l'attaque s'élance. Mais elle est

presque immédiatement arrêtée par le tir des mitrailleuses partant du réduit infernal qui les abrite toujours. Le colonel Lestoquois décide aussitôt de procéder à une nouvelle préparation d'artillerie et de reprendre le mouvement à 14 heures. Les batteries exécuteront encore, à partir de 13^h 30, deux tirs de dix minutes poussés jusqu'à l'extrême limite d'intensité réalisable, interrompus par un arrêt de même durée.

Les mitrailleuses diaboliques sont enfin muselées. Leur repaire est réduit en poussière. L'attaque réussit complètement. L'infanterie française, d'un bond, s'est portée jusqu'aux ouvrages ennemis établis à l'ouest du pont. Les Allemands n'ont pu offrir qu'une faible résistance. Les tirs de barrage exécutés dans la région de Stampkot par le groupe Comyn, sur Steenstraat même et au sud par le groupe Verheyden, conjointement avec le feu ajusté des batteries françaises, ont interdit aux renforts ennemis d'intervenir. Les Allemands sont définitivement refoulés sur l'autre rive du canal.

La réaction de l'adversaire, convaincu de l'inutilité de ses efforts, fut à peu près nulle. Il se contenta de diriger un bombardement intermittent, pendant la journée du 5, contre une partie de nos tranchées de première et de deuxième ligne. Nos batteries lui répondirent avec usure, et la lutte petit à petit s'apaisa.

Les troupes françaises, dans la nuit du 4 au 5 mai, avaient achevé de relever les nôtres sur les positions tracées dans le secteur français et que nous tenions encore. Elles s'établirent notamment dans la tranchée qui, le long du canal, forme un des côtés de la potence créée par les grenadiers dès le 22 avril. Nos unités désormais ont cessé de

remplir le rôle ardu que les circonstances leur avaient imposé.

Notre grand quartier général donne l'ordre de renvoyer le 4^e de ligne à son cantonnement de repos, et de faire sortir de batterie, au début de la nuit, le groupe de la 1^{re} D. A. (commandant Verheyden).

La 6^e division demeure donc seule à la garde de son ancien secteur, aile droite de notre armée.

Un calme relatif y succède aux jours mouvementés qu'elle a vécus. Son énergie, sa vaillance, son esprit de sacrifice, lui ont permis d'accomplir avec éclat un devoir rude et d'autant plus périlleux qu'il fut la conséquence brutale d'un événement imprévu, chargé d'angoissantes menaces.

Lorsque, au mois de juillet 1915, des mouvements de relève furent opérés dans cette région, le commandant du régiment des grenadiers adressa à ses admirables troupes l'émouvant ordre du jour suivant, noble et vibrant hommage rendu à la magnifique bravoure de nos intrépides soldats :

6^e D. A.

RÉGIMENT DES GRENADIERS

—
ÉTAT-MAJOR

Le 11 juillet 1915.

ORDRE DE RÉGIMENT

Au moment où le régiment quitte le secteur Sud de la position Drie-Grachten—Steenstraat, dont il a assuré la garde pendant plus de quatre mois, j'ai l'honneur d'adresser aux officiers, gradés et grenadiers, l'expression sincère de ma vive admiration pour l'effort tenace que tous ont fourni, pour leur esprit d'abnégation et de sacrifice et pour la belle vaillance qu'ils ont déployée pendant cette longue période.

Le régiment a été vaillant au combat ; il a été vaillant au rude travail d'organisation du terrain, qui s'est effectué, avec la remarquable coopération de la compagnie de sapeurs-mineurs, en majeure partie sous le feu de l'ennemi.

Lors des mémorables événements qui se sont déroulés dans notre secteur à la fin d'avril, le régiment a tenu ferme, sans aucune défaillance et avec une énergie farouche, sous l'assaut brutal et présomptueux de l'ennemi. Pas un pouce de terrain que défendaient les grenadiers n'est tombé entre ses mains ; sur le rempart vivant que les nôtres ont rapidement constitué, sont venus se briser ses efforts.

Si j'ai la légitime fierté de vous adresser, comme chef de corps, cet hommage qui répond à un simple sentiment de justice, je ne puis oublier ceux dont je salue la mémoire en votre nom à tous.

Je salue ce sang des grenadiers qui a arrosé généreusement la vieille terre de Flandre, qui, tant de fois déjà, a recueilli la dépouille de nos héros préférant la mort à la servitude. Je salue les officiers, les gradés et soldats du régiment qui sont tombés sur ce coin béni de notre chère et grande patrie où ils reposent dans la paix du devoir sacré noblement accompli. Je salue les officiers, les gradés et soldats qui y ont été blessés, les armes à la main, pour la défense de notre liberté.

Le régiment vient d'ajouter en lettres impérissables une page glorieuse à son épopée. Nous en serons fiers toujours ; nous devons aussi à la mémoire pure de ceux dont nous emportons le pieux souvenir, d'être et de rester dignes d'eux dans l'avenir.

A ce devoir, nous ne faillirons pas.

Le colonel A. E. M. commandant,
LOTZ.

CONCLUSION

Les opérations de Steenstraat ont pris fin. Plus au sud, la bataille d'Ypres se poursuivra durant quelque temps encore, pour se terminer virtuellement le 13 mai, date à laquelle le front britannique, s'incurvant autour d'Ypres, aura été définitivement rectifié. Au nord de Saint-Jean, à hauteur de la route reliant ce village à Pilckem, sa gauche se soudera à la ligne tenue, à l'est du canal, par le 9^e corps français jusqu'au delà de Boesinghe. A partir de ce point et jusque passé Steenstraat, nos alliés resteront accrochés à la rive ouest de l'obstacle séparant les deux adversaires.

Les Allemands ont complètement échoué dans leur tentative de percée du front allié, préparée et exécutée par des moyens nouveaux, déloyaux et déconcertants. Ils ont été rejetés de la majeure partie du terrain que leur traîtrise leur avait permis de gagner durant les premiers jours de la crise. Tout au plus sont-ils parvenus à rétrécir le saillant d'Ypres. Pour obtenir cet unique résultat, purement local, ils ont sacrifié des milliers d'hommes. Du point de vue stratégique, ils n'ont abouti à rien. Loin d'ébranler enfin la résistance de leurs adversaires, ils n'ont fait qu'enraciner davantage

leur volonté d'abattre un ennemi qui vient d'accroître le nombre de ses infamies en usant d'une arme criminelle, condamnée par le droit des gens, proscrite par toutes les règles de la guerre entre peuples civilisés.

L'exposé de la coopération belge aux combats de Steenstraat ne laisse place à aucun doute sur l'importance du rôle joué par nos troupes. Il est incontestable qu'une ample part leur revient dans l'échec infligé aux Allemands. Agissant au contact immédiat des forces françaises, elles ont fourni à celles-ci un appui inébranlable qui leur a permis de se ressaisir et de graduellement reconquérir le terrain perdu à l'ouest du canal d'Ypres. Elles ont prêté à leurs alliés un concours de tous les instants, avec un dévouement, un courage et une habileté indéniables. C'est pour mieux mettre ceux-ci en lumière, qu'il nous a paru nécessaire d'entrer parfois dans certains détails, afin qu'apparaissent toutes les difficultés d'une tâche qui fut extrêmement ardue, encore qu'elle soit à peine connue.

Les écrivains français n'ont guère parlé de ces journées de Steenstraat où tant de sang généreux a cependant coulé et au cours desquelles, livrant des attaques meurtrières, des régiments superbes ont fait preuve d'une émouvante vaillance.

Bien des pages, en revanche, ont été consacrées par des écrivains anglais à décrire les péripéties de la seconde bataille d'Ypres. Mais les auteurs ne se sont généralement occupés que des seuls secteurs où les forces britanniques connurent de si redoutables épreuves. S'il leur arrive parfois de signaler les durs combats soutenus à la gauche de celles-ci par les troupes françaises, aucun d'eux ne

paraît se douter qu'à l'extrême septentrionale du champ de bataille, les forces belges aussi furent engagées et obligées de combattre dans des conditions particulièrement critiques.

Hypnotisés par les événements qui se déroulaient aux abords immédiats d'Ypres, ils semblent ignorer ceux dont les environs de Steenstraat furent le théâtre sanglant. Cette ignorance ou cet oubli expliquent jusqu'à un certain point qu'ils passent sous silence la participation belge à tant de combats décisifs. Elle explique peut-être aussi que certains critiques militaires d'outre-Manche aient attribué à une sorte de miracle le fait que les Allemands n'aient pu s'emparer d'Ypres, alors que leurs gaz asphyxiants avaient créé dans la ligne alliée une large trouée béante.

Il ne se produit guère de miracles, pourtant, en matière d'opérations militaires. Et l'on peut tenir pour certain que, si les Allemands n'ont point percé dans les Flandres, en avril 1915, c'est uniquement parce que leurs efforts se sont brisés contre la résistance héroïque des troupes alliées et les dispositions de chefs intrépides dont la volonté domina la leur.

Il ne nous appartenait pas de mettre en relief, ici, l'action des forces britanniques et françaises dans cette bataille. Il était de notre devoir, par contre, — ne fût-ce qu'en souvenir des nôtres tombés par centaines à Steenstraat — de signaler à ceux qui l'ignorent ou peut-être le méconnaissent le remarquable rôle joué par notre armée en ces graves circonstances.

Ne suffit-il pas, pour en saisir toute l'importance, de songer à ce qui serait advenu si, moins obstinées et moins stoïques, les troupes belges avaient fléchi

et abandonné le long du canal le terrain confié à leur garde ? Mais elles ne reculèrent pas d'une semelle.

A deux reprises, pourtant, leur situation fut tellement critique, qu'on ne peut assez admirer la courageuse fermeté des chefs et la magnifique vaillance des soldats qui conjurèrent tant de redoutables périls.

C'est le 22 avril d'abord, au moment où, se débattant dans l'asphyxie, les forces françaises ont reculé en désordre, évacuant leurs positions, découvrant la droite belge, la privant de tout soutien, la laissant exposée aux tentatives d'enveloppement ennemi.

C'est dans la nuit du 23 au 24 avril ensuite, quand se produit la surprise de Lizerne ; quand la liaison avec les troupes françaises, si péniblement établie de ce côté, se trouve à nouveau et subitement rompue ; à l'instant où les Allemands prennent à revers nos tranchées voisines du hameau, font face au nord et attaquent en direction du moulin, sur la droite même du crochet défensif hâtivement constitué.

En ces deux graves moments, la volonté, l'énergie et l'indomptable courage des nôtres ont sauvé une situation terriblement compromise. L'extrême gauche française, chaque fois, était à tel point désorganisée que, sans la résistance inébranlable de nos troupes, l'ennemi n'eût plus rencontré aucun obstacle sérieux. Cet obstacle, ce sont les unités vaillantes gardant la droite belge qui l'ont dressé devant lui. Il n'a pu à aucun instant ébranler la solidité de nos lignes, dont la fragilité matérielle fut compensée par la bravoure de nos soldats. La fermeté de cet appui permit alors à nos alliés fran-

çais, si cruellement éprouvés en ces heures tragiques, de se reconstituer, de barrer la route à l'assaillant, puis de reprendre l'offensive avec l'ardeur et l'élan que nous avons signalés.

Pendant toute la durée de ces combats, nos hommes subirent sans broncher, dans leurs médiocres petites tranchées, des bombardements effrayants. Qu'on s'imagine seulement l'effet des obus tirés d'enfilade et à revers sur les positions à peine ébauchées du crochet défensif !

Sans une défaillance aussi, quelles que fussent leurs pertes et leurs souffrances, elles ont invariably repoussé chaque attaque dessinée par l'ennemi contre nos lignes, déjoué sans répit toutes ses tentatives.

Quand les Français estimèrent le moment venu de passer à la contre-offensive, les troupes belges leur ont prêté le concours le plus efficace. L'infanterie et l'artillerie ont participé aux attaques dans la mesure complète de leurs moyens, satisfaisant à toutes les demandes du commandement français, ne se laissant rebouter par aucune difficulté.

En vérité, on peut affirmer qu'il n'eût pas été possible à l'armée belge, à peine sortie du marasme où la laissa l'épique bataille de l'Yser, ne disposant que d'une division en fait de réserve derrière un front mesurant près de 30 kilomètres, de faire plus et mieux qu'elle ne fit en ces circonstances difficiles.

On se rendra suffisamment compte, d'ailleurs, de ce que nos troupes eurent à supporter quand on saura que l'infanterie seule — grenadiers, carabiniers, 3^e et 4^e de ligne — a perdu au cours de ces combats acharnés plus de 30 officiers et 1.500 hommes tués, blessés ou disparus.

Toutes les unités engagées, sans distinction d'armes, se distinguèrent brillamment. Et peu d'éloges furent plus mérités que ceux que le général De Ceuninck adressait à ses vaillantes troupes, dans les termes suivants, par un ordre divisionnaire daté du 14 mai 1915 :

Je suis fier de la belle ténacité montrée par les troupes durant ce combat meurtrier; je les en félicite chaleureusement, et je cite à l'ordre du jour de la division : le régiment des grenadiers, le 3^e régiment de ligne, les 3^e et 4^e bataillons du 2^e carabiniers, le 4^e bataillon du 4^e régiment de ligne, le personnel des 104^e, 105^e, 106^e, 107^e, 6^e, 8^e, 9^e, 71^e, 72^e et 82^e batteries montées, des 4^e et 6^e batteries à cheval, du 1^{er} groupe d'obusiers lourds, de la 25^e batterie à pied française.

Le Gouvernement et le commandement français, de leur côté, ne voulurent pas tarder à reconnaître et mettre en relief toute la valeur de l'aide précieuse fournie par les nôtres en ces journées critiques. A la suite des événements de Steenstraat, en effet, M. le président Poincaré et le général Joffre remirent en personne au général De Ceuninck, ainsi qu'à de nombreux officiers et soldats désignés parmi ceux qui contribuèrent si vaillamment à l'échec des projets allemands, les distinctions les plus flatteuses, après avoir exprimé à notre armée leur satisfaction et leur gratitude.

Le Roi, enfin, décerna à tous ceux dont le courage et le dévouement s'étaient particulièrement affirmés les légitimes récompenses si noblement méritées. Mais il voulut aussi faire davantage et perpétuer dans l'armée le souvenir de ces journées sanglantes, évocatrices de devoir glorieusement rempli et de lourds sacrifices stoïquement acceptés.

Deux régiments, les grenadiers et le 3^e de ligne, avaient tout spécialement souffert. Placés à tour de rôle et tout entiers en première ligne, ils rivalisèrent de bravoure et d'abnégation pour conserver intacte, sans jamais flétrir, la totalité de leurs positions, malgré les plus dures épreuves.

En leur accordant l'honneur insigne de broder sur leur drapeau ce mot : *Steenstraat*, le Roi n'a pas seulement rendu un magnifique hommage à leur conduite héroïque. Il a voulu encore inscrire en lettres d'or dans nos fastes militaires un nom qui, à côté de tant d'autres désormais immortels, rappelle à jamais au pays ce que ses soldats intrépides ont accompli et enduré pour sa grandeur et sa liberté.

TABLE DES CARTES

	Pages
Emplacement des troupes belges et allemandes, le 22 avril 1915	8
Le secteur de la 6 ^e D. A., le 22 avril dans l'après-midi.	24
Le secteur Sud (Grenadiers et IV/2 C.) dans la nuit du 22 au 23 avril vers minuit	51
Situation des troupes du secteur Sud, le 23 avril, à 4 heures	69
L'aile droite de la 6 ^e division, le 24 avril, après la perte de Lizerne	81
Situation des troupes, le 24 avril dans la matinée.	91
Croquis des positions de repli créées pendant la bataille.	109
Situation le 26 avril au matin.	117
Répartition des troupes du secteur Sud, le 1 ^{er} mai	143

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LA SITUATION GÉNÉRALE DANS LES FLANDRES EN AVRIL 1915

	Pages
I. — Après la bataille de l'Yser	1
II. — Disposition des forces belges et situation ma- térielle de l'armée	4

CHAPITRE II

LES PRÉLIMINAIRES DES JOURNÉES DE STEENSTRAAT

III. — Les intentions allemandes	12
IV. — Le secteur de la 6 ^e division d'armée.	16

CHAPITRE III

L'ATTaque ALLEMANDE AUX GAZ ASPHYXIANTS LES FRANÇAIS PERDENT LA TÊTE DE PONT DE STEENSTRAAT ET REFLUENT AU DELA DU CANAL

V. — <i>La journée du 22 avril.</i> — Les troupes belges résistent stoïquement et amorcent à leur droite un crochet défensif	29
VI. — <i>La journée du 23 avril.</i> — La résistance se renforce. — Constitution du crochet défensif. — Prolongement du front belge jusqu'à Lizerne, où il se soude au front français. . .	53

CHAPITRE IV

LA PERTE DE LIZERNE

	Pages
VII. — <i>La journée du 24 avril.</i> — La surprise de Lizerne. — Combats violents à la droite belge. — Les Français contre-attaquent	72
VIII. — <i>La journée du 25 avril.</i> — La progression de l'ennemi est définitivement enrayée	104

CHAPITRE V

LA REPRISE DE LIZERNE

IX. — <i>La journée du 26 avril.</i> — Attaques franco-belges à Lizerne. — Le hameau est débordé par le nord et par le sud.	115
X. — <i>La journée du 27 avril.</i> — L'ennemi est chassé de Lizerne	125

CHAPITRE VI

A L'ATTAQUE DE STEENSTRAAT
L'ENNEMI EST REFOULÉ AU DELA DU CANAL

XI. — <i>Du 28 au 30 avril.</i> — Attaques françaises impétueuses. — Résistance acharnée des Allemands	134
XII. — <i>Du 1^{er} au 5 mai.</i> — La dernière phase. — Les Allemands sont définitivement refoulés	141
CONCLUSION	148
TABLE DES CARTES	155

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT
PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918

Série de volumes in-12

HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
DU MINISTÈRE DE LA MARINE ET DU GOUVERNEMENT BELGE

1. Le Guet-apens. 23, 24 et 25 juillet 1914.	40 c.
2. La Tension diplomatique. Du 25 juillet au 1 ^{er} août 1914.	60 c.
3. En Mobilisation. 2, 3 et 4 août 1914.	60 c.
4. La Journée du 4 août 1914.	60 c.
5. En Guerre. Du 5 au 7 août 1914.	60 c.
6. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre. — I. Du 5 au 14 août 1914.	60 c.
7. — II. Du 15 au 31 août 1914.	60 c.
8. — III. Du 1 ^{er} au 30 septembre 1914.	60 c.
9. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ». — I. Les Premiers-Paris. Du 15 août au 3 septembre 1914.	60 c.
10. — II. Les Premiers-Bordeaux. Du 4 sept. au 21 octobre 1914.	60 c.
11. A l'Ordre du Jour. — I. Du 8 août au 18 septembre 1914.	60 c.
12. Les Communiqués officiels. — IV. Du 1 ^{er} au 31 octobre 1914.	60 c.
13. A l'Ordre du Jour. — II. Du 19 au 29 septembre 1914.	60 c.
14. — III. Du 2 au 14 octobre 1914.	60 c.
15. Le Livre bleu anglais (23 juillet-4 août 1914).	60 c.
16. A l'Ordre du Jour. — IV. Du 15 au 26 octobre 1914.	60 c.
17. — V. Du 28 octobre au 1 ^{er} novembre 1914.	60 c.
18. Les Communiqués officiels. — V. Du 1 ^{er} au 30 novembre 1914.	60 c.
19. A l'Ordre du Jour. — VI. Du 6 au 16 novembre 1914.	60 c.
20. Le Livre gris belge (24 juillet-29 août 1914).	60 c.
21. Le Livre orange russe (10/23 juillet-24 juillet/6 août 1914).	60 c.
22. Le Livre bleu serbe (16/29 juin-3/16 août 1914).	60 c.
23. La Séance historique de l'Institut de France. Préface de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut.	60 c.
24. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ». — III. Les Premiers-Bordeaux. Du 24 oct. au 9 décembre 1914.	60 c.
25. Le Livre blanc allemand (24 juillet-2 août 1914).	60 c.
26. Les Communiqués officiels. — VI. Du 1 ^{er} au 31 déc. 1914.	60 c.
27. L'Allemagne et la Guerre, par Émile BOUTROUX, de l'Académie Française.	40 c.
28. La Folie allemande. <i>Documents allemands</i> , par Paul VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne.	30 c.
29. La Journée du 22 décembre 1914 (<i>Rentrée des Chambres</i>). Préface de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut.	60 c.
30. La Chronologie de la Guerre. Du 31 juillet au 31 décembre 1914, par S. R.	40 c.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT
PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (Suite)

31. A l'Ordre du Jour. — VII. Du 11 au 21 novembre 1914	60 c.
32. Le « 75 ». Notions sur le canon de 75, par Th. SCHLESINGER fils, membre de l'Institut	40 c.
33. A l'Ordre du Jour. — VIII. Du 22 au 25 novembre 1914	60 c.
34. Les Neutres. — Les Allemands en Belgique (Louvain et Aarschot). Notes d'un témoin hollandais, par L.-H. GRONDISH	60 c.
35. Les Communiqués officiels. — VII. Du 1 ^{er} au 31 janvier 1915	60 c.
36 et 37. Les Neutres. — Voix américaines sur la guerre de 1914. Articles traduits ou analysés par S. R. — I et II. Chacun	60 c.
38. Le second Livre orange russe (19 juillet/1 ^{er} août-19 octobre 1 ^{er} novembre 1914)	60 c.
39. Le Front. Atlas dépliant de 32 cartes en six couleurs. (Août-décembre 1914.) Préface du général CHERFILS	90 c.
40. Paroles allemandes. Préface de l'abbé E. WETTERLÉ, ancien député de Ribeauvillé (Haut-Rhin) au Reichstag	90 c.
41. Les Poètes de la Guerre. Recueil de poésies parues depuis le 1 ^{er} août 1914. Préface en vers de Hugues DELORME	75 c.
42. Les Communiqués officiels. — VIII. Du 1 ^{er} au 28 février 1915	60 c.
43. A l'Ordre du Jour. — IX. Du 26 novembre au 1 ^{er} déc. 1914	60 c.
44. La Haine allemande (Contre les Français), par Paul VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne	40 c.
45. Les Communiqués officiels. — IX. Du 1 ^{er} au 31 mars 1915	60 c.
46. Les Neutres. — La Suisse et la Guerre	60 c.
47. Le Livre rouge austro-hongrois (29 juin-24 août 1914)	90 c.
48. Les Campagnes de 1914, par CHAMPAUBERT. Avec 23 cartes	60 c.
49. Les Communiqués officiels. — X. Du 1 ^{er} au 30 avril 1915	60 c.
50. Nos Marins et la Guerre. — I	90 c.
51. Le second Livre bleu anglais (Turquie, 3 août-4 nov. 1914)	60 c.
52. A l'Ordre du Jour. — X. Du 2 au 7 décembre 1914	60 c.
53. Les Communiqués officiels. — XI. Du 1 ^{er} au 31 mai 1915	60 c.
54. Les Neutres. — Les Dessous économiques de la Guerre, par Christian CORNÉLISSEN, économiste hollandais. Préface de Charles ANDLER, professeur à la Sorbonne	60 c.
55. Le Livre vert italien (9 décembre 1914-4 mai 1915)	90 c.
56. A l'Ordre du Jour. — XI. Du 8 au 11 décembre 1914	60 c.
57. Les Volontaires étrangers enrôlés au service de la France en 1914-1915, par M.-C. POINSON	60 c.
58. L'Organisation du Crédit en Allemagne et en France, par André LIESSE, membre de l'Institut	90 c.
59. A l'Ordre du Jour. — XII. Du 11 au 13 décembre 1914	60 c.
60. A l'Ordre du Jour. — XIII. Du 14 au 28 décembre 1914	60 c.
61. Les Communiqués officiels. — XII. Du 1 ^{er} au 30 juin 1915	60 c.
62. La Vie économique en France pendant la guerre actuelle, par Paul BEAUREGARD, membre de l'Institut	40 c.
63. L'Œuvre de la France. Articles traduits du journal <i>The Times</i> . Avec 1 carte	40 c.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (Suite)

64. La Guerre et les Monuments. <i>Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras</i> , par Lucien MAGNE. Avec 32 illustrations	1 fr.
65. Les Origines historiques de la guerre, par Gabriel ARNOULT, docteur en droit. Avec 4 cartes	40 c.
66. Du Rôle de la Physique à la guerre. De l'Avenir de nos Industries physiques après la Guerre, par J. VIOILLE, membre de l'Institut. Avec 26 figures	75 c.
67. Le Livre jaune français (17 mars 1913-4 septembre 1914)	90 c.
68. Chronologie de la Guerre. Du 1 ^{er} janvier au 30 juin 1915, par S. R.	60 c.
69. Les Communiqués officiels. — XIII. Du 1 ^{er} au 31 juillet 1915	60 c.
70. A l'Ordre du Jour. — XIV. Du 29 décembre 1914. Avec la Liste alphabétique des noms cités du 8 août au 29 décembre 1914	90 c.
71. Les Pages de Gloire de l'Armée belge. <i>De la Gette à l'Yser. A Dixmude</i> , par le commandant WILLY BRETON, de l'armée belge. Avec 4 cartes	60 c.
72. Chants de Soldats (1914-1915). <i>Chansons populaires. Chants militaires. Hymnes nationaux. Sonneries</i> . (Avec la musique.) Recueillis par A. SAUVREZIS	1 fr.
73. Le Livre bleu anglais. Documents complémentaires (20 juillet-1 ^{er} septembre 1914)	60 c.
74. Voix italiennes sur la Guerre de 1914-1915	60 c.
75. Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1915. Articles traduits ou analysés par S. R. — III	60 c.
76. Les Neutres. — Voix espagnoles. Préface de Gomez CARRILLO	60 c.
77. Les Communiqués officiels. — XIV. Du 1 ^{er} au 31 août 1915	60 c.
78. L'Anniversaire de la Déclaration de guerre (4 août 1914-4 août 1915). Préface de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut	60 c.
79. Paroles françaises. Hommes d'État. Hommes politiques. Diplomates. Publicistes	60 c.
80. Paroles françaises. <i>L'Institut de France. L'Université. Les ministres des cultes. Les chefs militaires. Le Président de la République</i>	60 c.
81. Les Communiqués officiels. — XV. Du 1 ^{er} au 30 sept. 1915	60 c.
82. Mines et Tranchées, par Henry de VARIGNY. Avec 5 figures	60 c.
83. Nos Marins et la Guerre. — II. Du 3 avril au 14 août 1915	60 c.
84. Les Alsaciens-Lorrains en France pendant la Guerre	60 c.
85. La Diplomatie française. <i>L'Œuvre de M. Delcassé</i> , par Georges REYNALD, sénateur. Avec portrait	60 c.
86. Les Communiqués officiels. — XVI. Du 1 ^{er} au 31 octobre 1915	60 c.
87. Les Terres meurtries, par A. DE POUVOURVILLE. Avec 7 cartes	60 c.
88. Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux États-Unis, présentés aux deux Chambres du Parlement britannique, 1916	60 c.
89. Les Communiqués officiels. — XVII. Novembre-décembre 1915	90 c.
90. Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1916. Articles traduits ou analysés par S. R. — IV	60 c.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (Suite)

91. La Prospérité économique de l'Allemagne. Sa « Place au soleil » et la Guerre, par Gaston CADOUX. 1916.	40 c.
92. Les Derniers Massacres d'Arménie. <i>Les Responsabilités</i> , par Herbert Adams GIBBONS. 1916.	40 c.
93. Le second Livre blanc allemand (Documents sur l'explosion de la Guerre). <i>Essai critique et notes sur l'altération officielle des documents belges</i> , par Fernand PASSELEQC. Avec fac-similés.	1 fr.
94. Chronologie de la Guerre. 3 ^e volume (1 ^{er} juillet-31 décembre 1915), par S. R.	90 c.
95. Les Neutres. — <i>Voix de l'Amérique latine</i> . Préface de Gomez CARRILLO : <i>Le Péril allemand dans l'Amérique latine</i> .	75 c.
96. Problèmes de Guerre. <i>Le Droit de la Guerre, autrefois et aujourd'hui. Comment on paie en temps de guerre</i> , par ALGLAVE, professeur à la Faculté de Droit de Paris.	75 c.
97. Les Communiqués officiels. — XVIII. Janvier-février 1916.	90 c.
98. La Guerre aérienne. <i>Le Rôle de la cinquième Arme</i> , par G. CROUVEZIER. Avec 24 illustrations.	90 c.
99. La Conquête de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne. <i>Une nouvelle forme de Pan germanisme : le « Zollverein »</i> , par Adrien BERTRAND.	60 c.
100. Deuxième Livre gris belge. <i>Correspondance diplomatique relative à la guerre de 1914-1916</i> .	1 ^f 25
101. Le Nerf de la Guerre. <i>Les Ressources de la défense nationale</i> , par G. GERFERR DE MÉDELSHEIM, chef des bureaux du service des émissions de la défense nationale. Avec 3 gravures.	1 ^f 50
102. La Réponse du Gouvernement belge au Livre blanc allemand du 10 mai 1915. <i>Étude analytique de la publication officielle du Gouvernement belge</i> , par Fernand PASSELEQC, directeur du Bureau documentaire belge.	60 c.
103. La Bataille marocaine. <i>L'Œuvre du général Lyautey</i> , par Ernest VAFFIER.	60 c.
104. Les Communiqués officiels. — XIX. Mars-avril 1916.	90 c.
105. L'Effort de la France. Préface par Alfred CROISSET, membre de l'Institut.	60 c.
106. Le Développement économique de l'Allemagne contemporaine (1871-1914), par Albert PINGAUD, consul général de France.	75 c.
107. Explosions et Explosifs, par Henry DE VARIGNY.	75 c.
108. Les Forces économiques des puissances belligérantes avant la guerre, par B. FAYOLLE, ingénieur.	60 c.
109. Les Chansons de la Guerre. Rondeau-préface de Hugues DELORME.	1 ^f 25
110. Les Emprunts de Guerre de l'Allemagne, par A. LIESSE, membre de l'Institut.	60 c.
111. Les Communiqués officiels. — XX. Du 1 ^{er} mai au 30 juin 1916.	90 c.
112. L'Esprit français. <i>Les Caricaturistes</i> . Préface d'Arsène ALEXANDRE.	2 fr.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (Suite)

113. Les Communiqués officiels. — XXI. Juillet 1916	90 c.
114. Chronologie de la Guerre. — IV. Du 1 ^{er} janvier au 30 juin 1916, par S. R.	1 ^f 25
115. Les Communiqués officiels. — XXII. Août 1916	90 c.
116. Leurs Crimes, d'après les rapports officiels des Gouvernements français et belge, par L. MIRMAN, préfet de Meurthe-et-Moselle, G. SIMON, maire de Nancy, et G. KELLER, maire de Lunéville. Publié sous le patronage des maires des villes martyres	60 c.
117. Deuxième Livre jaune français. <i>Lille 1916. Conduite des autorités allemandes à l'égard des populations des départements français occupés par l'ennemi</i> . Préface de Henri WELSCHINGER, de l'Institut	75 c.
118. Les Communiqués officiels. — XXIII. Septembre 1916	90 c.
119. Autres Chants de Soldats (1200-1916). <i>Chansons populaires. Chansons de route. Chants historiques et militaires</i> . Recueillis par A. SAUVREZIS	1 ^f 25
120. Deuxième Livre bleu serbe, 1916, sur les violations du droit des gens commises par les autorités allemandes, autrichiennes et bulgares dans les territoires serbes occupés	75 c.
121. Les Communiqués officiels. — XXIV. Octobre 1916	90 c.
122. Les Commandements de la Patrie. Discours prononcé à l'Institut au nom de l'Académie Française (Séance publique des cinq Académies, 25 octobre 1916), par Paul DESCHELLE	50 c.
123. Les Communiqués officiels. — XXV. Novembre 1916	75 c.
124. La Hollande et la Guerre, par Louis PIÉRARE	75 c.
125. Les Communiqués officiels. — XXVI. Décembre 1916	60 c.
126. La Course à la Mer et la bataille des Flandres (Septembre-novembre 1914), par René PUAX. Avec 10 cartes	75 c.
127. Les Communiqués officiels. — XXVII. Janvier 1917	60 c.
128. Chronologie de la guerre. 5 ^e volume (1 ^{er} juillet-31 décembre 1916), par R. S.	1 ^f 75
129. Pour avoir la Paix. <i>La Manœuvre allemande</i> . Préface de Georges REYNALD, sénateur de l'Ariège, secrétaire de la Commission des Affaires étrangères	1 fr.
130. Les Sous-marins, par J. HUTTER, ingénieur en chef de la Marine.	90 c.
131. Les Communiqués officiels. — XXVIII. Février-mars 1917.	1 ^f 25
132. Les Dévastations allemandes dans les départements envahis. <i>Mars-avril 1917</i> . Préface de Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France. Avec 4 photographies	1 ^f 25
133. Les Communiqués officiels. — XXIX. Avril 1917.	90 c.
134. L'Alsace-Lorraine sous le joug qui se brise..., par Émile HINZELIN	60 c.
135. Histoire de la Révolution russe (1905-1917), par S. R., membre de plusieurs sociétés savantes	1 ^f 25
136. Les Communiqués officiels. — XXX. Mai 1917.	90 c.
137. Leurs Buts de guerre. Documents réunis et publiés par G. PARISSET, professeur à l'Université de Nancy.	1 ^f 50

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (Suite)

- | | |
|---|-------------------|
| 138. La Vérité sur les Déportations belges. Étude historique et économique, par Fernand PASSELECO, directeur du Bureau documentaire belge au Havre. Discours-préface de Emile VANDERVELDE, membre du Conseil des ministres de Belgique. | 1 fr. |
| 139. Le Traitement des Plaies de guerre, par A. SARTORY, professeur agrégé à l'École supérieure de Pharmacie de Paris. Avec planches en noir et en couleurs | 2 fr. |
| 140. Pourquoi nous nous battons, par le général PÉTAIN, Ernest LAVISSE, de l'Acad. Française, et A. RIBOT, président du Conseil. | 60 c. |
| 141. Les Communiqués officiels. — XXXI. Juin 1917 | 90 c. |
| 142. Chronologie de la Guerre. 6 ^e volume (1 ^{er} janvier-30 juin 1917), par S. R. | 3 fr. |
| 143. Le Retour de l'Alsace-Lorraine à la France, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France | 1 ^f 25 |
| 144. Les Communiqués officiels. — XXXII. Juillet 1917 | 90 c. |
| 145. Le Livre blanc grec (1913-1917) | 1 ^f 50 |
| 146. Les Communiqués officiels. — XXXIII. Août 1917 | 90 c. |
| 147. Les Communiqués officiels. — XXXIV. Septembre 1917 | 90 c. |
| 148. Le Mensonge autrichien. <i>L'incident Czernin-Clemenceau</i> | 75 c. |
| 149. Les Communiqués officiels. — XXXV. Octobre-décembre 1917. | 3 fr. |
| 150. Chronologie de la Guerre, par S. R. 7 ^e volume (1 ^{er} juillet-31 décembre 1917) | 3 fr. |
| 151. Les Conquêtes africaines des Belges, par Pierre DAYE. Avec une carte. | 2 fr. |
| 152. La Magistrature belge contre le despotisme allemand, par Fernand PASSELECO | 2 ^f 50 |
| 153. Les Communiqués officiels. — XXXVI. Janvier-mars 1918. | 3 fr. |
| 154. Le Mémoire Lichnowsky et les documents Muehlon. Préface de Joseph REINACH (POLYBE) | |
| 155. Campagnes de 1915-1916, par le général MALLETERRE, I | |
| 156. Les Communiqués officiels. XXXVII. Avril-juin 1918. | |

Il est tiré de chaque volume des *Pages d'Histoire* 55 exemplaires numérotés à la presse : Nos 1 à 5 sur papier Japon à 5 fr.
6 à 55 sur papier de Hollande à 3 fr. 50

La collection des *Pages d'Histoire* comprend jusqu'à présent, entre autres, les séries de volumes ci-après :

- Les Communiqués officiels du Gouvernement français. — 39 volumes.
- Les Livres diplomatiques. — 19 volumes.
- Les Voix des Neutres. — 9 volumes.
- Histoire de la Guerre. — 36 volumes.
- Les Aspects juridiques, économiques, financiers et scientifiques de la Guerre. — 18 volumes.
- La Littérature et la Guerre. — 15 volumes.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

CARTONS D'EMBOITAGE

permettant de relier soi-même les différentes séries
des PAGES D'HISTOIRE

Il a été établi, pour la collection des **PAGES D'HISTOIRE**, des cartons d'emboîtement correspondant aux différentes séries de la collection.

Ces emboîtements, très élégants, en demi-percaline, avec caoutchoucs intérieurs pour fixer les fascicules, portent au dos, gaufrés en or, les titres de séries, ainsi que l'énumération, nom d'auteur et titre des fascicules entrant dans chaque emboîtement. Le classement des fascicules ainsi établi, outre qu'il donnera à la collection un aspect des plus élégants, assurera surtout la rapidité et la facilité des recherches.

Les 29 emboîtements suivants sont déjà établis :

Titre de série.	Nombre d'emboîtements.
Communiqués officiels	7
A l'ordre du jour	3
Pourparlers diplomatiques	4
Opérations militaires	1
Technique de guerre	1
Paroles françaises	1
L'Allemagne et la guerre	3
Voix américaines	1
Voix de neutres	1
Questions économiques	2
Poèmes et chansons de la guerre	1
Histoire de la guerre	3
Les Journées historiques	1

Nous continuerons par la suite, au fur et à mesure de la publication des volumes, à créer les emboîtements de séries correspondants. La collection des *Pages d'Histoire* sera ainsi entièrement reliée.

Prix de chaque emboîtement 1 fr. 25

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

LÉGISLATION DE GUERRE 1914-1918

Collection publiée sous la direction de A. SAILLARD  61, G^e

ANCIEN INSPECTEUR GÉNÉRAL
CHEF DE BUREAU AU MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

Ouvrages honorés dès souscriptions de divers ministères

Série de volumes in-12, brochés

- | | |
|--|----------------|
| 1. Les Loyers et le Moratorium | 75 c. |
| 2. Les Baux à ferme, les Métayages et le Moratorium | 60 c. |
| 3. Les Affaires, la Bourse, les Banques et la Guerre | 2 fr. 25 |
| 4. Finances publiques. Emprunts et Placements pendant la guerre | 2 fr. 50 |
| 5. Le Séquestration des biens des Allemands et des Austro-Hongrois | 1 fr. 50 |
| 6. Condition civile des mobilisés | 2 fr. |
| 7. Décès et disparitions aux armées | 75 c. |
| 8. Les Droits des Veuves et des Orphelins des militaires tués à l'enemi | 2 fr. 50 |
| 9. Les Allocations aux familles des Mobilisés, Réfugiés et Victimes civiles de la guerre | 2 fr. 25 |
| 10. Croix de guerre, Insignes et Décorations militaires | 2 fr. |
| 11. Les Dommages de guerre | 1 fr. |
| 12. Les Assurances et la Guerre | 1 fr. 50 |
| 13. L'Application de l'Impôt sur le revenu | 4 fr. |
| 14. L'Impôt sur les bénéfices de guerre | 1 fr. 25 |
| 15. Le Travail des Femmes à domicile | 3 fr. |
| 16. Réquisitions militaires et maritimes | 2 fr. |
| 17. La Propriété industrielle et la Guerre | 1 fr. |
| 18. Militaires blessés et infirmes. Réformés, Gratifications et Pensions | 4 fr. 50 |
| 19. Les Blessés de guerre | (Sous Presse.) |
| 20. Les Valeurs mobilières laissées en pays envahis. (Sous Presse.) | |

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

La Presse clandestine dans la Belgique occupée, par Jean MASSART, vice-directeur de la classe des Sciences de l'Académie de Belgique. 4^e mille. 1917. Volume grand in-8, avec 26 fac-similés hors texte. 6 fr.

La Belgique et les Belges pendant la Guerre, par le commandant A. DE GERLACHE DE GOMERY, docteur *honoris causa* de l'Université de Louvain. 5^e édition. 1917. Volume gr. in-8, avec 180 illustrations et 6 cartes. 6 fr. Un Royaume en exil. *La Belgique du dehors*, par Maurice DES OMBIAUX. 1917. Volume in-12 3 fr.

La Belgique en France. — Les Réfugiés et les Héros, par Pierre NOTHOMB. Préface de Émile VERHAEREN. 1917. Volume in-12 3 fr.

Les Allemands en Belgique (Louvain et Aarschot). Notes d'un témoin hollandais, par L.-H. GRONDIJS, ancien professeur à l'Institut technique de Dordrecht. 1915. 17^e mille. Un volume in-12 60 c.

La Guerre et les Monuments. *Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras*, par Lucien MAGNE, inspecteur général des monuments historiques. 6^e mille. 1915. Un volume in-12 avec 32 illustrations. 1 fr.

La Hollande et la Guerre, par Louis PIERRARD. 1917. Volume in-12 75 c.

Charleroi. Notes et impressions, par FLEURY-LAMURÉ, correspondant de guerre français du *Times* en Belgique. Préface de Gérald CAMPBELL, correspondant spécial du *Times*. 18^e édition. 1916. Volume in-8, avec portrait, 2 fac-similés hors texte et 5 cartes. 1 fr. 50

Feuilles de route d'un Ambulancier. *Alsace, Vosges, Marne, Aisne, Artois, Belgique*, par Charles LETEUX. Complétées d'après le Carnet de route du Dr Henri LIÉGARD. Préface de M. René DOUMIC, de l'Académie Française. 10^e édition. 1916. Vol. in-8, avec 13 illustr. hors texte. 1 fr. 50

Avec les Français en Flandre. Impressions vécues d'un aumônier attaché à une ambulance de campagne, par OWEN SPENCER WATKINS, aumônier aux armées anglaises. Traduit par Henri et Jeanne DUPRÉ. 6^e édition. 1915. Volume in-8, avec portrait et 7 planches 2 fr.

Six Semaines à la Guerre. *Bruxelles, Namur, Maubeuge*, par la duchesse de SUTHERLAND. 6^e édition. 1915. Volume in-8, avec 9 planches hors texte, 2 fac-similés et 1 carte 1 fr. 50

PUBLICATIONS OFFICIELLES DU GOUVERNEMENT BELGE

La Neutralité de la Belgique. Préface de Paul HYMANS, ministre d'État. 1915. 6^e mille. Un volume in-12 de 168 pages, broché. 1 fr.

Le Livre gris belge (24 juillet-29 août 1914). 15 mille. Volume in-12. 60 c. Deuxième Livre gris belge (2 avril 1914-6 avril 1915). Vol. in-12. 1 fr. 25

Réponse au Livre Blanc allemand du 10 mai 1915 : « Die völkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs ». Publication du ministère de la Justice et du ministère des Affaires étrangères belges. 3^e édition. 1917. Volume in-4 de 535 pages, avec 2 cartes. 15 fr.

La Violation du Droit des gens en Belgique. Rapports 1 à 12 de la Commission d'enquête. Préface de M. J. VAN DEN HEUVEL, ministre d'État. Avec des extraits de la lettre pastorale de S. Em. le cardinal Mercier, archevêque de Malines. 1915. 9^e mille. Vol. gr. in-8 de 168 pag., avec 5 planches. 1 fr. 25

— 2^e VOLUME. Rapports 13 à 22 de la Commission d'enquête. Fac-similés de carnets de soldats allemands. Correspondance du cardinal Mercier, etc. 1915. 5^e mille. Volume grand in-8 de 196 pages 1 fr. 50

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

Les Pages de Gloire de l'Armée belge, par le commandant Willy BRETON, de l'armée belge. 12 ^e mille. 1914. Volume in-12, avec 4 cartes.	60 c.
Un Régiment belge en campagne. <i>Les fastes du 2^e chasseurs à pied (1^{er} août 1914-1^{er} janvier 1915)</i> , par le commandant Willy BRETON, de l'armée belge. 24 ^e mille. 1916. Vol. in-12, avec 11 photographies et 3 cartes.	1 fr. 50
Les Établissements d'Artillerie belges pendant la Guerre, par le commandant Willy BRETON, de l'armée belge. Préface de Émile VANDERVELDE, ministre d'État. 1917. Volume gr. in-8, avec 61 photogr. hors texte.	6 fr.
La Campagne anglo-belge de l'Afrique Orientale allemande, par Charles STIÉNON. Préface de M. le baron DE BROQUEVILLE, ministre de la Guerre et président du Conseil des ministres de Belgique. 11 ^e édition. 1918. Volume in-12, avec 46 illustrations hors texte et 2 cartes.	6 fr.
Les Conquêtes africaines des Belges, par Pierre DAYE. 1918. Volume in-12, avec une carte.	2 fr.
La Rééducation professionnelle des soldats mutilés et estropiés, par Léon DE PAEUW, inspecteur général de l'enseignement primaire de Belgique, ancien chef du cabinet civil du ministre de la Guerre. Lettre-préface de Mme H. CARTON DE WIART. 1917. Volume in-16 jésus, avec 48 photographies, cartonné	4 fr. 50

ÉMILE VANDERVELDE

La Belgique envahie et le Socialisme international. Préface de Marcel SEMBAT. 7 ^e édition. 1918. Volume in-12, avec portrait de l'auteur.	3 fr. 50
Le Socialisme contre l'État. <i>Problèmes d'après-guerre</i> . 1918. Volume in-12.	3 fr.
Trois Aspects de la Révolution russe. 7 mai-25 juin 1917. 6 ^e édition. 1918. Volume in-12	2 fr. 50

FERNAND PASSELEQCQ

La Magistrature belge contre le Despotisme allemand. 1918. Volume in-12	2 fr. 50
La Question flamande et l'Allemagne. 8 ^e édition. 1917. Volume in-12, avec 2 cartes.	4 fr.
La Vérité sur les Déportations belges. <i>Étude historique et économique</i> . Préface de Émile VANDERVELDE, membre du Conseil des ministres de Belgique. 9 ^e mille. 1917. Volume in-12.	1 fr.
Les Déportations belges à la lumière des documents allemands. 13 ^e mille. 1917. Volume gr. in-8, avec de nombreux fac-similés et la reproduction des documents belges.	7 fr. 50
Le Second Livre Blanc allemand. <i>Essai critique et notes sur l'altération officielle des Documents belges</i> . 11 ^e mille. 1916. Volume in-12 avec de nombreux fac-similés inédits.	1 fr.
La Réponse du Gouvernement belge au Livre Blanc allemand du 10 mai 1915 (<i>Die völkerverachtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs</i>). Etude analytique de la publication officielle du Gouvernement belge. 13 ^e mille. 1916. Volume in-12.	60 c.

Un Américain d'aujourd'hui. <i>Scènes de la vie publique et privée aux États-Unis</i> , par Brand WHITLOCK. Traduit de l'anglais par Mme Henry CARTON DE WIART. 1917. Volume in-12, avec 2 planches.	4 fr.
--	-------